This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

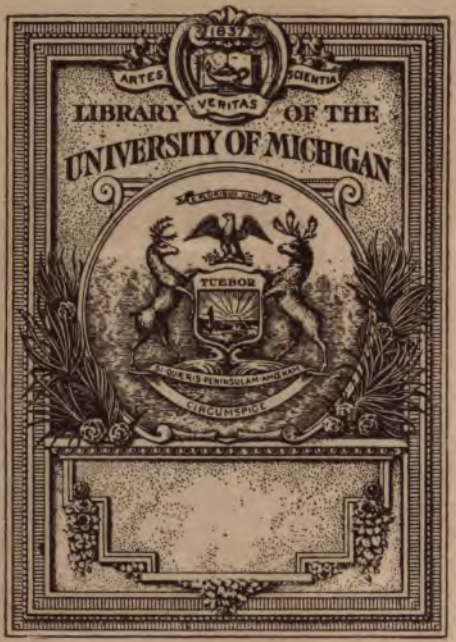
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Michigan Law Lib.

F
2646
.A42
1886

ÉMILE ALLAIN

RIO-DE-JANEIRO

QUELQUES DONNÉES SUR LA CAPITALE

ET

SUR L'ADMINISTRATION DU BRÉSIL

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES
L. FRINZINE & Cie, ÉDITEURS
2, RUE BONAPARTE, 1

RIO-DE-JANEIRO
LIVRARIA INTERNACIONAL
LACHAUD & Cie
18 ET 20, RUA DO OUVIDOR

1886

Tous droits rigoureusement réservés

RIO-DE-JANEIRO

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ARTE DA LINGUA BRASILICA, PELO P. LUIZ FIGUEIRA. — NOVA EDIÇÃO DADA A LUZ E ANNOTADA, PAR E. ALLAIN. 1 VOL. RIO, 1880.

NOVO METHODO DE ANALYSE PELA THEORIA DA ELIPSE E DO PLEONASMO. 1 VOL. RIO, 1881.

PEQUENA GRAMMATICA FRANCEZA. 1 VOL. RIO, 1885.

CONTES INDIENS DU BRÉSIL, RECUEILLIS PAR M. LE GÉNÉRAL CONTO MAGALHÃÈS ET TRADUITS PAR E. ALLAIN. 1 VOL. RIO, 1883.

GRAMMATICA COMPARADA DAS LINGUAS FRANCEZA E PORTUGUEZA. 1 VOL. RIO, 1885.

HAVRE. — IMPRIMERIE DU COMMERCE, 3, RUE DE LA BOURSE.

ÉMILE ALLAIN

RIO-DE-JANEIRO

QUELQUES DONNÉES SUR LA CAPITALE

ET SUR

L'ADMINISTRATION DU BRÉSIL

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES
L. FRINZINE ET Cie, ÉDITEURS
1, RUE BONAPARTE, 1

RIO DE JANÉIRO
LIVRARIA INTERNACIONAL
LACHAUD ET Cie
18 ET 20, RUA DO OUVIDOR

1886

Tous droits réservés

Mich. Law Lib.
ex
1-3-1923

PRÉFACE

Le Brésil est peu connu en France; et la plupart des écrivains qui en ont parlé l'ont fait superficiellement, ou avec une passion que l'auteur n'a aucune raison de partager.

Cet ouvrage n'est pas, du reste, un livre sur le Brésil, mais seulement sur la ville de Rio-de-Janeiro. Il nous a paru intéressant de recueillir quelques données, puisées aux meilleures sources, sur la *population*, la *langue*, le *climat*, la *mortalité*, les *moyens de transport*, la *police*, etc. d'une ville qui a de si fréquents rapports avec l'Europe.

Pourtant, il était difficile d'écrire sur une grande capitale sans parler de l'administration supérieure du gouvernement dont elle est le

414040

siège, et sans faire un rapide exposé de ses origines et de son histoire.

L'ouvrage se trouve ainsi divisé en trois parties, dont la première est purement historique ; la deuxième traite de la ville actuelle ; et la troisième de l'administration supérieure du Brésil.

Les appréciations personnelles d'un écrivain, lors même qu'il n'a d'autre mobile que l'amour de la vérité, peuvent être suspectées de partialité ou d'exagération. Pour ce motif, l'auteur de ce livre s'est borné à celles qui lui paraissent découler naturellement des faits, et les a presque toujours disposées en forme de notes, de telle manière que le lecteur puisse se former un jugement avec pleine indépendance.

Ces appréciations paraîtront peut-être trop sévères aux uns, et trop indulgentes à d'autres. Nous aurons pour les premiers l'excuse de notre sincérité, et nous répondrons aux se-

conds qu'ils ne se rendent pas un compte exact, à notre avis, de la situation du Brésil. Il serait injuste de juger un pays neuf, dont l'histoire, comme nation indépendante, ne date que d'hier, et qui, comme tous les autres de l'Amérique, a été peuplé à l'origine par une population qui résumait toutes les vertus dans l'amour du gain, au même point de vue que les vieilles nations européennes, chez lesquelles le cours lent des siècles a amené la civilisation actuelle, supérieure sans doute, mais qui a encore bien des ombres.

Le peuple brésilien a de belles qualités, dont les principales sont l'indulgence et la douceur. Son intelligence est remarquable. Les classes instruites sont d'une grande urbanité. Enthousiastes de la civilisation française, elles sont très accessibles aux idées généreuses (1). Le progrès matériel est rapide; les machines les

(1) Voir le Chapitre XXVII, *Esclavage*.

plus perfectionnées sont adoptées avec empressement. Le progrès moral est plus lent, quoiqu'il ait été considérable depuis l'indépendance. Le Brésil a hérité de sa métropole deux legs funestes : le favoritisme et l'esclavage ; il faut y ajouter, comme de sérieux obstacles, un amour-propre national souvent exagéré, la passion des discours et des formules, l'extrême licence de la presse, et l'excès de l'indulgence des mœurs, qui se traduit souvent en une déplorable tendance pour les abus.

Les amis du Brésil, ainsi que ceux qui, sans le connaître, s'intéressent au sort des diverses nations dont l'ensemble forme l'humanité, ont à regretter surtout chez lui la faiblesse du *pouvoir* (1). Si celui-ci, sortant de l'ornière

(1) Ce mot de *pouvoir* ou de *gouvernement* reviendra souvent sous notre plume. Il importe donc d'en préciser le sens.

La constitution brésilienne reconnaît 4 pouvoirs publics : le pouvoir modérateur, exercé directement par le souverain ; le pou-

d'un parlementarisme stérile, se mettait résolument à la tête du pays, refrénait la licence de la presse, réorganisait la police et la justice, couvrait le pays de voies de communications, et répandait sérieusement l'instruction dans les provinces, la prospérité matérielle et la grandeur morale du Brésil feraient en peu d'années d'immenses progrès (1).

voir exécutif, que représente le ministère ; le pouvoir législatif, et le pouvoir judiciaire. Mais il est difficile d'admettre en fait l'existence de ce dernier. Le *pouvoir* ou le *gouvernement* est donc exercé au Brésil par le souverain, le ministère et les Chambres.

Voir à la 3e partie, les Chapitres : *Constitution. Famille Impériale, et Ministères et Chambres.*

(1) Nous ne parlons pas de l'abolition complète de l'esclavage, parce que l'exécution de cette réforme, la plus importante de toutes, ne saurait plus se faire attendre qu'un très petit nombre d'années. (Voir le dernier Chapitre.)

RIO-DE-JANEIRO

QUELQUES DONNÉES SUR LA CAPITALE

ET SUR

L'ADMINISTRATION DU BRÉSIL

PREMIÈRE PARTIE

Origines et Histoire de Rio-de-Janeiro.

I

LA BAIE. — DÉCOUVERTE. — ILES. — FORTIFICATIONS. — PREMIÈRES VISITES DES EUROPÉENS. — NARRATIONS DE HANS STADEN ET DE JEAN DE LÉRY.

La baie de Rio-de-Janeiro, nommée par les Indiens *Guanabara*, et qui porte aussi le nom de *Nictheróhy* ou *Nitheróhy*, s'étend du Sud au Nord jusqu'à une

(1) Cette première partie a déjà paru dans la *Revue Commerciale, Financière et Maritime*, journal français publié à Rio-de-Janeiro.

distance de 30 kilomètres. Elle affecte la forme d'une cornemuse, et compte 140 kilomètres de tour. Étroite à la *barra* ou entrée, où sa largeur moyenne est de 1,500 mètres, elle s'élargit à mesure qu'elle s'avance dans les terres, formant un grand nombre d'anses et de petites baies d'une grande beauté, et baignant une multitude d'îles ou d'îlots (1). Sa profondeur varie beaucoup : de 52 mètres à l'entrée, elle n'est plus que de 29 mètres entre Rio et Nitheróhy, et diminue à mesure que sa largeur augmente. Elle finit par des plages basses qui vont se confondre avec des marais couverts de palétuviers. Bordée à droite par les collines de Nitheróhy, à gauche par le *Pain de sucre*, le *Corcovado*, la ville de Rio, la *Tijuca*, et, au fond, par les montagnes dentelées des *Orgues*, elle offre l'un des plus beaux panoramas qui se puissent voir, et célèbre dans le monde entier.

Elle a été découverte le 1er janvier 1502 par le navigateur portugais André Gonçalvez, chargé par le roi de Portugal Don Manoel de reconnaître les côtes de la terre de *Santa Cruz*, premier nom du Brésil, à la tête d'une flotte dont le pilote était

(1) La baie de Rio-de-Janeiro a été traversée pour la première fois à la nage, de Nitheróhy à Rio, par un allemand, M. Théodore John, de Leipsick.

Américc Vespuce (1). L'explorateur portugais crut qu'elle était formée par l'estuaire d'un grand fleuve; et, pour rappeler la date de sa découverte, lui donna son nom actuel de baie *do Rio de Janeiro* : littéralement, *du Fleuve de Janvier*. Le nom de *Nictheróhy* ou *Nitheróhy*, sous lequel on la désigne aussi, est indien, et de signification inconnue. L'étymologie du nom de *Ganabara* ou *Guanabara* est également incertaine (2).

Les îles de la baie sont très nombreuses; on en compte près de cent, appartenant, soit à la ville proprement dite, soit au municipe de Rio-de-Janeiro, ou à la province de ce nom. La plus grande, située presque en face de l'entrée, est l'île du *Governador*, longue et étroite, avec 40 kilomètres de tour; la plus belle est celle de *Paquetá*, beaucoup plus petite, mais couverte d'une magnifique végétation.

Les fortifications qui en défendent actuellement l'entrée sont : la forteresse de *Santa Cruz* avec le fort du *Pico* qui la domine, le fort *San João*, la forteresse du *Lage*, bâtie sur un îlot qui partage la *Barra* en deux chenaux d'inégale largeur, celle de *Villeganhon* dans l'île du même nom, qui rappelle

(1) *Guia do viajante no Rio de Janeiro*, par Alfredo do Valle Cabral. Rio, 1884.

(2) Voir le Chapitre : *Etymologies de quelques noms de lieux.*

le souvenir du chevalier de Malte, qui y fonda le premier établissement de ce qui devait être la *France antarctique*; et celle de l'île *das Cobras*, fort rapprochée de la ville; comptant ensemble 302 canons.

La baie de Rio-de-Janeiro est très poissonneuse, bien que le défaut de bons règlements de pêche ait déjà sensiblement restreint sa fécondité; elle abonde en crevettes de grande taille et en huîtres petites et de très bon goût. A l'époque de la découverte, elle était très fréquentée par les baleines, que l'on a continué à y pêcher pendant longtemps. Il existait encore, au commencement de ce siècle, une *armação*, ou pêcherie de baleines, auprès de la ville de Nitheróhy.

Les marées sont peu fortes; leur hauteur ordinaire est de $1^m,22$, celle des marées d'équinoxe varie de $1^m,43$ à $2^m,20$. Dans l'intérieur de la baie, la durée du reflux est plus grande que celle du flux, par suite de la différence des vents et de l'apport des rivières qui s'y déversent (1). Le nombre de ces rivières, dont aucune n'est considérable, est de 17. Les plus importantes sont celles de *Macacú* et d'*Iguassú*, au fond de la baie, qui reçoit, en outre,

(1) *A bahia do Rio de Janeiro*, par Augusto Fausto de Souza. Rio, 1882.

plusieurs ruisseaux dont 4, fort affaiblis par les prises d'eau qu'a nécessité l'approvisionnement du public, coulent dans la ville, ce sont le *Maracana*, le *Trapicheiro*, l'*Andarahy* et le *Carióca* (aujourd'hui *Catête* (1).

La baie de Rio-de-Janeiro resta longtemps oubliée. Visitée en passant par João de Solis (1515), et F. de Magalhães (1519), navigateurs au service de l'Espagne, elle fut explorée en 1531 par une expédition portugaise commandée par Martim Affonso de Souza. Mais le gouvernement de Lisbonne ne prévit pas les avantages que devait lui assurer la possession permanente d'une position si admirable. Les préoccupations publiques en Portugal se tournaient exclusivement à cette époque vers les richesses de l'Inde, et le Brésil fut longtemps négligé. Après même que le roi D. João III en eut pris possession effective en installant à Bahia un gouver-

(1) On dit souvent que la mer s'est retirée notablement dans la baie de Rio. Il est certain qu'elle a couvert une grande partie de la ville actuelle, et que divers points de son contour paraissent avoir été autrefois occupés par les eaux. Mais il serait plus exact de dire que le terrain s'est exhaussé, soit par le travail de l'homme, soit par l'apport d'alluvions. En tout cas, le niveau des eaux de la baie n'a pas baissé sensiblement depuis les temps historiques, car le rocher de *Lage* (*Ratier* de Villegaignon), est encore fréquemment battu par la mer, comme lors de l'expédition de celui-ci.

neur général (1549), il ne pensa point à fonder un établissement dans la baie de *Guanabara*.

Celle-ci était déjà fréquentée par des navires de plusieurs nations Européennes, qui venaient s'y approvisionner de *bois brésil* (*páo bresil, ibyrapiranga*), produit d'une importance telle à cette époque qu'il a laissé son nom à l'immense colonie portugaise. Parmi ces étrangers, se faisaient surtout remarquer les Normands, de tous temps hardis navigateurs. De fréquentes expéditions parties des côtes de Normandie ou de Bretagne faisaient voile pour le Brésil, dont quelques points ont été probablement visités pour la première fois par les Français. Le *Cabo Frio*, situé à quelques myriamètres de l'entrée de la baie, était leur principal point de relâche au Sud du Brésil. Léry en parle en ces termes : le *Cap de Frie, Port et Hâvre des plus renommés en ce pays pour la navigation des Français.*

Ces expéditions soutenaient de fréquents combats contre les Portugais, bien que la paix régnât en Europe entre la France et le Portugal. Le droit public était encore mal défini, et il n'était pas rare de voir deux nations amies dans l'Ancien Monde, et ennemies dans le Nouveau. La baie de Guanabara, dont les alentours étaient très riches en bois du Brésil, n'avait pas tardé à attirer l'attention des

navigateurs français, qui s'efforcèrent d'abord de gagner l'amitié des Indiens qui en occupaient les rives, et y réussirent entièrement, aidés sans doute par quelques Normands qui, longtemps avant l'expédition de Villegaignon, dit Léry, avaient fait naufrage et étaient restés parmi les Sauvages.

Deux voyageurs européens nous ont laissé d'intéressants détails sur la baie de Guanabara, à cette époque. L'un, Hans Staden était allemand; l'autre, Jean de Léry, était français. Leurs relations sont également empreintes du cachet de la bonne foi (1).

Hans Staden était naturel de Homberg, et vint au Brésil en 1549. Compagnon des Portugais, il fut fait prisonnier près de S. Vicente (non loin de la ville actuelle de Santos), par un parti d'Indiens amis des Français et emmené en esclavage. Pris pour un portugais par ses maîtres, qui ne connaissaient que deux nations européennes, il faillit plusieurs fois être massacré et ne dut la vie qu'à ses protestations d'être français, et à quelques guérisons heu-

(1) Un autre voyageur français contemporain, André Thévet, a publié sur les environs de la baie un ouvrage intitulé : *Les singularités de la France antarctique*. Paris, 1558 ; réédité en 1878, par M. P. Gaffarel. Mais ses assertions, vivement combattues par Léry, paraissent mériter peu de confiance ; Thévet ayant eu le tort, fréquent chez les voyageurs, de sacrifier la vérité à la recherche de l'effet.

reuses. Sa captivité dura plus d'une année. Dans leurs continuels déplacements, les Indiens le conduisirent souvent sur les bords de la baie. Après avoir en vain imploré l'assistance d'un capitaine français, Hans Staden réussit enfin à s'embarquer sur un navire de la même nationalité au moyen d'une ruse ingénieuse et de la complicité des marins qui simulèrent une révolte pour s'opposer au retour à terre de leur *parent*, que son maître avait amené à bord. De retour en Allemagne, il publia à Marbourg, en 1547, la relation de sa captivité sous le titre : *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces anthropophages*, etc. (1), ouvrage traduit en français par Ternaux-Compans. Paris, 1837, Arthus Bertrand.

Jean de Léry était français, et du village de la Margelle, en Bourgogne. Appartenant à la religion réformée, il vint rejoindre en 1557 l'expédition de Villegaignon, et vécut quelque temps avec ce dernier ; mais, bientôt, mécontent de son despotime, il se réfugia à terre parmi les naturels, chez lesquels il passa près d'un an, et retourna en Europe, où la publication de son ouvrage *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, etc., eût le plus vif succès.

(1) *Warhafftigt Historia und Beschreibung einer Landtschafft der Wilden, Nacketen, Grimmigen Menschfresser Leuthen*, etc.

Il s'en est fait plusieurs éditions, et il a été traduit en différentes langues. La dernière édition (Paris, 1880), est due à M. Paul Gaffarel.

La relation de Jean de Léry est beaucoup plus étendue et plus intéressante que celle de Hans Staden, ce que la différence de sa position parmi les Indiens explique facilement. Il y fait preuve de sagacité et d'un grand esprit d'observation, auquel rien n'échappait; le style en est simple et naïf, et son livre peut être considéré comme un monument de la langue gracieuse du XVIe siècle (1). Rien n'est à y rejeter, si l'on excepte ses invectives contre Villegaignon et Thévet, et ses digressions historiques, selon la mode du temps. Ses observations sur les mœurs, les animaux et les plantes offrent le plus grand attrait. Mais ce qui rend surtout son ouvrage précieux, c'est le *colloque* (dialogue) *en langage sauvage* et *français*; l'un des plus anciens documents qui nous restent sur la langue brésilienne. C'est

(1) Les lecteurs curieux de comparaisons linguistiques pourront remarquer une grande analogie entre le style de Léry, et celui du portugais actuel. Les deux langues avaient en effet, au XVIe siècle, une grande similitude de construction. Depuis, la langue française s'est perfectionnée, tandis que la langue portugaise est restée stationnaire. La cause principale en est, selon nous, l'apparition prématurée du Camoens et des autres grands écrivains portugais appelés *quinhentistas*. L'admiration inspirée par leur génie a contribué à immobiliser la langue.

probablement à l'ouvrage de Léry que l'on doit l'adoption de la plupart des termes brésiliens qui sont restés dans notre langue, comme vestiges des expéditions françaises au Brésil, et dont on trouvera plus loin la liste et l'étymologie.

II

HABITANTS INDIGÈNES. — LEURS MŒURS ET LEUR LANGUE. — MOTS FRANÇAIS D'ORIGINE BRÉSILIENNE.

A l'arrivée des Européens, les alentours de la baie étaient habités par des tribus indigènes appelées *tupinambas* (Touaupinambaoults, Toupinenkins par Léry) ou *tamoyos*. Les Français les connaissaient sous les premiers noms et les Portugais sous le second (1). Ils appartenaient, ainsi qu'un grand nombre d'autres tribus brésiliennes, à la grande race *tupi*, terme dont on n'a donné jusqu'ici aucune étymologie satisfaisante.

(1) Il est difficile de distinguer entre elles les diverses nations ou tribus indiennes. Les étymologies de leurs noms sont très incertaines, et il arrivait souvent que la même tribu fût connue sous un nom par ses alliés, et sous un autre nom par ses ennemis. Tel est le cas pour les *tupinambas* ou *tamoyos*. On est fondé à conclure de ce fait que les mots que les Européens croyaient former la véritable désignation d'une tribu, n'étaient la plupart du

Leurs villages, composés de grandes cabanes, et dont ils changeaient, au reste, fréquemment la position, étaient disséminés des deux côtés de la baie, et à l'île du *Governador*, nommée à cette époque *Paranapuam* par les indigènes, et *la Grande île* par les Français. Les noms de quelques-uns d'entre eux se sont conservés jusqu'à nous (1).

Les Tupinambas étaient de couleur cuivrée et de taille moyenne. Robustes, ils connaissaient peu les infirmités et les maladies, et quelques-uns parvenaient à une vieillesse très avancée.

Hommes et femmes marchaient complètement nus, et ce n'est qu'à grand'peine que Villegaignon put obliger à se vêtir les indiennes esclaves à l'île Coligny. Habituées à se baigner un grand nombre de fois par jour, il leur en coûterait trop, disaient-elles, d'ôter si souvent leurs vêtements.

Les hommes se perçaient les lèvres pour y insé-

temps que des épithètes, ou injurieuses ou laudatives, et quelquefois des termes n'ayant aucun rapport avec la première question que des étrangers posent naturellement aux naturels d'un pays : « *Comment vous nommez-vous?* » — Dans plusieurs cas, la réponse des indigènes à une question mal comprise, a été mal comprise elle-même ou défigurée par des erreurs successives de copie ou d'impression, de telle sorte que son interprétation offre de grandes difficultés aux américanistes.

(1) Tels sont *Carieca et Icarahy*. Voir le Chapitre : *Etymologies de quelques noms de lieux.*

rer des ornements en pierre ou en os, qu'ils nommaient *temetára* ou *tembetá*. Ils se tatouaient le corps et quelquefois le couvraient de plumes, et se rasaient les cheveux sur le devant de la tête.

Les femmes portaient d'énormes pendants d'oreille et des bracelets en os, et se fardaient le visage. Leurs cheveux étaient longs et fort soignés, quelquefois nattés. Elles s'épilaient soigneusement les autres parties du corps.

Les Tupinambas n'obéissaient à aucun chef, mais ils reconnaissaient une certaine influence aux vieillards. Dévoués à leurs amis jusqu'à la dernière extrémité, leur haine pour leurs ennemis était impitoyable. Les diverses tribus se livraient entre elles de sanglants combats, dans lesquels les deux partis déployaient la plus grande fureur. Leurs armes étaient le *tacape*, longue et pesante massue de bois, l'arc et la flèche. Comme armure défensive, ils employaient un bouclier en peau de tapir. Leur habileté au tir de l'arc était très grande, comme l'est encore celle des Indiens actuels. Deux brésiliens emmenés en France au XVIe siècle, prirent part aux guerres de religion, et se montrèrent, dit Léry, *aussi braves, vaillants et hardis qu'autres qui y fussent.*

Ils pratiquaient l'anthropophagie, et mangeaient dans leurs festins la chair de leurs prisonniers. Des

os des bras et des cuisses de ceux-ci, ils fabriquaient des flûtes, regardées par eux comme trophées de leurs victoires (1).

Bien qu'ils ne connussent pas les métaux, ils avaient des notions d'agriculture et quelque industrie. Ces arts étaient généralement exercés par les femmes, à qui revenait le soin de planter le manioc, d'en extraire la farine après le lavage et la torréfaction, et de préparer le *cauim*, ou eau-de-vie de manioc. Elles s'occupaient aussi de la fabrication des poteries, et savaient fort bien filer le coton et en faire des filets ou des hamacs.

Obligés d'emporter des provisions dans leurs expéditions guerrières, les indigènes préparaient des conserves de viande au moyen du *boucan*, grille de bois sur laquelle ils exposaient les viandes à un feu très lent, et des conserves de poisson en le réduisant en farine. Ils connaissaient du reste le sel qu'ils obtenaient, selon Léry, *en retenant expressément de l'eau de mer dans des fosses.*

La religion des Tupinambas ne consistait qu'en de vagues croyances à quelques génies ou forces de

(1) Cet usage existe encore chez les Indiens sauvages de l'Amazone. Voir : *O Selvagem*, par M. le général Conto de Magalhães. Rio, 1876. Le Musée national de Rio-de-Janeiro possède plusieurs de ces flûtes ou *memins*.

la nature : *Anhanga*, génie du mal ; *Tupan*, le tonnerre, etc. Plusieurs voyageurs, et parmi eux Léry et Hans Staden, les ont regardés comme n'ayant aucune notion de la divinité (1). Leurs traditions leur avaient légué le souvenir confus d'êtres supérieurs qui leur avaient enseigné les arts indispensables à la vie.

La langue que parlaient les Indiens voisins de la baie est restée connue sous le nom de *tupi* ou *lingoa geral* (langue générale), terme plus convenable, puisqu'elle était, et est encore, celle de la majorité des peuplades du versant oriental de l'Amérique du Sud. C'est la même langue que le *guarani* et que l'*oyampi* (2), parlées l'une au Paraguay, l'autre dans les Guyanes, avec les modifications qu'un intervalle de plus de trois siècles et le contact de diverses langues européennes ont dû nécessairement lui faire subir. Ces altérations sont moindres toutefois qu'on ne pourrait le supposer (3). On lui a donné aussi le

(1) Il convient pourtant de faire remarquer ici que Hans Staden se contredit lui-même quand il affirme que les Indiens ne connaissaient pas de Dieu, car il cite les paroles suivantes que lui adressèrent ses maîtres épouvantés par une tempête : « *Prie ton Dieu pour que l'orage se dissipe* « *Ne mungitta dee Tupan* », etc., dans lesquelles semble affirmée la croyance à un Dieu personnel.

(2) Voir Leprieur, *Voyage dans la Guyane centrale*. Bulletin de la Société de géographie de Paris, tome I (1884), 2e série.

(3) Les phrases indiennes citées par Hans Staden et Léry sont

nom de *langue brésilienne* (lingua brazileira ou brazilica), sous lequel nous la désignerons ici, non seulement parce qu'elle était la langue dominante du Brésil avant l'invasion européenne, mais encore parce qu'elle a tellement imprégné le portugais parlé en Amérique que celui-ci tend chaque jour de plus en plus à se constituer en idiome distinct.

La *langue brésilienne*, qui remonte probablement à une haute antiquité, est complètement diverse des langues européennes. Elle n'a pas de caractères propres, l'art de l'écriture étant inconnu aux Indiens du Brésil. Il lui manque les sons représentés à l'aide de nos consonnes *f*, *l*, *s* doux et *z*. Le *r* dur lui manque aussi ; elle n'a que le *r* doux portugais, dont la prononciation peut difficilement s'acquérir pour un Français. Elle possède une voyelle spéciale extrêmement brève, qui se rapproche un peu du son de *u* français, ou *ü* allemand, et qu'on représente ordinairement par la lettre *y*.

Elle aime les voyelles, et double rarement les consonnes.

Les premiers traités sur cette langue sont dus aux PP. Jésuites, qui furent pendant longtemps les seuls représentants de la science en Amérique et

encore intelligibles à l'aide des derniers traités publiés sur la langue *brésilienne*.

protégèrent constamment les Indiens. Longtemps négligées ensuite, les études brésiliennes ont été, depuis quelques années, remises en honneur en Allemagne et au Brésil (1).

Un très grand nombre de noms de plantes et d'animaux au Brésil sont des noms indigènes, dont plusieurs ont passé dans la nomenclature des sciences naturelles. Il en est de même pour les noms de lieux. Les lecteurs qui habitent le Brésil liront peut être avec intérêt un très bref aperçu sur la manière dont se composent généralement ces derniers.

(1) Les principaux ouvrages publiés sur ce sujet sont les suivants :

Arte da grammatica da lingua mais usada na costa do Brazil, par le P. Anchieta, dont la dernière édition, imprimée à Leipzick par M. Platzmann, est de 1876; *Arte de grammatica da lingua brasilica*, par le P. Figueira; dernière édition ; Rio, 1880 ; — *Arte vocabulario, y tesouro de la lingua guarany*, par le P. Montoya ; dernières éditions, Porto-Seguro ; Vienne, 1876, et Platzmann, Leipzick, 1876 ; — *Grammatik der brasilianischen Sprache, mit Zugrundlegung des Anchieta*, par Julius Platzmann ; Leipzick, 1874 ; — *O Selvagem*, par M. le Général Couto de Magalhães ; Rio, 1876 ; — *Grammatica da lingua brasilica geral*, par Pedro Luiz Sympson Manáos (Brazil), 1876; — *Esboço grammatical do abáñeê, ou lingua guarani*, par le Dr B. C. de Almeida Nogueira ; Rio, 1879. — Tous ces ouvrages se trouvent à la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro.

Voir, pour plus amples détails : *Biographia da lingua tupy ou guarany, tambem chamada lingua Geral do Brazil*, par Alfredo do Valle Cabral, Rio, 1880.

Le pluriel n'a pas de forme spéciale; et se connaît par le sens, ou par l'adjonction de la particule *etá*, beaucoup.

Lorsque deux noms entrent en composition, celui qui serait précédé en français de la préposition *de*, se place le premier.

L'adjectif suit toujours le substantif, et est invariable.

Plusieurs particules servent à modifier les substantifs ou les verbes qui les précèdent.

Les changements de consonnes l'une pour l'autre sont très fréquents en composition, surtout ceux de *p* en *b* et de *t* en *r*, et réciproquement ; mais le cadre de ce livre ne permet pas de les étudier.

Voici une courte liste de quelques mots qui se rencontrent souvent dans la composition des noms de localités ou de rivières. Elle est divisée en *noms*, *adjectifs* et *particules*.

Noms

Acánga ou *cánga*	tête.
Acará	sorte de poisson.
Cáá	feuille, forêt.
Corî	Arbre appelé communément *pinheiro* (Araucaria brasiliensis).
Hy	eau, rivière, anse ou crique.
Imbyra, ibyra, mbyra,	bois, écorce.

Itá	pierre, et par extension, fer.
Jacaré	caïman.
Jaguára	jaguar, ou chien.
Jundiá	sorte de poisson.
Macáca	singe.
Nhaúma	argile.
O'ca	maison, provenance.
Pará	mer.
Paraná	mer.
Pãu	île, îlot.
Piáu	sorte de poisson.
Pirá	poisson (én général).
Sirí	crabe.
Tába	village.
Tijúca	terrain argileux et boueux.

Le mot *hy*, qui n'est autre chose que la voyelle *y*, est d'un emploi très fréquent. Il s'écrit de cette façon à la fin des mots, et quelquefois *y* et *u* : au commencement d'un mot il s'écrit généralement *i*, ou *u*, lorsqu'il précède une consonne ; et *ig*, quand il est suivi d'une voyelle (1).

Adjectifs

Jubá	jaune.
Mirim	petit.
Piránga	rouge, rougeâtre.
Róba	amer.

(1) *Piráhy*, rivière des poissons (poissonneuse) ; *Icaráhy*, rivière des *acarás* ; *Macácú*, rivière des singes ; *Ipiránga*, rivière rouge ; *Utinga*, rivière blanche ; *Iguassú*, grande rivière.

Tinga	blanc, blanchâtre.
Uaçú, *Uçú* prononcez *ouassou*, *oussou*	grand.
U'na	noir.

Particules

Póra	ce qui est contenu dans.
Puéra, *pueira* ou *péra*	indique existence passée dont il reste encore des vestiges.
Tyba, ou *tiba* (1)	abondance d'objets de la même espèce.

Ces courtes notions permettront de trouver quelques étymologies brésiliennes, et de comprendre celles qui seront données plus loin aux Chapitres: *Etymologies de quelques noms de lieux*, et: *Vocabulaire de quelques termes spéciaux.*

Près d'une vingtaine de mots brésiliens ont passé dans la langue française usuelle. Le nombre de ceux qui ont été introduits dans la langue scientifique est bien plus considérable, mais nous ne considérerons

(1) Pour ces mots, comme pour tous les termes *brésiliens* cités dans le cours de ce livre, nous employons l'orthographe la plus usitée, qui est la portugaise, excepté quand ils sont tirés d'un autre ouvrage, cas auquel est conservée l'orthographe de l'auteur.

Il importe de noter que souvent la voyelle *y*, se remplace par *i*, dans l'orthographe usuelle des noms brésiliens. Ainsi on écrit, *ibira*, *imbira* au lieu de *ibyra*, *imbyra;* et *tiba* pour *tyba*. Cette confusion est amenée par l'identité de la prononciation des deux voyelles dans la langue portugaise, comme dans la langue française. La voyelle *y* porte toujours l'accent tonique lorsque le contraire n'est pas indiqué par un accent placé sur une autre voyelle du même mot.

ici que les premiers. Un fait digne de remarque, c'est que la plupart d'entre eux ne sont pas communément employés au Brésil par la population d'origine européenne ou africaine mais sont remplacés par des synonymes portugais, preuve, comme l'a remarqué M. Paul Gaffarel (1), qu'ils ont été adoptés directement des Indiens, soit du Brésil, soit de la Guyane. Quelques-uns ont passé du français dans l'anglais et l'allemand, langues qui, comme on le sait, abondent en gallicismes.

Voici la liste des plus usités de ces mots :

Acajou (noix d') (2) en brésilien *acaiú*.

Ananas. — En brésilien *nanã*. généralement connu au Brésil sous la forme corrompue de *ananaz*.

Agouti. — En brésilien *acutí* ou *agutí*; généralement connu au Brésil sous le nom corrompu de *cotia*.

Boucan, *Boucaner*, *Boucanier*. — Du brésilien *muquem*, gril en bois sur lequel on soumet les viandes à un feu lent (voir plus haut).

Caoutchouc (3). — En brésilien *cau-uchú*, nom

(1) *Le Brésil Français au XVIe siècle.*

(2) Fruit de l'arbre d'acajou ; ne pas confondre avec le bois d'acajou, fourni par un autre arbre (*mogno* en portugais), dont nous ignorons le nom brésilien.

(3) Nous donnons cette étymologie d'après l'ouvrage intitulé : *O Brazil geographico e historico*. I. *A terra e o homem, por J. E. Wappœus (Edição condensada)*. Rio, 1884.

indien de l'arbre qui produit cette gomme, et dont le nom vulgaire au Brésil est *seringueira* (Hevea Guyanensis).

Couguar (1). — Du Brésilien *sooguára*, mangeur de chair, carnassier.

Jaguar. — Du brésilien *iauára*, ou *jaguára*, mangeur d'hommes, généralement connu au Brésil sous le nom portugais de *onça*.

Manioc. — En brésilien *manióca* ou *mandióca*.

Pirogue. — Du brésilien *pira*, écorce, et *óca* indiquant la provenance, littéralement *fait d'écorce*, connu généralement au Brésil sous le nom de *canôa*.

Sagouin. — En brésilien *sahuí*.

Sarigue (2).

Tapioca. — *Tapióca* en brésilien.

Tapir. — En brésilien *tapíra*, généralement connu au Brésil sous le nom portugais de *anta*.

Il faut y ajouter le terme *boïe*, en brésilien *mboia* (serpent), employé par Rabelais dans une énumération de reptiles et d'insectes nuisibles (3), et le

(1) Ce mot est très probablement brésilien, mais il faut supposer le changement de *ç* en *c* dur par une erreur de copie ou d'impression. Cette erreur est du reste malheureusement très fréquente dans la reproduction des mots brésiliens.

(2) Ce mot est indubitablement brésilien, mais nous ignorons sa véritable orthographe.

(3) *Les faits et dits héroïques du bon Pantagruel*, livre IV, chapitre 64.

vieux mot français *petun* encore usité dans certaines parties de la France, et qui vient du brésilien *pytyma*.

Le mot bas-breton *butun*, a également la même origine, soit qu'on doive le considérer comme une corruption du français *petun*, soit que les Bretons qui, comme les Normands, faisaient au XVIe siècle de fréquents voyages au Brésil, l'aient emprunté directement.

La plupart de ces termes n'ont qu'une altération apparente et sont exactement la reproduction des mots brésiliens, d'après l'orthographe française. En effet, le *c* et le *g*, le *i* et le *j*, le *m* et le *b* se confondent souvent dans la prononciation du brésilien, et l'intercalation du *g* dans les mots *iauára* et *sahui* est facultative, d'après Anchieta, ainsi que celle du *d* après le *n*. D'autre part, dans l'orthographe de la langue portugaise, généralement adoptée pour l'écriture du brésilien, le son de *em* est nasal, quelquefois *u* et *o* ou *oo* se prononcent *ou* et le *a* final bref échappe toujours à l'oreille d'un français (sa perception ne peut être acquise que par une assez longue pratique), de sorte que *acajou*, *agouti*, *boucan*, *çouguar*, *jaguar*, *manioc*, *pirogue*, *sagouin*, *tapir*, sont exactement *acaiú*, *acuti*, *muquem*, *sooguára*, *iauára* ou *jaguára*, *mandióca*, *piróca* ou *mbiróca*, *sahui*,

tapíra. Ces mots ont donc été entendus directement de la bouche des Indiens.

Il n'en est pas de même pour *tapióca*. La voyelle finale de ce mot étant brève, il devrait s'écrire, d'après notre orthographe, *tapiog*, ou *tapioque*. Il n'a donc été adopté, comme plusieurs autres termes d'histoire naturelle, *paca*, par exemple (grand rongeur dont la chair est estimée), qui se prononce *pag* ou *pague*, que d'après des documents écrits.

La liste qui précède est incomplète, car on pourrait y ajouter quelques termes de substances médicinales, tels que *copahu* (*copahyba*), *ipecacuanha*, *curare* (*uiráry*), etc., et un assez grand nombre de mots de la nomenclature des sciences naturelles, sans parler de quelques autres dont l'étymologie brésilienne ne nous paraît pas encore complètement établie.

III

EXPÉDITION DE VILLEGAIGNON. — SON DÉPART. — SES DERNIÈRES ANNÉES.

Les récits des navigateurs français sur la baie de Guanabara et les richesses du Brésil provoquèrent l'expédition de Villegaignon, qui conçut le projet de

fonder dans l'hémisphère Sud une *France antarctique*.

Nicolas Durand de Villegaignon ou Villegagnon (car il signait indifféremment des deux manières), qui devait laisser son nom à l'une des îles de la baie de Rio-de-Janeiro, naquit à Provins (Seine-et-Marne), vers 1510. Il était neveu de Villiers de l'Isle Adam, grand-maître des chevaliers de Rhodes, célèbre par la belle défense de cette île contre les Turcs, après la victoire desquels il reporta à Malte le siège de son ordre. Villegaignon fit ses études à l'Université de Paris, où il fut condisciple de Calvin, et professa dans l'ordre des chevaliers de Malte. Il se fit remarquer d'abord au siège d'Alger par Charles-Quint, où cent chevaliers couvrirent la retraite de l'armée impériale. Blessé à cette époque, il écrivit en latin une histoire de l'expédition. Après avoir ensuite combattu en Hongrie contre les Turcs, il vint en France et reçut le commandement du vaisseau qui alla prendre Marie Stuart en Ecosse, malgré l'opposition de la flotte anglaise. Sa belle conduite en cette circonstance lui valut le grade de Vice-Amiral de Bretagne. Il courut ensuite à Malte menacée par les Mahométans, et, à son retour en France, fut chargé de diriger les fortifications de Brest. Une mésintelligence survenue entre lui et le gouverneur

de la ville l'obligea bientôt à quitter ces fonctions. C'est alors que, séduit par les récits d'un trésorier de la marine qui avait visité les côtes du Brésil, son esprit aventureux résolut d'y aller fonder un établissement français.

Il réussit à intéresser à son entreprise les deux partis qui, à cette époque de luttes religieuses, se partageaient la France, et obtint l'appui du cardinal de Lorraine, chef des catholiques, et de l'amiral de Coligny, chef des protestants. Lui-même, quoique membre d'un ordre religieux, affectait la tolérance la plus absolue, et il s'engagea formellement à respecter la liberté de conscience de tous ceux qui l'accompagneraient dans son expédition. Mais il est inexact qu'il ait abjuré le catholicisme, comme l'ont cru plusieurs auteurs portugais.

Villegaignon partit du Havre le 10 juillet 1555. Son expédition se composait de deux vaisseaux bien pourvus d'artillerie, et d'un navire de charge, montés par environ 600 hommes. Le mauvais temps l'obligea de relâcher deux fois à Dieppe, d'où il partit définitivement le 4 août. Après une traversée accidentée, il entra le 10 novembre dans la baie de Guanabara.

Il essaya d'abord de s'établir dans le goulet, à l'île du *Ratier* (aujourd'hui *do Lage*), mais la violence

des vagues qui, par les grosses mers, balayent ce rocher, le força à chercher un autre emplacement; et il choisit l'île de *Serigipe* (*Villeganhão* ou *Villegaignon* actuelle), à laquelle, ainsi qu'au fort qu'il y fit bâtir, il donna le nom de *Coligny*.

La position était favorable, car l'île de Villegaignon, située à environ 3 k. de la barre, et à 1,200 mètres de la terre ferme, commande l'entrée de la baie. Elle est protégée de presque tous les côtés par des récifs à fleur d'eau. Le gouvernement portugais en comprit plus tard l'importance stratégique, et y construisit des fortifications augmentées successivement par les vice-rois comte da Cunha et marquis de Lavradio.

L'apparence de l'île n'était pas la même qu'aujourd'hui; à ses deux extrémités s'élevaient deux monticules, et au centre existait un rocher sur lequel Villegaignon fit construire son habitation.

Les Indiens accueillirent parfaitement l'expédition et reçurent avec de grandes démonstrations de joie leurs amis les *mayrs*, et leur chef qu'ils appelèrent *pay Cola* (1) (le seigneur Nicolas).

(1) Les Indiens de la baie, ainsi que plus tard ceux du Maranhão, donnaient aux Français le nom de *mayrs* et aux Portugais, celui de *peros*. L'étymologie de ces deux mots est fort incertaine. Elle a été discutée par M. Candido Mendes de Almeida dans la

Cependant Villegaignon, batailleur infatigable, manquait des qualités requises chez les colonisateurs. Son excessive sévérité ne tarda pas à indisposer non seulement les Indiens, mais encore ses propres compagnons. Il voulut défendre, sous peine de mort, toute relation de ceux-ci avec les femmes indiennes, hors le cas de légitime mariage, et cette exigence amena un complot contre sa vie, auquel il n'échappa que par le dévouement des Ecossais de sa garde.

Voyant augmenter le mécontentement, Villegaignon se résolut à demander de nouveaux colons à son ancien condisciple Calvin, qui lui envoya une expédition d'une vingtaine d'hommes, dont deux pasteurs protestants. De cette expédition firent aussi partie Jean de Léry, qui nous a laissé l'intéressante relation dont il est parlé plus haut, et Dupont de Corguilleray, vieux gentilhomme protestant réfugié à Genève qui, malgré son grand âge, n'hésita pas à aller traverser les mers pour y trouver la liberté de conscience. Ils recrutèrent quelques compagnons en France, et s'embarquèrent à Honfleur, le 19 novembre 1556, sur une petite flotte de trois navires, dont le roi Henri II, qui protégeait l'entreprise, con-

fia le commandement à Bois le Comte, neveu de Villegaignon. L'expédition entra dans la baie le 5 mars 1557.

Mais de graves dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre le chef de la colonie et les nouveaux arrivés. Villegaignon avait l'esprit porté à la controverse : il entra en discussions théologiques violentes avec les pasteurs protestants, et ne pouvant les convaincre par le raisonnement, eut recours aux menaces et à la force. La haine qu'on lui portait s'en accrut : quelques-uns des nouveaux arrivés s'échappèrent de l'île et allèrent vivre chez les Indiens; Villegaignon fatigué sans doute de l'aversion qu'il inspirait, permit bientôt aux Génevois de s'embarquer pour la France, où ils arrivèrent après une pénible traversée. Leurs récits remplirent d'indignation les protestants contre celui qu'ils appelèrent le *Caïn de l'Amérique*. De fortes expéditions se préparaient à partir pour la *France antarctique* ; leurs chefs, découragés par les nouvelles reçues, renoncèrent à leurs projets. Enfin Villegaignon, lassé de ne plus gouverner que par la terreur, et ayant d'ailleurs reçu avis qu'il était accusé en Europe par les catholiques et les protestants réunis, les premiers lui reprochant son apostasie supposée, et les seconds son intolérance, prit le parti d'aller se justi-

fier en France, et partit à la fin de 1558, avec une vingtaine de personnes, laissant le commandement de Coligny à Bois le Comte, et promettant d'envoyer de prompts renforts, qui n'arrivèrent jamais.

Revenu en France, il paraît avoir totalement oublié ses compagnons et la *France antarctique* (1). Les luttes religieuses venaient de recommencer; il s'y jeta avec ardeur, embrassant le parti catholique. Chargé d'abord de la répression du « tumulte d'Amboise » ; il s'occupa ensuite de controverses religieuses, soutint une polémique acharnée contre Calvin, et publia de nombreux pamphlets. En 1562, il fut nommé par les Guises conseiller près le général en chef, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui fut tué à ses côtés au siège de Rouen. Il profita des loisirs de la paix qui suivit pour s'engager comme volontaire dans l'armée impériale, qui combattait en Hongrie contre les Turcs. Rappelé en France par la guerre civile, il se distingua à la défense de Sens contre le prince de Condé, général des protestants,

(1) Cependant, le vicomte de Porto-Seguro (Varnhagem) dit que Villegaignon, à la nouvelle de la prise de l'île de Coligny par Mem de Sá (voir Chapitre IV), réclama une indemnité du gouvernement portugais.

Le même historien ajoute, sans s'appuyer du reste sur aucun document, que cette indemnité lui fut probablement accordée. — *Historia geral do Brazil.* Rio, 1854-1857.

qu'il obligea à lever le siège de cette ville. Villegaignon se disposait à retourner à Malte, lorsqu'il mourut à sa commanderie de Beauvais, près Nemours, le 9 janvier 1571.

Telle fut la vie de cet homme extraordinaire à une époque féconde en hommes remarquables. Soldat et marin intrépide, bon général, écrivain de talent (1), Villegaignon ternit toutes ces qualités par son orgueil et l'inflexibilité de son caractère. Il aurait pu être un des grands hommes de la France et son nom ne rappelle que la malheureuse issue d'une tentative de colonisation, entreprise cependant avec toutes les chances de succès (2).

IV

LUTTE ENTRE LES PORTUGAIS ET LES FRANÇAIS. — FONDATION DE LA VILLE DE RIO-DE-JANEIRO.

Le gouvernement portugais prit ombrage de l'établissement des Français dans la baie de Guanabara,

(1) Villegaignon avait, d'après Léry, composé une grammaire et un dictionnaire de la *langue brésilienne*. Il en fit faire trois copies, dont il donna l'une à Coligny. Il est fort regrettable pour la linguistique américaine que cet ouvrage se soit perdu.

(2) Ce chapitre est résumé de l'intéressant ouvrage de M. Gaffarel, déjà cité : *Le Brésil français au XVIe siècle*.

et ordonna au gouverneur général du Brésil, alors résidant à Bahia, Mem de Sá, de les en expulser.

Celui-ci arma une flotte, et parut dans la baie le 21 février 1560. Villegaignon était déjà parti; son neveu, Bois le Comte, dont l'influence sur les événements ultérieurs paraît, du reste, avoir été nulle, se trouvait à terre avec une partie de ses hommes. Sommée de se rendre, l'île refusa, et fut emportée au bout de deux jours. Mem de Sá en rasa les fortifications, et remit à la voile pour Bahia, sans essayer de s'établir dans la baie.

Après son départ, les Français encore nombreux qui n'avaient pu prendre part à la défense, se retrouvèrent les maîtres du pays. Ils ne s'établirent pas de nouveau dans l'île, probablement pour avoir reconnu les inconvénients d'une position qui les mettait à la merci d'un blocus maritime. Mais ils fondèrent des villages sur la terre ferme et à l'île du Governador, entre autres, ceux de *Uruçumirim*, près de l'embouchure du rio *Carióca* (aujourd'hui *Catête*), et de *Paranapucuhy*, dans la dernière. La baie continua à être fréquentée par les navires de leur nationalité, et ils en restèrent paisibles possesseurs pendant cinq ans, attendant sans doute les renforts que leur avait promis Villegaignon. Toujours soutenus par les fidèles *Tupinambas*, ils fail-

lirent même compromettre sérieusement la conquête portugaise, car leurs alliés se confédérèrent en 1562, et allèrent attaquer la ville naissante de Saint-Paul, qu'ils auraient emportée sans la belle défense de *Tebireçá*, indien ami des Portugais. Néanmoins, si les efforts du célèbre Père Jésuite José de Anchieta n'avaient réussi à dissoudre leur ligue, il est probable que le Sud du Brésil était irrémédiablement perdu pour le Portugal (1).

La cour de Lisbonne inquiète, résolut enfin de déloger les Français à tout prix, et envoya en ce sens des ordres à Mem de Sá, qui organisa une expédition, dont il confia le commandement à son neveu, Estacio de Sá. Celui-ci entra dans la baie au mois de février 1565, et débarqua près du *Pain de Sucre*, sur une plage que l'on croit être la *Praia vermelha* actuelle, où il fonda un village qu'il nomma S. Sebastião, en hommage au roi de Portugal alors régnant, le malheureux D. Sébastien. Telle est l'origine de la ville de *S. Sebastião do Rio de Janeiro*.

Les hostilités commencèrent aussitôt. Elles se

(1) Les Portugais étaient tellement détestés des Indiens pour leur avarice et leur cruauté que, d'après M. Candido Mendes, dans l'article de la Revue de l'*Instituto Historico* cité plus haut, ils ne seraient jamais parvenus à s'établir au Brésil, sans l'appui des missionnaires jésuites, dont l'influence était grande sur les indigènes.

prolongèrent pendant près de deux ans avec diverses alternatives de succès et de revers pour les deux combattants. Le gros de leurs forces se composait d'Indiens ; les Français étaient soutenus par les Tupinambas, et les Portugais avaient pour alliés d'autres Indiens ennemis de ceux-ci. Il leur vint, entre autres, de la capitainerie de Espirito-Santo, un renfort de 4,000 arcs amenés par le célèbre *Arariqboia*, depuis connu sous le nom chrétien de Martim Affonso de Souza, et que le roi de Portugal combla plus tard de dignités et de faveurs en récompense de ses services (1). Cependant l'avantage penchait du côté des Français, et les Portugais, à court de vivres et de munitions, et entourés d'une population ennemie, allaient être obligés de se rendre, lorsque Mem de Sá leur apporta, le 18 janvier 1567, un renfort décisif.

Deux jours après, les Portugais attaquèrent le village de *Uruçumirim*, et l'emportèrent d'assaut (2).

(1) Le village de S. Lourenço, près de Nitheróhy, doit sa fondation à Martim Affonso de Souza. Celui-ci périt noyé près de l'île de Mocangué.

(2) C'est peut-être la prise de *Uruçumirim* qui a servi de base à une tradition répandue chez les Français habitant Rio, et d'après laquelle l'église de la *Gloria* aurait été érigée en commémoration d'une victoire remportée sur les Français par les Portugais, qui les auraient surpris par trahison. Les détails de cette tradition sont faux (voir le Chapitre *Promenades. — Environs de la ville*), mais

La victoire coûta la vie à Estacio de Sá. Atteint d'une flèche empoisonnée, il survécut peu de temps à sa blessure. Les autres positions des Français furent prises successivement, et ils perdirent sans retour la possession de la baie. Les survivants s'échappèrent du côté de Cabo-Frio, ou restèrent parmi les Indiens, dont ils adoptèrent les coutumes.

Mem de Sá transporta le siège de la nouvelle ville sur le morro do Castello, alors connu sous le nom de *San Januario* et repartit pour Bahia, après avoir nommé comme premier gouverneur de Rio-de-Janeiro un autre de ses neveux, Salvador Corrêa de Sá.

V

AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS DE LA VILLE.

La ville de Rio-de-Janeiro, dans sa partie basse, a été entièrement bâtie sur des marais, qui ont été comblés à mesure que l'accroissement de la popula-

comme la colline sur le flanc de laquelle s'élève cette église, est à peu de distance de l'endroit probable où se trouvait *Urucumirim*, et que les Portugais souillèrent leur victoire en pendant 5 Français prisonniers, il est possible qu'elle ait quelque réalité dans le fond.

tion réclamait l'ouverture de nouvelles rues, ou que l'hygiène publique exigeait l'extinction de ces foyers d'insalubrité. C'est ce qui explique son excessive humidité.

Lorsque Mem de Sá, après l'expulsion des Français, transporta la ville sur le *morro* (morne ou colline) de *San Januario* (le *Castello* actuel), celui-ci n'avait d'accès au *morro* de San Bento que par un isthme marécageux, que le premier soin du gouverneur portugais fut de faire dessécher. Cet isthme est devenu la rue *Direita* (aujourd'hui *Primeiro de Março*). D'un côté, la mer en venait battre le pied ; de l'autre, il était bordé de marais qui se prolongeaient sur toute l'étendue occupée actuellement par la vieille ville et la *Cidade nova*. (Voir 2me partie, Chapitre VIII.) A partir du morro de San-Bento, les eaux de la baie baignaient la base des mornes qui s'étendent jusqu'à la *Praia formosa*. Elles pénétraient, entre ceux de San Diogo et de Santos Rodriguez, jusqu'au *Rocio pequeno* (aujourd'hui *Praça Onze de Junho*). Là recommençaient les marais qui couvraient l'emplacement occupé depuis par les rues du *General Caldwell*, d'*Areal*, du *Conde d'Eu*, de *Lavradio*, les places de l'*Acclamação* et de la *Constituição*, et allaient se confondre avec la mer entre les morros du Castello et de

Santo Antonio, et ceux de la Conceição et du Livramento (1).

En établissant sur une position isolée et fortifiée par la nature le village qui devait devenir l'opulente capitale du Brésil, Mem de Sá le mettait à l'abri des attaques des Indiens qui, pendant longtemps encore, fidèles à leurs anciennes amitiés, et commandés probablement par quelques Français restés au milieu d'eux, inquiétèrent la ville naissante, dont les habitants n'osaient s'aventurer à descendre. C'est pour se protéger contre les attaques des Indiens *Cahétés* qu'ils construisirent en 1605 sur la rue Direita, un fort en bois nommé Santa Cruz, rebâti plus tard en 1628 et sur l'emplacement duquel fut érigée en 1811 l'église actuelle de *Santa Cruz dos Militares*.

Le premier soin de la piété portugaise fut de multiplier les établissements religieux. Les premières églises furent celles du collège des PP. Jésuites, fondé en 1567, et de San Sebastião, au Castello ; on transporta dans celle-ci le corps d'Estacio de Sá (2).

(1) Voir : *Annaes do Rio de Janeiro*, par Balthazar da Silva Lisbôa. Rio 1834-1835, et *O Saneamento da cidade do Rio de Janeiro*, par le Dr A. de Paulo Freitas, annexé au rapport du ministre de l'empire, de 1884.

(2) Les restes de Estacio de Sá ont été exhumés le 16 novembre

En 1582, le célèbre P. Anchieta posa, au pied du même morra, les fondements de l'ancien hôpital de la Miséricorde (*Santa casa da Misericordia*).

Le couvent de San Bento fut fondé en 1589, et celui de Santo Antonio, en 1608.

La ville resta assez longtemps circonscrite à l'enceinte du Castello ; peu à peu cependant ses habitants s'établirent au bas de la colline ; en 1648 (1) le Castello était à peu près abandonné, et Rio-de-Janeiro se composait presque entièrement des rues de la *Misericordia*, de *S. José* et de la *Cadeia* (aujourd'hui *Assembleia*).

Ses progrès continuèrent à être lents, car en 1705, d'après un voyageur (2), la rue Direita formait à elle seule plus de la moitié de la ville. En 1710 et 1711 (3), dates des expéditions de Duclerc et de Duguay-Trouin, elle était limitée par un fossé ou *valla* qui allait du *largo da Carióca* jusqu'à la mer, sur l'emplacement des rues *da Valla* (aujourd'hui

1862, en présence de l'empereur D. Pedro II. — *Um passeio pela cidade*, par le Dr J. de Macedo.

(1) *Varnhagem*. Historia geral do Brazil.

(2) *Journal d'un voyage sur les côtes d'Afrique et aux Indes d'Espagne, commencé en* 1702 *et fini en* 1706. Anonyme, Amsterdam, 1730.

(3) La ville comptait à cette époque, d'après la narration d'un témoin oculaire, environ 20,000 habitants. (Voir le Chapitre VI.)

Urúguayana et de l'*Aljube* (*da Prainha*). Au delà s'étendait le *Campo* ou patrimoine de la ville.

Sous le gouvernement des vice-rois, lorsque Rio-de-Janeiro fut devenu la capitale de toute la colonie, les accroissements de la ville prirent plus d'importance.

Le comte da Cunha, qui entra en fonctions au mois d'octobre 1763, fit percer la rue de la *Carióca*, connue d'abord sous le nom bizarre de rue du *Piolho*, et la prolongea jusqu'à la *lagôa da Sentinella*, qui couvrait l'espace occupé aujourd'hui par les rues *Conde d'Eu*, *General Caldwell* et d'*Areal*. Le marquis de Lavradio, son successeur, fit combler la rue qui porte son nom, et qui n'était jusque-là qu'un marais fréquenté par les caïmans. C'est de sa vice-royauté que date le quartier de la *Saude*, ancien *Vallongo* où se transportèrent les maisons de commerce d'esclaves que le marquis de Lavradio prohiba dans le centre de la ville.

Rio-de-Janeiro doit au successeur du marquis de Lavradio, Luiz Vasconcellos e Souza, son premier embellissement : le Jardin public (*Passeio publico*), qu'il fit construire en 1783 sur l'emplacement occupé par une lagune fétide nommée *Boqueirão*. La terre employée pour ce remblai fut tirée d'un monticule qui s'élevait sur l'emplacement de la rue *das*

Mangueiras (actuellement de *Maranguape*). Le comte de Rezende, arrivé à Rio en 1790, ouvrit la rue des *Invalidos*, et fit combler les marais qui couvraient l'emplacement du *Largo da Lampadoza* (aujourd'hui *praça da Constituição* et du *Campo Sant' Anna* (1).

Mais ce qui contribua surtout à accélérer le rapide accroissement de la ville, ce fut l'arrivée de la cour portugaise en 1808, lorsque le prince régent, depuis roi de Portugal, sous le nom de João VI, vint chercher au Brésil un abri contre l'invasion française. Cet événement, qui marque une date capitale dans l'histoire du Brésil, eut aussi une influence heureuse sur la ville.

Il n'est donc pas sans intérêt d'indiquer sommairement qu'elles étaient, à cette époque, ses limites, d'après un auteur qui l'habita longtemps, et dont l'ouvrage paraît offrir toutes les garanties de sincérité (2).

A l'arrivée de la cour portugaise, la ville de Rio-

(1) A cette époque, d'après une lettre de Jefferson rendant compte d'une conversation tenue en France avec un jeune brésilien qui sollicitait l'appui des Etats-Unis pour aider à l'indépendance du Brésil, Rio-de-Janeiro comptait environ 50,000 habitants.

Cette lettre a été publiée dans le *Jornal do Commercio* du 10 octobre 1883.

(2) *Notes on Rio de Janeiro and the southern part of Brazil*, by John Luccock. Londres, 1820.

de-Janeiro était bornée par la mer, l'église de la Lapa, les rues dos Barbonos et de Guarda Velha, le Campo Sant' Anna et les rues de S. Joaquim et de Vallongo. Encore l'espace compris dans ce périmètre n'était-il pas entièrement couvert de constructions. Il n'y en avait aucune au *largo dos Ciganos* (*praça da Constituição*). Au delà de ces limites, les habitations étaient très clairsemées, et quelques centaines de mètres plus loin, commençaient les bois et les marais. Un chemin praticable aux mules conduisait de la *Gloria* à *Botafogo*. Le morro de Santa Thereza, à partir du couvent de ce nom, était entièrement couvert d'arbres et de broussailles. Les routes de *Matacavallos* (aujourd'hui rue de *Riachuelo*), et de *Catumby* étaient des chemins à mules très fréquentés.

Au delà de *Mataporcos* (largo de Estacio de Sá), sur ce qui est aujourd'hui la rue de Haddock Lobo, il n'existait qu'une ou deux maisons et une église à Engenho Velho, à l'endroit probable connu aujourd'hui sous le nom de *Chacara do Vintem*, au commencement de la rue Conde do Bomfim. De ce dernier point, des chemins à peine frayés conduisaient, à travers bois, à S. Christovão, où l'on ne pouvait parvenir, faute de pont, qu'en traversant à gué la rivière de Maracana, non sans danger

quelquefois, lorsque la marée était haute. Les terrains au delà du Campo Sant' Anna sur lesquels s'est depuis construit la *Cidade Nova* étaient des marais entièrement impraticables : un chemin percé dans le bois menait de cette place au *Sacco do Alferes* et à la *Gambôa*.

Les environs étaient couverts d'inextricables forêts (1).

Les limites officielles de la ville étaient cependant beaucoup plus reculées que ses limites réelles, ainsi que cela est encore aujourd'hui.

Dix ans plus tard, la physionomie de la ville avait beaucoup changé, et les nouvelles constructions se multipliaient. Dom João VI, entre autres améliorations, établit une voie de communication à travers les marais qui séparaient la ville de S. Christovão, en faisant construire l'*aterrado* (aujourd'hui rue du *Senador Eusebio* et que l'on connut d'abord sous le nom de chemin des lanternes (2), à cause des réverbères que le roi y fit placer à des distances rapprochées pour l'éclairer lorsqu'il venait de nuit de son palais à la ville.

La proclamation de l'indépendance fut naturelle-

(1) La ville comptait alors, d'après le même auteur, 70,000 habitants.

(2) *Laternenweg*. — *Rio de Janeiro wie es ist*. — C. Schlichthorst. Hanover, 1829.

ment favorable à l'agrandissement de Rio-de-Janeiro devenu capitale d'un empire, et à son embellissement. Parmi les travaux relatifs à ce dernier point, citons la construction du marché central (*praça do Mercado*) en 1834 ; la remotion de l'abattoir, situé praia de *Santa Luzia* à la *praia Formosa*, en 1853 ; l'établissement de l'usine à gaz en 1854, et le Canal *do Mangue*, commencé en 1857. Ces trois derniers faits eurent une influence considérable sur le développement de la Cidade Nova.

C'est surtout depuis moins de vingt ans que la ville de Rio-de-Janeiro a pris une extension remarquable, due principalement à la création des lignes de *tramways* ou *bonds* qui la sillonnent aujourd'hui dans tous les sens. Un grand nombre de quartiers nouveaux, couverts d'élégantes villas, se sont fondés et se fondent encore journellement. D'autre part, le gouvernement qui a successivement absorbé presque toutes les attributions de la municipalité, a transformé en partie l'aspect de la ville par l'élargissement de quelques anciennes voies et la création de plusieurs jardins publics, dont le plus vaste est le jardin do Campo da Acclamação ; par la canalisation des égouts, des eaux et du gaz (1) et

(1) Voir, pour plus de détails, les Chapitres intitulés : *Dates principales de l'histoire de la ville. — Monuments. — Environs*

le dessèchement presque achevé des marais de la Cidade Nova (1).

VI

DATES PRINCIPALES DE L'HISTOIRE DE LA VILLE (2).

L'histoire de Rio-de-Janeiro se divise naturellement en deux parties: La ville sous le régime colonial, et la ville depuis l'indépendance. L'époque coloniale elle-même peut se subdiviser en : Histoire sous les gouverneurs, et Histoire sous les vice-rois ; et les quelques années pendant lesquelles la cour portugaise eut son siège à Rio-de-Janeiro, forment comme une époque de transition : d'où quatre grandes divisions dans l'histoire de la ville :

de la ville. — Canalisations. — Transports. — Etymologies de quelques noms de lieux.

(1) Les détails qui précèdent, lorsque leur source n'est pas indiquée en note, sont extraits de l'ouvrage intitulé : *O Rio de Janeiro*, par le Dr Moreira de Azevedo. Rio, 1877.

(2) Il n'existe pas d'histoire de Rio-de-Janeiro ; du moins le catalogue très complet publié par la Bibliothèque nationale de cette ville, lors de l'exposition d'Histoire et de Géographie de 1881, n'en mentionne-t-il aucune. Les détails qui suivent sont tirés de divers auteurs portugais, brésiliens ou étrangers.

Resserré dans les bornes de cette étude, l'auteur a dû se borner à un résumé très succinct, se réservant, si les circonstances le lui permettent, de publier séparément une histoire détaillée de la ville de Rio-de-Janeiro.

1° La ville sous les gouverneurs.
2° La ville sous les vice-rois.
3° La ville sous João VI.
4° La ville depuis l'indépendance.

1° — La ville sous les Gouverneurs.

Expéditions de Duclerc et de Duguay-Trouin. — Expulsion des Jésuites.

Depuis sa fondation, Rio-de-Janeiro fut administr par des gouverneurs jusqu'à l'année 1763. Son his toire n'offre rien de bien saillant pendant le XVIe e le XVIIe siècle. Les événements les plus important dont la ville fut plus tard le théâtre pendant cett période sont : les expéditions de Duclerc et de Du guay-Trouin, au commencement du XVIIIe siècle et l'expulsion des Jésuites en 1759.

Expéditions de Duclerc et de Duguay-Trouin.

Il y avait déjà plusieurs années que les rapports entre la France et le Portugal étaient fort tendus quand cette dernière puissance entra en 1703 dans la coalition de l'Angleterre et de la Hollande contre Louis XIV. La France ne commença pourtant sérieusement les hostilités contre le Portugal et ses

colonies qu'en 1710. C'est à cette date qu'eut lieu l'expédition du capitaine de vaisseau Jean-François Duclerc contre la ville de Rio-de-Janeiro.

Duclerc arma à Brest une escadre de 6 navires, portant un millier d'hommes de troupes de débarquement, et parut devant l'entrée de la baie le 17 août 1710. Le gouverneur, Francisco de Castro de Moraes, prévenu de l'approche de l'ennemi, avait mis en état les fortifications ; accueillie par le feu des forts de Santa Cruz et de S. João, la flotte française continua sa route vers le Sud, et après une démonstration à la plage de *Copacabana* (1) (alors *Sacopenapam*), se dirigea sur *Guaratiba*, à quelques lieues de Rio-de-Janeiro. Duclerc y opéra le 5 septembre le débarquement de sa petite armée, et marcha sur la ville, par la route de Engenho Velho. Il occupa, le 19 septembre, l'*Engenho* (usine à sucre) des Pères Jésuites, et le lendemain, après une escarmouche sur le bord de la *Lagôa da Sentinella*, gravit le morne du *Desterro* (aujourd'hui de *Paula Mattos* et de *Santa Thereza*), et pénétra dans Rio par la *ladeira* (2) de Santa Thereza.

Cependant le gouverneur portugais, dont la con-

(1) Voir le Chapitre intitulé : *Promenades. Environs de la ville.*

(2) On appelle *ladeira* un chemin à forte pente pratiqué sur le flanc d'une montagne.

duite en cette circonstance, comme dans l'année suivante, fut peu honorable, avait pris position au *Largo da Sé*, et déployé ses troupes entre les mornes de *Conceição* et de *S. Antonio*, c'est-à-dire contre la *valla* qui formait à cette époque, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, la limite de la ville du côté du *Campo*. Il s'y conserva plein d'indécision, prenant pour principale mesure de défense, le parti de se mettre sous la protection de *S. Antonio*, à qui il conféra à cette occasion le grade et la solde de capitaine (1).

Duclerc s'enfonça hardiment dans la ville, en suivant la rue du *Parto* (2) et de *S. José*, et arriva sur la place du *Paço*, où il attaqua le palais du gouvernement, aujourd'hui *Paço Imperial*, après avoir essayé sans succès d'enlever le couvent de *Carmo*. Mais il trouva une résistance acharnée de la part de la population, à la tête de laquelle accourut se mettre le frère du gouverneur, Gregorio de Moraes, qui fut tué pendant l'action. Vivement pressée, la

(1) Ce trait peint bien les mœurs du temps. S. Antonio (saint Antoine) était de la part des Portugais l'objet d'une grande vénération. Avant l'expédition de Duclerc, ce saint faisait déjà partie des cadres de la garnison, mais avec le rang de simple soldat. D. João VI le nomma, en 1814, lieutenant-colonel, avec la solde attachée à son grade, et grand-croix de l'ordre du Christ.

(2) La rue du *Parto* porte aujourd'hui le nom de rue de *S. José*, dont elle n'était, du reste, que la continuation.

colonne française entra pour s'y fortifier dans le *trapiche do Motta* (1), plus tard *da cidade*, et qui a depuis été englobé dans la Douane actuelle.

Le gouverneur, quittant sa timide expectative, vint aussitôt l'y assiéger. Menacé de voir mettre le feu, et de sauter avec tous ses hommes dans le *trapiche*, car celui-ci renfermait une provision de poudre, Duclerc se rendit avec sa petite troupe, réduite à 640 soldats et officiers, dont plusieurs gentilshommes. A peine avait-il déposé les armes que son escadre, qui devait seconder l'attaque, se montra devant le goulet et ouvrit le feu. Cette diversion étant devenue inutile, Duclerc lui envoya l'ordre de reprendre le large.

Les soldats français furent enchaînés et emprisonnés à la *Casa da Moeda* (Monnaie), et dans différents couvents ; mais leur chef fut traité avec égards. On lui assigna comme résidence une maison de la rue de S. Pedro, gardée militairement ; en lui laissant d'ailleurs la liberté de sortir dans la ville, et d'en fréquenter les principales maisons, où le charme de ses manières lui valut bientôt le meilleur accueil.

(1) On nomme *trapiche* un grand magasin donnant sur la mer où les navires abordent pour effectuer leur chargement ou leur déchargement.

La captivité de Duclerc eut une fin tragique. Le 18 mars 1711, on le trouva poignardé dans son lit, sans que les deux sentinelles qui gardaient la maison eussent rien fait pour empêcher l'assassinat, qui demeura impuni. Duclerc fut enterré dans la chapelle S. *Pedro* de l'église de la Candelaria.

L'odieux de ce crime retomba sur le gouverneur; il est vrai qu'un historien (1) attribue, d'après des auteurs de l'époque, la mort du capitaine français à un acte de vengeance particulière, provoquée par ses galanteries ; mais, comme le dit un autre écrivain brésilien (2), il est impossible d'admettre que cette vengeance eût pu s'exercer dans ces circonstances spéciales, sans la complicité du gouvernement.

Lorsqu'elle fut connue en France, cette nouvelle causa une vive émotion, et fit hâter les préparatifs de l'expédition qui s'armait à Brest, pour venger l'échec de Duclerc, et dont le commandement fut confié au célèbre Duguay-Trouin.

Prévenu de ces préparatifs, le gouvernement de Lisbonne les dénonça à l'Angleterre, qui envoya une flotte croiser devant le port français pour empêcher

(1) Varnhagem. *Historia geral do Brazil.*
(2) Moreira de Azevedo. *Os Francezes no Rio de Janeiro.*

le départ de l'expédition ; mais Duguay-Trouin avait déjà quitté Brest pour aller compléter son armement à La Rochelle, d'où il mit à la voile le 9 juin 1711, avec 18 vaisseaux et 4,500 hommes de troupes de débarquement. Sa flotte arriva au commencement du mois de septembre en vue de *Cabo Frio*, et fut aussitôt signalée au gouverneur Francisco de Castro de Moraes, qui fit venir de tous côtés des renforts de milices et d'indiens. Par ruse de guerre, Duguay-Trouin reprit le large, et lorsque le gouverneur, croyant à une fausse alerte, avait déjà contremandé les mesures de défense, et renvoyé une partie de ses renforts, l'escadre française parut tout à coup le 12 septembre à l'entrée de la baie, qu'elle franchit après un vif combat d'artillerie, et alla s'embosser près du morne *da Armação*.

Le lendemain, Duguay-Trouin s'empara de l'île *das Cobras*, où il laissa un détachement de 1,500 hommes aux ordres du chevalier de Goyon, et, le 14, il débarqua à la Praia du *Saeco de Alferes* le gros de ses troupes, environ 3,000 combattants. Son premier soin fut d'occuper la *Bica dos Marinheiros* (1), qui commandait la route de Engenho

(1) La *Bica dos marinheiros* (Fontaine des marins), qui n'existe plus aujourd'hui, se trouvait placée près du point actuel *do Boticario*, à peu de distance de la station de la compagnie de tram-

Velho, seule voie de communication avec l'intérieur, puis, divisant son armée en trois corps, il se déploya sur toute la ligne des mornes de *S. Diogo*, de *Gambôa*, et de *Conceição*, où il établit son quartier général. Après quelques escarmouches destinées à donner le temps d'établir à l'île das Cobras une batterie de 18 pièces de 24, et de 3 mortiers, il écrivit au gouverneur portugais une lettre demandant satisfaction pour la mort de Duclerc, et menaçant, en cas de refus, de bombarder la ville.

Francisco de Castro de Moraes répondit en rejetant sur la fatalité l'assassinat de l'officier français, et protesta « qu'il défendrait la ville jusqu'à la dernière goutte de son sang ».

Le jour suivant, 21 septembre, les batteries françaises ouvrirent le feu. Les dommages matériels furent peu considérables, mais la panique fut énorme. Après une journée passée en indécisions, le gouverneur portugais abandonna Rio avec toutes ses forces à 11 heures de la nuit, et se retira sur Engenho Novo, et de là jusqu'à *Iguassú* (1). Les habitants, désespérés par le départ de leurs défen-

ways de Villa Isabel ; c'était là que les navires faisaient leur provision d'eau.

(1) *Engenho Novo* est situé à environ 12 kilomètres de Rio; *Iguassú* en est éloigné de plusieurs lieues.

seurs, cachèrent à la hâte leurs objets les plus précieux, et s'enfuirent dans les bois environnants par une pluie torrentielle, et au milieu d'un affreux orage où les éclairs du ciel et les roulements du tonnerre se confondaient avec les éclairs et le fracas de l'artillerie. *Dans les chemins on avait de l'eau jusqu'à la poitrine*, dit un narrateur contemporain. L'inclémence du temps fit beaucoup de malheureuses victimes (1).

Au point du jour suivant, les Français occupèrent la ville, et y trouvèrent un riche butin. Francisco de Castro de Moraes se résolut bientôt à capituler; il obtint la paix moyennant le paiement d'une indemnité de guerre de 600,000 *cruzados* (2), 100 boucauts de sucre et 200 bœufs, par un traité signé le 10 octobre, la veille du jour où le gouverneur de la *capitania* de Minas venait lui apporter des renforts.

(1) C'est peut-être à cette époque que l'on doit faire remonter l'enfouissement d'un petit trésor, composé de pièces d'argenterie, et découvert lors des travaux de fondations de l'*Hôtel de la Poste* actuel. Son propriétaire aurait péri victime de l'orage.

(2) La *cruzade* portugaise vaut aujourd'hui 2 francs; mais sa valeur devait être bien plus grande à cette époque. Quant au butin fait dans la ville avant la capitulation du gouverneur, il fut beaucoup plus considérable. Les pertes de tout genre souffertes par les habitants s'élevèrent, d'après quelques auteurs à six mille *contos*, environ trente millions de francs.

Après la signature de la capitulation, l'armée française occupa encore Rio-de-Janeiro pendant plusieurs jours. Elle s'y comporta avec la plus exacte discipline. « Ils soignèrent les blessés, respectèrent les femmes, et leur chef fit fusiller 18 de ses hommes qui avaient voulu piller une église. La propriété fut respectée; les soldats payaient en monnaie ou par voie d'échange tout ce dont ils avaient besoin » (1).

Les habitants étaient revenus dès les premiers pourparlers de paix, et vivaient dans la meilleure intelligence avec les soldats de l'expédition. *Ils paraissaient tous devenus français*, écrit un témoin oculaire.

Le dernier acte de Duguay-Trouin fut un acte d'humanité. Il recueillit et emmena sur un de ses vaisseaux une famille portugaise (celle de Manoel Gonçalves Velho), poursuivie par l'inquisition, et qui ne dut qu'à cet heureux hasard d'échapper aux rigueurs de l'inflexible tribunal.

La flotte française quitta Rio-de-Janeiro le 4 novembre 1711 (2), après le paiement de la dernière

(1) Vicomte de Porto-Seguro (Varnhagem), *Historia geral do Brazil*. 2e édition. Vienne, 1877.

(2) Les auteurs portugais et brésiliens que nous avons consultés ne sont pas d'accord sur la date du départ de la flotte française.

prestation de l'indemnité de guerre. Le retour de Duguay-Trouin fut malheureux; il essuya de fortes tempêtes dans lesquelles il perdit plusieurs vaisseaux et une partie des richesses qu'il emportait.

Francisco de Moraes de Castro, accusé de lâcheté devant le gouvernement portugais, fut condamné peu de temps après à la prison perpétuelle dans une possession de la côte d'Afrique.

Expulsion des Jésuites.

L'expulsion des jésuites de la ville de Rio-de-Janeiro ferme, pour ainsi dire, la période de son histoire sous les gouverneurs, car ceux-ci furent remplacés, quatre années plus tard par les vice-rois, dont le siège avait été jusque-là à la ville de Bahia (1).

L'*alvará* (ordonnance) du 19 janvier 1759, rendu par le roi de Portugal D. José Ier, sous l'inspiration

Celle que nous donnons est indiquée par le Dr Teixeira de Mello, dans l'ouvrage intitulé : *Ephemerides nacionaes* (Rio, 1881), recueil précieux de faits relatifs à l'histoire du Brésil, et qui a été d'un grand secours à l'auteur pour cette première partie de son ouvrage.

(1) En 1573, le roi D. Sébastien avait divisé le Brésil en deux gouvernements, ayant pour capitales Bahia et Rio-de-Janeiro. Mais en 1577, la première de ces villes redevint l'unique capitale de la colonie.

du célèbre marquis de Pombal, avait banni ces religieux du territoire portugais, mais ce ne fut qu'au commencement de novembre de la même année que Gomes Freire de Andrade, comte de Bobadella et dernier gouverneur de la ville, l'exécuta à Rio-de-Janeiro.

Le nombre des jésuites existant dans la *Capitania* (gouvernement), était d'environ deux cents, on en comptait une centaine à Rio, à leur collège du Castello (aujourd'hui hôpital militaire) et aux environs, car ils possédaient, entre autres propriétés, deux usines à sucre (*engenhos*), et deux plantations, l'une à S. Christovão, dans l'enceinte actuelle de la ville et l'autre à Santa-Cruz, à 60 kilomètres de distance.

Gomes Freire de Andrade, fit cerner le collège du *Castello* dans la nuit du 2 au 3 novembre par un détachement de 100 hommes commandés par un général, et, au point du jour, les jésuites, qui du reste, s'y attendaient depuis longtemps, furent arrêtés au nombre de 97, sans opposer la moindre résistance. Le lendemain et les jours suivants, on procéda à l'arrestation des Pères qui habitaient les deux *engenhos* et les plantations de *S. Christovão* et de *Santa Cruz*. Leurs biens furent séquestrés, et plus tard confisqués. On les disait très riches; cependant toutes

les valeurs saisies au collège ne montèrent qu'à la somme d'environ 4 *contos de réis* (une vingtaine de mille francs). Selon le rapport du comte de Bobadella, ils avaient déjà mis en sûreté leur trésor (1).

Le 14 mars 1760, les jésuites de la *Capitania* de Rio, au nombre de 199, furent embarqués par le gouverneur à bord du vaisseau portugais *Nossa Senhora do Livramento* (Notre-Dame de la Délivrance), qui mit à la voile deux jours plus tard.

Quant à leur collège, le gouvernement portugais l'assigna en 1767 comme résidence au comte da Cunha, premier vice-roi du Brésil à Rio; mais cette décision resta sans effet. On y établit plus tard l'hôpital militaire et l'observatoire actuel.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur cet ordre célèbre, on ne peut nier les services que les jésuites ont rendus au Brésil et à la ville de Rio-de-Janeiro. Sans eux, comme on l'a déjà vu au Chapitre IV, les Portugais n'auraient probablement jamais pu s'établir dans la baie. La ville leur doit sa première église, et l'établissement de la *Santa Casa*

(1) *Corographia Brazileira*, par le Dr Mello Moraes. Tome IV. D'après une tradition qui a cours dans la population de Rio, les jésuites auraient caché d'immenses richesses dans les souterrains de leur collège, et, comme ils ne sont jamais revenus, ces richesses s'y trouveraient encore. Il est difficile de dire si cette tradition a une base sérieuse.

(hôpital) *da Misericordia*. Seuls représentants de la science sous le régime colonial, ils avaient, sans parler de leurs remarquables travaux sur la langue indienne, établi les positions géographiques d'un grand nombre de points du Brésil ; et entretenaient dans leurs collèges de Rio, comme dans ceux des autres provinces une école gratuite. L'agriculture leur est redevable de la création de deux *engenhos*, usines à sucre, auprès de Rio, et dont les noms *Engenho Novo* et *Engenho Velho* sont restés à deux faubourgs de la ville.

Les grands travaux qu'ils firent exécuter à la plantation de Santa-Cruz (aujourd'hui *plantation impériale*) témoignent de leur sollicitude pour l'assainissement du pays.

Malgré tous ces titres, les jésuites n'étaient populaires ni au Brésil, ni dans la ville de Rio-de-Janeiro, où à plusieurs reprises la population s'était soulevée contre eux. Les motifs de cette impopularité sont, du reste, tout à fait à leur honneur. Ils s'étaient, dès les premiers temps de la conquête européenne, constitués les défenseurs des Indiens, contre la cupidité des colons. Ceux-ci, pour la plus grande part, hommes sans scrupules et ne connaissant que l'amour du gain, faisaient une guerre impitoyable aux indigènes pour les réduire à l'esclavage. Les

jésuites s'élevèrent toujours contre ces cruautés, non pas qu'ils voulussent l'abolition de l'esclavage en principe; mais ils désiraient en tempérer les rigueurs, surtout pour les Indiens (1).

2. — La ville sous les vice-rois.

Tiradentes.

En 1763, le gouvernement portugais transféra à Rio-de-Janeiro le siège de la vice-royauté de la colonie, dans le but de rendre plus faciles les opérations de la guerre du *Sacramento* (2).

A partir de cette époque, la ville de Rio prit, pour ne plus le perdre, le premier rang entre celles du Brésil.

Son premier vice-roi (3) fut le comte da Cunha,

(1) Les premiers esclaves nègres ont été importés à Rio-de-Janeiro vers 1620, par Ruy Vaz Pinto, 12e gouverneur de la ville. (*V. Ephemerides nacionaes* par le Dr Teixeira de Mello. *Rio*, 1881).

(2) La *Colonia do Sacramento*, fondée en 1680 par D. Manoel Lobo, gouverneur de Rio-de-Janeiro, à l'embouchure du *rio da Plata*, fut l'objet de guerres interminables entre le Portugal et l'Espagne. Après plusieurs alternatives de succès et de revers de part et d'autre, elle avait été emportée, le 29 octobre 1762, par le gouverneur de Buenos-Ayres, D. Pedro Ceballos Cortez e Calderon. (*Ephemerides nacionaes*.)

(3) L'autorité des vice-rois de Rio-de-Janeiro était loin de s'étendre sur toute la colonie. En réalité, d'après Armitage, elle était presque aussi limitée que celle des anciens gouverneurs, c'est-à-dire qu'elle ne s'exerçait que sur le Sud du Brésil.

dont l'installation eut lieu au mois d'octobre de la même année.

La ville lui doit la création de l'arsenal de marine et d'un dépôt pour l'artillerie, devenu depuis l'arsenal de guerre. Il répara les fortifications de la baie et établit l'hospice *dos Lazaros* (des lépreux) dans une ancienne propriété des Pères Jésuites.

Le comte d'Azambuja, qui lui succéda, ne gouverna que pendant deux ans, du 17 novembre 1767 au 4 novembre 1769; son administration n'offre rien de remarquable. Le marquis de Lavradio (D. Luiz d'Almeida Portugal Soares d'Eça Alarcão Mello Silva Mascarenhas) (1), occupa ensuite la vice-royauté pendant près de dix ans, jusqu'au mois d'avril 1779.

Ce fut l'un des meilleurs administrateurs de Rio-de-Janeiro et du Brésil. Il favorisa l'agriculture et l'industrie, introduisit dans la colonie le riz, qu'elle ne produisait pas jusque-là, et qu'elle put bientôt exporter, le mûrier et le ver à soie, la cochenille, et créa l'industrie de l'indigo.

(1) Les noms de famille portugais sont quelquefois fort longs. Le titre de *Dom* par abrévation *D.* placé devant le nom de baptême, indique la noblesse; pour les femmes, le titre correspondant de *Dona* (*D.*) n'est plus aujourd'hui qu'une formule de politesse.

C'est sous sa vice-royauté que commença à Rio la culture du café, déjà introduite de Cayenne au Pará, en 1727 (1). L'assainissement de la ville fut aussi l'objet de ses soins. Il construisit la forteresse du *Pico*, à cheval sur Santa Cruz, à l'entrée de la baie et commença celle *do Leme*, au col de ce nom, sur la route de Copacabana.

A toutes ces qualités d'homme d'État, le marquis de Lavradio réunit celle de protecteur éclairé des lettres.

Son successeur, D. Luiz de Vasconcellos e Souza (1779-1789), s'occupa beaucoup de la propreté et de l'embellissement de Rio, qui lui est redevable, comme on l'a déjà vu au Chapitre V, de son premier jardin public.

Au contraire de ses prédécesseurs, le comte de Rezende (1790-1801), s'attira la haine de ses administrés, sur lesquels il fit peser un joug de fer; et

(1) La culture du caféier a pris depuis lors un immense développement; l'élevage de la cochenille et du ver à soie a été au contraire complètement abandonné; il en a été de même pour l'industrie de l'indigo, qui croît spontanément aux environs de la ville.

Pour le riz, bien que les provinces voisines de Rio en produisent en abondance et d'excellent, elles sont réduites actuellement, par l'effet de la mauvaise politique économique du gouvernement, à en importer chaque année des quantités considérables. (Voir 2e *partie*, au Chapitre *Douane*.

la population respira quand il remit ses pouvoirs entre les mains de D. Fernando José de Portugal, depuis marquis de Aguiar dont le gouvernement fut doux et éclairé.

D. Fernando fut remplacé au mois d'août 1806 par le comte dos Arcos, dernier vice-roi du Brésil, dont l'administration prit fin à l'arrivée de la cour portugaise, en 1808.

L'événement le plus important dont la ville fut le théâtre sous cette période fut l'exécution de *Tiradentes* (*Arracheur de dents*), sobriquet sous lequel est resté connu dans l'histoire *José Joaquim da Silva Xavier*, *alferes* (sous-lieutenant) de cavalerie dans la *capitania* de Minas-Geraes, né en 1748 à Pombal, près de S. João d'El-Rei.

Depuis longtemps, une sourde animosité régnait entre les colons nés au Brésil et les représentants du gouvernement de Lisbonne, dont l'arbitraire blessait profondément les créoles.

D'autre part, les idées de liberté qu'avait fait éclore l'aurore de la révolution française, commençaient à se répandre au Brésil, où elles furent surtout propagées par un jeune étudiant, José Alves Maciel, qui revenait de compléter ses études en Europe, avait connu de près les précurseurs de la révolution, et demandé à Thomas Jefferson, ministre

des Etats-Unis en France, l'appui de son gouvernement pour effectuer l'indépendance du Brésil (1).

Une conjuration ne tarda pas à se former à Minas, ayant pour but l'établissemeut d'un gouvernement républicain indépendant, embrassant les gouvernements de Minas, de S. Paulo et de Rio-de-Janeiro et dont la capitale serait S. João d'El-Rei. Les hommes les plus éminents de Minas-Geraes y adhérèrent : entre autres le *desembargador* (*conseiller de cour d'appel*) Thomaz Antonio Gonzaga, auteur célèbre d'un poème rempli de charme, *Marilia de Dirceu*. L'occasion choisie pour la prise d'armes devait être l'époque du recouvrement d'un impôt impopulaire, le *quinto* (droit du cinquième), sur tout l'or retiré des mines.

Tiradentes, par son enthousiasme, était l'âme de la conspiration. Il s'offrit pour aller faire des prosélytes à Rio-de-Janeiro. Mais un traître le dénonça ; il fut arrêté dans cette ville, *rua dos Latoeiros*, aujourd'hui *Gonçalves Dias*, par ordre du comte de Rezende et bientôt ses amis, restés à Minas, eurent le même sort. On les conduisit chargés de chaînes à Rio-de-Janeiro. Leur procès dura plus de deux ans ; enfin, le 19 avril 1792, onze d'entre eux furent

(1) Voir Chapitre V.

condamnés à mort. Le gouvernement de la reine D. Maria I leur accorda à tous des commutations de peine, moins à *Tiradentes*, considéré comme le chef de l'*Inconfidencia* (c'est le nom que reçut la conspiration), et le seul, du reste, selon l'auteur des *Ephemerides nacionaes* qui conserva dans le malheur toute la dignité de son caractère.

Il fut exécuté au gibet le 21 avril 1792, au *Campo da Lampadosa* (*Praça da Constituição*), selon les uns, sur la place de l'église de S. Domingos, selon M. Mello Moraes (1), au milieu d'un grand appareil de forces militaires.

Sa tête fut envoyée, selon les mœurs barbares du temps, à *Villa Rica* (aujourd'hui *Ouro-Preto*, capitale de laprovince de Minas), et exposée aux vautours. On rasa sa maison et, en souvenir de ce qu'on appelait alors son crime, on érigea sur son emplacement une colonne, qui n'a été démolie qu'en 1821 (2).

(1) *O Brazil historico.*

(2) *Ephemerides nacionaes.* — En 1866, M. le conseiller Saldanha Marinho, alors président de la province de Minas, a fait élever sur la place *da Independencia*, à *Ouro-Preto*, un petit monument en l'honneur de *Tiradentes.* — C'est le seul qui rappelle jusqu'ici la mémoire du martyr de l'indépendance.

3° — La ville sous D. João VI.

Le gouvernement portugais, terrifié par l'imminence d'une invasion française, résolut en 1807, de se transférer au Brésil, pour y attendre des circonstances plus favorables. Le pouvoir était alors aux mains du prince D. João, fils de D. Maria I et de Pedro III, qui l'exerçait depuis 1792 au nom de sa mère, déclarée incapable de régner pour cause de maladie incurable, et portait le titre de régent depuis 1799. Il ne prit celui de roi qu'à la mort de D. Maria I, le 20 mars 1816.

La cour portugaise s'embarqua à Lisbonne le 29 novembre 1807, accompagnée d'un grand nombre de gentilshommes. Après avoir touché à Bahia, le prince régent entra dans le port de Rio-de-Janeiro le 7 mars 1808, et débarqua le jour suivant.

Les habitants lui firent une réception enthousiaste, et l'arrivée de la cour parut à tous d'un bon augure pour la ville. En effet, comme on l'a déjà vu au Chapitre V, dix ans plus tard, Rio-de-Janeiro avait subi une véritable transformation. Ce ne fut pas toutefois sans donner lieu à de nombreuses plaintes de la part de la population. Il fallait loger les officiers du prince D. João et les gentilshommes qui l'avaient accompagné ; on y pourvut au moyen

de la mesure vexatoire des *aposentadorias*, qui leur permit de choisir eux-mêmes les maisons qu'ils trouvaient le plus à leur gré, et de s'y installer moyennant le paiement d'une indemnité illusoire aux propriétaires dépossédés, qui se virent forcés de construire d'autres habitations à plus grande distance.

C'est de l'époque de D. João, prince timide et irrésolu, mais ne manquant pas de qualités, que date la création d'un grand nombre d'établissements utiles. L'imprimerie royale (*imprensa regia*) fut fondée en 1808; le matériel en avait été amené de Lisbonne par le comte da Barca, grand seigneur ami des lettres et des arts, à l'influence duquel est due la création de l'Académie des Beaux-Arts (*Bellas-Artes*), et qui enrichit la Bibliothèque nationale, fondée vers le même temps, d'une riche collection de 6,000 volumes. Il n'existait pas, à cette date, d'imprimerie à Rio. Dans la première moitié du XVIIIe siècle, le gouverneur comte de Bobadella, avait autorisé l'établissement d'une typographie, mais il dut la faire fermer sur l'ordre exprès du gouvernement portugais, qui jugeait inutile ou dangereux de favoriser les lettres dans la colonie.

Un décret du 12 octobre 1808 créa la première Banque du Brésil qui, loin de répondre aux espé-

rances qu'on y déposait, eut une influence si désastreuse sur les conditions économiques du pays, auquel elle a légué la funeste institution du papier-monnaie (Voir à la 2e partie, le Chapitre : *Monnaie. — Change*) (1).

L'établissement du *Jardin Botanique* date de la même année.

Enfin, le commerce de la ville prit un rapide développement par l'effet du décret du prince régent, daté de Bahia, qui ouvrait les ports du Brésil à toutes les nations. Jusqu'à cette époque, ce n'était qu'avec de grandes difficultés qu'un navire étranger était admis à entrer dans la baie ; les célèbres navigateurs Bougainville et Cook se plaignent amèrement, dans leurs relations de voyage, de la surveillance rigoureuse et incommode à laquelle les soumirent les vice-rois comtes da Cunha et d'Azambuja (2).

D. João favorisa les beaux-arts, et fit venir de France une colonie artistique, qui débarqua à Rio le 26 février 1816 : elle fournit les premiers professeurs de l'Académie des Beaux-Arts, décrétée à cette

(1) La *Banque du Brésil* actuelle (*Banco do Brazil*), qui a commencé ses opérations au mois d'avril 1854, n'a rien de commun avec la première, et son organisation est différente.

(2) *A Bahia do Rio de Janeiro*, par Augusto Fausto de Souza. Rio, 1882.

époque, mais qui ne fut inaugurée qu'en 1826. Parmi les membres de cette colonie, dont le chef était J. Le Breton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts de l'Institut, citons : J. Debret, Grandjean de Montigny, auteur de la façade de l'Académie des Beaux-Arts, et les deux frères Taunay. Plusieurs de ces artistes s'établirent définitivement au Brésil.

Malheureusement, les bienfaits que la présence de D. João VI apporta à la ville et au pays, furent compensés en grande partie par le développement inouï du favoritisme, qui est resté jusqu'aujourd'hui, avec l'esclavage, la plus grande plaie du Brésil. La maison du régent donnait l'exemple d'une dilapidation effrénée, dont on pourra juger par le fait que les cuisines royales (*ucharia*) coûtaient par an, au trésor, l'énorme somme de 6 millions de cruzades environ 12 millions de francs de notre monnaie, mais valant réellement bien plus à cette époque (1).

Cependant les tendances libérales qui prévalaient en Europe, avaient leur contre-coup au Brésil, où la révolution avortée de Pernambuco, en 1817, avait déjà montré le progrès des idées nouvelles. Le 25 août 1820, la ville de Porto, entraînée par l'exemple de l'Espagne, se prononça en faveur d'une constitu-

(1) *Lições de historia do Brazil*, par le Dr Joaquim de Macedo. Rio, 1861.

tion. L'agitation gagna bientôt tout le Portugal, et sa possession américaine.

Cédant devant le mouvement de l'opinion publique, D. João VI nomma le 18 février 1821 une commission chargée d'examiner un projet de constitution pour le Brésil, qui venait depuis peu d'être élevé à la catégorie de *royaume-uni*. Cette mesure ne satisfit pas les esprits, car huit jours après, le 26 février, la garnison se prononça pour l'adoption de la constitution qui se discutait au même moment à Lisbonne, et fit une manifestation armée au *largo do Rocio*. Le prince D. Pedro, depuis premier empereur du Brésil, que le roi son père avait envoyé parlementer avec les chefs de la sédition, lui transmit leurs exigences, et rapporta aussitôt de S. Christovão, résidence habituelle des souverains du Brésil, un décret antidaté de deux jours, par lequel D. João adoptait pour le Brésil la future constitution portugaise.

La municipalité se réunit aussitôt au théâtre S. João, sur l'emplacement du théâtre de *S. Pedro de Alcantara* actuel, et les deux princes D. Pedro et D. Miguel, jurèrent devant elle, en leur nom, et en celui de leur père, fidélité à cette constitution (1).

(1) C'est en souvenir de cet acte que le *largo do Rocio* sur lequel était situé le théâtre *S. João* a reçu son nom actuel de *praça da Constituição*.

Quelques semaines plus tard, la ville fut le théâtre d'une manifestation plus tragique.

Le 20 avril 1821, l'assemblée électorale de Rio-de-Janeiro convoquée spécialement pour le choix des députés du Brésil aux Cortès de Lisbonne, tint une longue réunion à la Bourse (1). Le départ de D. João VI pour le Portugal venait d'y être annoncé ; les esprits s'alarmèrent à cette nouvelle, qui faisait craindre le retour du Brésil à l'ancien état colonial ; la discussion s'échauffa ; les membres de l'assemblée exigèrent la proclamation de la constitution espagnole ; l'assemblée fut envahie par le peuple, et il s'ensuivit un grand tumulte, auquel mit fin l'intervention d'une compagnie de la division portugaise alors en garnison à Rio, qui, après ou sans sommation préalable (car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point), fit une décharge de mousqueterie sur les électeurs et les spectateurs et débarrassa la salle à la baïonnette (2).

Il y eut plusieurs morts et plusieurs blessés.

Dans l'intervalle, le roi averti de l'état des choses, et d'ailleurs ennemi des mesures violentes, avait signé un décret qui adoptait la constitution demandée. Le lendemain, il annula ce décret par un

(1) Cet édifice n'existe plus actuellement.
(2) Macedo. *Lições de historia do Brazil.*

autre, qui conférait en même temps à D. Pedro le titre de régent et de lieutenant du roi dans le royaume du Brésil.

Le 24 du même mois D. João VI s'embarqua pour le Portugal, avec une grande partie des gentilshommes qui l'avaient suivi au Brésil, emportant un trésor considérable.

Il mourut à Lisbonne le 10 mars 1826.

On peut dire que de son départ date la fin de la période coloniale, et l'indépendance du Brésil, bien que celle-ci n'ait été proclamée que dix-huit mois plus tard.

4° — La ville depuis l'indépendance.

Après le départ de D. João VI, les événements se précipitèrent.

L'attitude des Cortès de Lisbonne, que les députés brésiliens se virent plus tard forcés d'abandonner, causa à Rio-de-Janeiro une irritation d'autant plus vive que cette attitude était hautement appuyée par la garnison de la ville, qui formait ce qu'on appelait la division auxiliaire (*divisão auxiliadora*), forte de deux mille hommes, sous les ordres du général Jorge de Avilez. D. João VI avait fait venir ces troupes d'Europe, en 1816, pour les employer

dans la guerre cisplatine (1), et elles se composaient de soldats éprouvés, dévoués aux intérêts de la métropole.

Le 5 juin 1821, elles se portèrent en armes au largo do Rocio, et exigèrent de D. Pedro qu'il prêtât serment à la constitution portugaise, dont les bases venaient d'être votées, et prît d'autres mesures indiquant sa fidélité à la mère patrie. Le prince obéit à l'intimation, en dissimulant son ressentiment.

C'était une menace de retour à l'état colonial, car le parlement de Lisbonne ne cachait pas son intention d'enlever au Brésil les privilèges que lui avait valu le séjour du roi.

Bientôt, en effet, par une loi datée du 24 avril 1821, les Cortès déclarèrent que tous les gouvernements provinciaux seraient désormais indépendants de Rio, et ne relèveraient que du Portugal. D. Pedro se vit ainsi réduit à l'état de simple gouverneur de Rio et d'une ou deux provinces du Sud.

Les décrets du 29 septembre 1821, dont l'un abolissait les tribunaux les plus importants créés à

(1) On appelle ainsi la guerre ruineuse et sans résultat que le gouvernement brésilien soutint, de 1812 à 1828, contre Montevidéo, et qui se termina par la reconnaissance pure et simple de l'indépendance de cette république.

Rio, et l'autre rappelait en Europe le prince régent, mirent le comble à l'émotion. La ville de S. Paulo se manifesta la première pour la résistance. José Bonifacio de Andrada qui depuis joua un grand rôle dans les affaires publiques, et que l'on a surnommé le patriarche de l'indépendance (o *patriarcha da independencia*) y était président de la *Junta* provinciale. Dès qu'il fut averti du prochain départ du prince, il rassembla ses collègues dans la nuit du 24 décembre, et leur persuada d'adresser une représentation à D. Pedro. La province de Minas suivit aussitôt cet exemple. Surexcité par ces nouvelles, le peuple de Rio se réunit au nombre de plusieurs milliers de personnes sur le *largo do Paço*, le 9 janvier 1822, et envoya une députation demander à D. Pedro de se refuser d'obéir aux ordres venus de Lisbonne. Le prince, dont c'était le secret désir, fit répondre par le président de la municipalité qu'il se décidait à *rester* (1).

Cette réponse excita dans la population un vif enthousiasme ; elle mécontenta, au contraire, gravement la division auxiliaire qui, le surlendemain,

(1) *Como é para bem de todos, e felicidade geral da nação, diga ao povo que fico.*

Puisque c'est pour le bien de tous, et le bonheur général de la nation, dites au peuple que je *reste*.

quitta ses quartiers et alla occuper le morro do Castello, pensant obliger encore cette fois le prince à se conformer à la volonté du gouvernement portugais.

Mais la population se prépara à la lutte ; un grand nombre d'habitants s'assemblèrent avec de l'artillerie au Campo Sant' Anna.

Le manque d'eau rendait la position de la garnison portugaise critique ; son chef, qui n'avait pas d'ailleurs d'ordres positifs pour engager le combat, accepta de capituler avec tous les honneurs de la guerre, et, le 12, la division auxiliaire descendit du Castello et traversa fièrement et à pas lents une partie de la ville pour aller camper de l'autre côté de la baie, à Barreto, village situé à quelques kilomètres de Nitheróhy. Un mois plus tard elle s'embarqua pour le Portugal (1).

Peu de jours après, le 9 mars 1822, parut à l'entrée de la baie l'escadre envoyée d'Europe pour ramener le prince régent. Elle se composait de 9 navires, portant 1,200 hommes de troupes. Elle reçut l'ordre de mouiller sous le feu des forteresses, et repartit le 24 du même mois, sans avoir tenté aucune démonstration hostile.

(1) Un des navires de la flotte qui l'emmenait fit escale à Bahia, où le détachement qui le montait débarqua, sur la réquisition du colonel Madeira, qui défendait la cause portugaise.

Le Brésil était désormais séparé de fait du Portugal; il ne tarda pas à proclamer son indépendance.

José Bonifacio de Andrada e Silva, nommé ministre de l'intérieur et des affaires étrangères depuis le commencement de l'année, s'occupa activement d'organiser le pays.

Le 13 mai, à la suite d'un voyage triomphal de D. Pedro dans la province de Minas, la municipalité de Rio lui conféra, pour lui et pour ses descendants, le titre de *Défenseur perpétuel du Brésil. Defensor perpetuo do Brazil*).

Le 3 juin, il signa un décret convoquant une assemblée constituante.

Le dernier et faible lien qui rattachait encore le Brésil au Portugal fut enfin rompu peu après.

Le 7 septembre, le prince D. Pedro, qui se trouvait alors en voyage dans la province de S. Paulo, poussa sur les bords de l'*Ipiranga* le cri : *Indépendance ou la mort!* (1). Les nouvelles qu'il venait de recevoir de Lisbonne l'avaient décidé à ce pas suprême. Il revint en toute hâte à Rio-de-Janeiro, et se présenta le 15 au soir au théâtre de *S. João*

(1) L'*Ipiranga* est une petite rivière, sous-affluent du *Paraná*. — Cet événement est resté connu dans l'histoire brésilienne sous le nom de *cri de l'Ipiranga* (*o grito do Ipiranga*).

portant au bras la même devise : le 12 octobre, il fut acclamé empereur constitutionnel sous le nom de D. Pedro Ier, devant une foule immense réunie au Campo Sant' Anna, nommé depuis lors *Campo da Acclamação*.

Son couronnement eut lieu le 1er décembre.

Il fonda à cette occasion l'ordre du *Cruzeiro* (Croix du Sud) (1).

L'assemblée constituante s'ouvrit le 3 mai 1823; mais elle fut bientôt dissoute par la force. Les frères Andrada (2), étant tombés du pouvoir, commencèrent à faire une opposition violente au souverain, qu'ils accusaient de trop de condescendance pour le parti portugais, et l'assemblée, sur la proposition de l'un d'eux, se constitua en permanence pendant la nuit du 11 novembre.

(1) L'ordre de la *Rose* a été créé par D. Pedro Ier le 17 octobre 1829, en commémoration de son second mariage avec la princesse Amélie de Leuchtenberg.

(2) Les Andrada étaient au nombre de trois frères, qui remplirent tous un rôle considérable dans l'histoire de l'indépendance du Brésil : José Bonifacio de Andrada e Silva, le plus illustre dont il a déjà été fait mention, depuis tuteur de D. Pedro II; Martim Francisco Ribeiro de Andrada, qui fut ministre des finances dans le premier ministère organisé par D. Pedro Ier, et où José Bonifacio avait le portefeuille de l'intérieur et des affaires étrangères, et Antonio Ribeiro de Andrada Machado, député, comme les deux premiers à l'assemblée constituante. Ils revinrent aux affaires sous le règne de D. Pedro II.

A cette nouvelle D. Pedro Ier partit du palais de S. Christovão, à la tête d'un détachement de cavalerie, vint cerner la salle des réunions, contre laquelle il fit braquer de l'artillerie et somma les députés d'abandonner la place (1). Six d'entre eux, parmi lesquels les trois frères Andrada, furent arrêtés et déportés peu après pour l'Europe, et une commission spéciale fut chargée d'élaborer la constitution, à laquelle l'empereur prêta serment le 25 mars 1824. Après ce coup d'Etat, D. Pedro Ier jouit du pouvoir absolu jusqu'à la réunion de la première chambre législative, qui eut lieu le 6 mai 1826. Les premiers sénateurs avaient été nommés au mois de janvier de la même année (2).

Dans l'intervalle, le Portugal avait reconnu l'indépendance du Brésil par un traité en date du 29 août 1825, dont une clause secrète, d'après Armitage, imposait au Brésil le paiement d'une indemnité de deux millions de livres sterling.

Quelques mois après, à la mort de D. João VI, D. Pedro fut proclamé roi de Portugal, sous le nom de D. Pedro IV. Il accepta la couronne, pour abdi-

(1) *The history of Brazil from the period of the arrival of the Braganza family in* 1808 *to the abdication of Don Pedro the first in* 1831. John Armitage. Londres, 1836.

(2) Voir la 3e partie : *Ministères. — Chambres.*

quer immédiatement ses droits en faveur de sa fille, D. Maria da Gloria, à peine âgée de 7 ans, et qui régna ensuite en Portugal sous le nom de D. Maria II.

La tranquillité de la ville fut troublée, en 1828, par une sédition militaire et un conflit international.

L'empereur avait engagé au service du Brésil plusieurs bataillons d'allemands et d'irlandais. Le 11 juin, le bataillon allemand se souleva à propos d'une punition infligée à un des soldats; les irlandais prirent parti pour leurs camarades; le mouvement dégénéra en révolte ouverte, et la ville resta pendant deux jours à la merci des soldats étrangers. Enfin, le ministre de la guerre donna l'ordre aux troupes brésiliennes de les charger, et le calme se rétablit après un sanglant combat.

Le 6 du mois suivant, l'amiral Roussin entra dans le port de Rio-de-Janeiro à la tête d'une escadre composée de deux vaisseaux et d'une frégate, exigeant une satisfaction immédiate pour la saisie de navires français opérée par l'escadre brésilienne qui bloquait le Rio da Plata. D. Pedro Ier accorda la réparation demandée, fit rendre les navires saisis, et consentit au paiement d'une indemnité.

Cependant le cours des années avait fort diminué la popularité du souverain. L'opinion publique lui

reprochait sa préférence pour les portugais; il est vrai que D. Pedro aimait à s'entourer de favoris appartenant à cette nationalité. En outre, la stérilité des débats parlementaires de 1829, la mauvaise gestion des finances, et les abus de la presse avaient jeté une profonde inquiétude dans les esprits.

C'est dans ces circonstances que fut reçue la nouvelle des journées de juillet 1830. « *Le choc*, dit Armitage, *fut électrique* ». Rio-de-Janeiro et plusieurs autres villes illuminèrent spontanément. L'effervescence redoubla dans la capitale et dans l'intérieur. La province de Minas paraissant surtout mécontente, D. Pedro Ier y entreprit un voyage dont le résultat fut loin de répondre à ses espérances.

La colonie portugaise affecta de célébrer son retour, qui eut lieu le 11 mars 1831, par de bruyantes manifestations qui provoquèrent de graves désordres entre elle et la population brésilienne. Ces troubles, dont le siège principal fut la rue *da Quitanda*, sont restés connus sous le nom de journées *das garrafadas* (des coups de bouteille) (13-14 mars).

La nomination d'un ministère impopulaire augmenta l'émotion ; une grande partie de l'armée et une masse de peuple firent, le 7 du mois suivant, une manifestation séditieuse au *Campo Sant'Anna*, demandant avec menaces le remplacement des nou-

veaux ministres. Le bataillon formant la garde du souverain adhéra à la révolte, et le major Miguel de Frias e Vasconcellos fut chargé d'aller transmettre ces exigences au palais de S. Christovão.

L'empereur lui présenta son acte d'abdication en faveur de son fils D. Pedro II, actuel souverain du Brésil, alors âgé de 6 ans, en disant : « *Voici la seule réponse digne de moi* » (1).

Il nomma ensuite, par un décret qu'il data de la veille, José Bonifacio de Andrada pour tuteur du jeune empereur et des princesses ses sœurs, et se rendit le même jour à bord du vaisseau anglais *Warspite*, d'où il passa sur la frégate anglaise *Volage*, qui mit à la voile le 13 avril, accompagnée par la frégate française *la Seine*, sur laquelle prit passage Dona Maria II, que les événements politiques avaient jusqu'alors empêchée de s'asseoir sur le trône de Portugal (2).

(1) *Ephemerides nacionaes*.

(2) L'embarquement de D. Pedro Ier eut lieu au quai de l'*Igreinha*, sur la plage de S. Christovão.

On sait que D. Pedro Ier, après son départ du Brésil, combattit victorieusement en Portugal pour le parti constitutionnel et les droits de sa fille contre son frère D. Miguel. Il mourut à Lisbonne le 24 septembre 1834, à peine âgé de 36 ans.

Les passions de l'époque ne sont pas encore assez éteintes pour permettre de juger avec impartialité ce prince qui abdiqua deux couronnes, et dont le caractère présente plusieurs côtés sympathiques.

Aussitôt que l'abdication de D. Pedro Ier fut connue, les députés et les sénateurs présents à Rio se réunirent au palais du Sénat, et nommèrent une régence de trois membres, chargés de gouverner pendant la minorité du jeune empereur, qui fit le 9 avril son entrée solennelle à la Chapelle Impériale. Le 14 et le 15, la troupe cantonnée au *Campo da Acclamação*, qui reçut, à la suite de ces événements, le nom, bientôt abandonné, de *Campo da Honra* (Champ de l'honneur), rentra dans ses quartiers.

Pourtant, la révolution triomphante n'était pas sans compter de nombreux adversaires, et la presse continua d'exciter les passions. Il en résulta pour la ville et pour le Brésil, une longue période de troubles.

Dès la fin du mois des conflits éclatèrent dans la population, et se reproduisirent le mois suivant. D'autre part, l'armée habituée à exiger plutôt qu'à obéir, ne tarda pas à recommencer ses manifestations.

Le 12 juillet, un bataillon caserné au couvent de S. Bento se souleva, et la sédition se communiqua au corps de police, dont le quartier était alors à la rue du même nom, et à d'autres détachements de la garnison.

Le gouvernement réunit sur la place *da Consti-*

tuição les troupes restées fidèles, et leur donna l'ordre de marcher contre les révoltés. Mais la population entoura les soldats, et les dissuada de faire leur devoir; le bataillon de police vint les rejoindre; les forces légales fraternisèrent avec les séditieux; et les manifestants allèrent occuper le *Campo da Acclamação*, d'où ils adressèrent au gouvernement leurs exigences, qui consistaient dans la déportation d'un grand nombre de citoyens, la prohibition pendant dix ans de l'immigration portugaise, et autres décrets d'un caractère aussi violent. Le parlement brésilien, réuni en permanence au *Paço Imperial*, où se trouvaient aussi l'empereur et sa famille, refusa d'accepter cet ultimatum, et appela au pouvoir, comme ministre de la justice, un homme d'un caractère énergique, l'abbé Diogo Antonio Feijó, depuis régent de l'empire. Ces mesures promptes et vigoureuses déconcertèrent l'émeute, qui avait effrayé la ville pendant six jours (du 12 au 17 juillet), et le calme se rétablit mais pour peu de temps, car, au mois de septembre, un grand tumulte provoqué par des rivalités de nationalité (1), ensanglanta le

(1) Il continuait à régner une grande animosité entre les Brésiliens et les Portugais, que l'on accusait de travailler à la restauration du premier empereur.

Cette animosité a complètement disparu aujourd'hui, et les

théâtre de S. *Pedro d'Alcantara*, alors appelé *Constitucional Fluminense*.

Huit jours plus tard, le 7 octobre 1831, la garnison de l'île des Cobras se souleva et fit à l'arsenal de marine une tentative de débarquement, repoussée par les gardes municipaux. Mais pour venir à bout du mouvement, il fallut bombarder l'île au moyen d'une batterie établie sur le morro S. Bento, et prendre d'assaut la forteresse où s'étaient retranchés les insurgés, ce qui s'effectua, du reste, presque sans effusion de sang.

Le 3 avril 1832 éclata une autre sédition militaire; quelques officiers, emprisonnés dans les forts de la baie pour les événements antérieurs, en soulevèrent les soldats, s'emparèrent d'une pièce d'artillerie et débarquèrent avec 200 hommes commandés par le major Frias à la plage de Botafogo, d'où ils marchèrent sur le *Campo da Honra*, en appelant le peuple aux armes. En même temps la garnison du fort de Villegaignon, acquise à la révolte, s'apprêtait à la soutenir en braquant ses canons contre la ville (1). Le ministre de la justice agit avec la même

Brésiliens éclairés considèrent avec justice la colonie portugaise comme un élément important de la prospérité de leur pays.

(1) La garnison du fort de Santa-Cruz devait aussi faire cause commune avec la révolte; mais il s'y opéra une contre-révolution dans la nuit du 2 au 3 avril.

vigueur que l'année précédente. Il fit marcher contre les révoltés le corps des permanents, récemment créé, et en confia le commandement au major Lima e Silva, depuis duc de Caxias. Celui-ci déboucha avec ses troupes par les rues de *Alecrim* (aujourd'hui *do Hospicio*) et des *Ciganos* (aujourd'hui *da Constituição*), et, après une brève fusillade et une charge à l'arme blanche, mit en fuite les rebelles. La victoire ne coûta qu'un petit nombre de morts et de blessés.

L'escadre reçut en même temps l'ordre de bloquer l'île de Villegaignon, dont la garnison, menacée d'un bombardement, se rendit sans combat.

Les agitateurs ne se découragèrent pas. Le 16 du même mois, ils tentèrent une surprise qui fut déjouée, contre l'arsenal de marine; et le lendemain, une troupe de deux cent cinquante hommes, composée de gens de la maison impériale, de gardes nationaux et d'étrangers, se réunit en armes à la *quinta* du palais de S. Christovão, s'empara de deux pièces d'artillerie qui s'y trouvaient, et marcha sur la ville, sous la conduite d'un aventurier étranger, Hugo von Honser, connu sous le nom de baron de Bulow.

Les insurgés, poussant des cris de *Mort à la régence* ! arrivèrent sans être inquiétés jusque sur la place du *Rocio pequeno* (aujourd'hui *11 de Junho*).

Là, ils furent assaillis par le major Lima e Silva, à la tête des permanents et d'un bataillon de la garde nationale, et mis en complète déroute après avoir essayé une faible résistance à l'*atterrado* (rue du Senador Eusebio) et à *Mataporcos* (rue de Estacio de Sá (1).

Mais l'agitation continua dans les esprits. La ville était déchirée par les partis et l'opinion s'inquiétait des bruits de restauration de D. Pedro Ier. La fondation d'un club restaurateur, la *Sociedade militar*, vint mettre le comble à l'émotion populaire. Les désordres recommencèrent le 2 décembre 1833, et se prolongèrent pendant plusieurs jours. Le 5 du même mois, des groupes tumultueux se formèrent au largo S. Francisco de Paulo, où était situé le local de la *Sociedade Militar*, l'envahirent, le saccagèrent, et se répandant dans la ville, détruisirent plusieurs imprimeries, volant et assassinant au gré de leurs passions.

Le tuteur du jeune empereur, Bonifacio de Andrade, était devenu suspect de travailler à la restauration depuis les événements de l'année précédente. Le 14 décembre, le gouvernement signa sa révo-

(1) Le baron de Bulow fut, à la suite de cette échauffourée condamné à dix ans de travaux forcés, peine commuée plus tard en bannissement.

cation. Le lendemain, il envoya 300 hommes de troupes cerner le palais de S. Christovão. José Bonifacio fut arrêté, et envoyé à l'île de Paquetá ; D. Pedro II et les princesses ses sœurs furent amenés au palais de la ville. Cette victoire des adversaires du parti restaurateur fut souillée par de nouvaux assassinats politiques (1).

Rio-de-Janeiro jouit d'un calme relatif pendant les années suivantes ; mais les esprits restèrent inquiets jusqu'à la proclamation de la majorité de D. Pedro II, que le parlement, sous la pression de l'opinion publique, vota le 23 juillet 1840.

Cet événement marque pour la ville le point de départ d'une ère de paix profonde, où l'ordre ne fut plus troublé que par des émeutes insignifiantes ; et elle ne présenta plus le triste spectacle de *pronunciamentos* militaires (2).

C'est surtout à partir de 1850 que commença pour Rio-de-Janeiro la série de transformations qui le rendent aujourd'hui si différent de ce qu'il était avant cette époque. C'est des années qui suivirent que

(1) *Historia patria*, par le Dr Moreira de Azevedo. Rio, 1884.

(2) Les mouvements insurrectionnels continuèrent encore dans les provinces, et ce n'est qu'en 1849 que prit fin la dernière guerre civile, dite *revolução praieira*, à Pernambouc. (Voir *Compendio da historia do Brazil, pelo general J. J. de Abreu e Lima, nova edição continuada até nossos dias*. Rio, 1882.)

datent en effet : l'inauguration de la navigation à vapeur entre Rio-de-Janeiro et l'Europe, par une compagnie anglaise, au mois de février 1851 ; le déplacement de l'abattoir qui infectait la plage Santa Luzia, effectuée en 1853 ; l'illumination au gaz commencée en 1854 ; l'inauguration du chemin de fer D. Pedro II, le 29 Mars 1858 ; l'établissement des égouts, par la compagnie *City Improvement*, en 1866 ; la création des tramways ou *bonds*, qui ont exercé une si profonde et si heureuse influence sur le développement de la ville et les mœurs de la population (1); l'inauguration du télégraphe transatlantique, le 22 juin 1874, et de la nouvelle distribution d'eau (*novo abastecimento de agua*), le 12 mai 1880.

En même temps, les fondations d'établissements utiles se multipliaient. Il convient de citer parmi ceux-ci, l'Hospice D. Pedro II pour les aliénés (1852) ; l'*Instituto dos Meninos Cégos* (*Institut des aveugles*) (1854) ; la Nouvelle Banque du Brésil (1854) ; l'*Instituto dos Surdos-Mudos* (*Institut des Sourds-Muets*) (1873) ; l'*Asylo de Mendicidade* (*Asile de Mendicité*) (1879) ; et parmi les créations dues à l'initiative particulière, le *Lyceo das Artes e Officios*

(1) La première section de la ligne de *bonds* du Jardim Botanico, a été ouverte le 9 octobre 1868. — *Folhinha Laemmert*, 1870.

(*Ecole des Arts et métiers*), fondé le 8 janvier 1857.

Malheureusement un terrible ennemi vint visiter la ville dans les derniers jours de l'année 1849. Nous voulons parler de la *fièvre jaune*, qui fit en 1850 un grand nombre de victimes, et a, depuis, plusieurs fois reparu, bien qu'avec une intensité décroissante. Pour combattre le fléau, le gouvernement brésilien créa la *Junta d'Hygiene* dans la même année, et résolut d'éloigner les cimetières du centre de la ville.

Cinq ans plus tard, en 1855, une autre épidémie, le choléra, envahit Rio, et exerça surtout ses ravages sur la population noire (1).

En 1862, un grave conflit international excita une vive émotion dans la ville. Le gouvernement anglais avait déjà adressé l'année précédente des réclamations à celui du Brésil au sujet du pillage d'un navire anglais qui avait fait naufrage sur les côtes de la province de Rio Grande du Sud. L'arrestation de trois officiers anglais (2) à la Tijuca, le 17 juin 1862, pour un délit de police, vint compliquer la question, et malgré l'attitude conciliante du gouvernement brésilien, le ministre anglais Christie exigea publiquement une réparation immédiate, le 5 décembre 1862, avec menace de com-

(1) Voir le Chapitre *Mortalité. — Fièvre jaune. — Choléra.*
(2) Les officiers n'étaient pas en uniforme.

mencer immédiatement des représailles. Il donna effectivement l'ordre aux vaisseaux de la station anglaise de bloquer l'entrée de la rade, et de saisir tous les navires brésiliens qui en demanderaient l'entrée. Cinq de ceux-ci furent capturés et conduits à la baie *das Palmas*, à quelques myriamètres de la ville.

Ce brutal abus de la force envers une nation civilisée souleva une indignation générale chez la population, qui se prononça pour une résistance énergique. Mais le gouvernement préféra soumettre l'affaire à l'arbitrage du roi des Belges, Léopold Ier.

Le Brésil paya l'indemnité réclamée par l'Angleterre pour le navire pillé, tout en protestant qu'il ne cédait qu'à la force; quant à la question des officiers elle fut résolue en sa faveur par le roi Léopold, qui employa ses bons offices pour renouer, entre les deux gouvernements, les relations diplomatiques rompues au mois de mars 1863. Elles furent rétablies le 23 septembre 1864 par le ministre Thornton que l'Angleterre envoya à cet effet, en mission spéciale devant *Uruguayana*, où se trouvait l'empereur D. Pedro II, qui était allé assister au siège de cette ville (guerre du Paraguay) (1).

(1) Les écrivains brésiliens sont, par amour-propre national très sobres de détails sur ce conflit. Nous n'avons pu savoir si

En 1867, une petite émeute, provoquée par la mise en liberté sous caution de personnes accusées par le peuple d'une odieuse séquestration, troubla un instant la tranquillité de la ville (1). La foule s'attroupa menaçante, le 6 juin, devant la préfecture de police (alors place da Constituição, ministère de l'empire actuel). Le calme ne se rétablit pas sans effusion de sang; une décharge de la troupe tua un des manifestants et en blessa une vingtaine.

Une autre question, mais qui n'eut pas une solution sanglante, produisit une vive excitation à Rio-de-Janeiro, en 1873. Ce fut le procès des évêques du Pará et de Pernambouc, accusés, par le gouvernement, d'ingérence dans les attributions du pouvoir civil, et qu'il fit condamner, au mois de novembre de la même année, par le tribunal suprême de justice, à quatre ans de travaux forcés, commués en prison simple. La liberté fut rendue aux deux évêques le 18 septembre 1875.

Une nouvelle émeute, de peu d'importance, affligea la ville le 1er janvier 1880. Provoquée par un impôt impopulaire (2), elle se localisa dans la rue de Uru-

l'indemnité payée sous toutes réserves par le Brésil, lui fut restituée par le gouvernement britannique.

(1) Affaire Figueredo. Voir *Folhinha Laemmert*. 1870.

(2) Celui du *rintem*. On appelait ainsi l'impôt de 20 réis (5 centimes), prélevé sur chaque voyageur des tramways.

guayana, au coin de celle de Ouvidor. Un bataillon de l'armée dut faire usage de ses armes; et le rétablissement de la tranquillité coûta la vie de quelques personnes.

En terminant ce rapide aperçu de l'histoire de Rio-de-Janeiro, nous ne pouvons omettre une date importante, bien qu'elle n'appartienne pas spécialement à l'histoire de la ville. C'est celle du 28 septembre 1871, dite loi Rio Branco, qui a porté le premier coup à l'esclavage par la proclamation de la liberté des fils de mère esclave (*libertação do ventre*), et marque pour Rio, comme pour le Brésil, une ère nouvelle (1).

VII

MOEURS DE LA VILLE A L'ÉPOQUE COLONIALE.

Le Brésil a été peuplé en grande partie, dès la conquête européenne, par des aventuriers sans scrupules, pour qui la fortune était tout, et les moyens de l'obtenir étaient indifférents.

(1) La plus grande part de l'honneur de cette loi, promulguée en l'absence de D. Pedro II, alors en voyage en Europe, par la princesse héritière Dona Isabel, comtesse d'Eu, revient au souverain actuel. (Voir, à la 3e partie, le Chapitre *Esclavage*.)

Ils commencèrent par baser la richesse du pays sur l'exploitation des indigènes, qu'ils chassaient dans les forêts pour les soumettre à un cruel esclavage.

Le premier siècle de l'histoire de Rio-de-Janeiro est rempli des conflits suscités à ce sujet entre les habitants et les PP. Jésuites, qui défendirent, souvent avec succès, la cause des Indiens devant les rois de Portugal.

Plus tard, comme on l'a déjà vu (1), un gouverneur de la ville y introduisit les nègres de la côte d'Afrique, et le triste spectacle de la traite contribua puissamment à accélérer la démoralisation des mœurs. C'est en vain que plusieurs prélats de Rio-de-Janeiro essayèrent de réprimer la licence croissante ; la population s'arma contre eux, et les força à abandonner leur siège (2).

D'autre part, le Portugal, suivant l'exemple de toutes les métropoles de cette époque, ne voyait

(1) *Chapitre VI.*

(2) *Ephemerides nacionaes.*

Nous ne prétendons nullement attaquer ici le caractère portugais. L'histoire coloniale de tous les pays d'Europe présente à des degrés divers l'exemple de la même oppression et de la même démoralisation. Il semble qu'il ait existé pendant des siècles deux morales, l'une en deçà, l'autre au delà de l'Océan ; cet étrange préjugé n'est pas encore entièrement détruit, et ses conséquences se feront encore sentir pendant longtemps.

dans sa vaste colonie qu'une source de revenu, principalement depuis la découverte des mines d'or et de diamants, au XVIe et au XVIIIe siècles. Sa politique fut donc d'isoler le Brésil, et de prévenir chez ses habitants toute velléité d'indépendance, en leur donnant la plus haute idée de la puissance de la mère patrie (1). C'est cette préoccupation constante qui explique la défiance montrée envers les navires étrangers, même des marines royales, et la prohibition de l'imprimerie (2).

L'industrie avait pris un assez fort développement au Brésil pendant le XVIIIe siècle ; elle fut impitoyablement étouffée par le gouvernement de Lisbonne. Un *alvará* du 5 janvier 1785 ordonna la fermeture de tous les ateliers d'orfèvrerie, et des fabriques de tissus de soie, de coton, de fil et de laine (3).

(1) Le langage actuel en fait encore foi. Ainsi, le poivre de l'Inde et le fromage de Hollande sont connus sous les noms de *pimenta do reino, queijo do reino* (poivre du royaume, fromage du royaume), bien que ces deux produits ne soient pas originaires de Portugal. Mais il était habile de laisser croire aux Brésiliens que tout ce que ne fournissait pas leur pays venait de la métropole.

(2) Voir Chapitre VI.

(3) Les considérants de cet *alvará* mettent en pleine lumière la politique coloniale du temps.

L'article 17 est ainsi conçu :

« Vu la fertilité du Brésil en fruits et en productions du sol, et attendu que ses habitants, sujets de la couronne de Portugal, se procurent par le moyen de l'agriculture non seulement ce qui est

L'autorité des gouverneurs de Rio, et surtout celle des vice-rois était presque absolue. Il en résultait les nombreux abus auxquels ne conduit que trop facilement le pouvoir illimité.

Les esclaves étaient traités avec une grande

nécessaire à leur subsistance, mais encore un grand nombre d'articles importants qui alimentent la navigation et un commerce considérable; s'ils ajoutent à ces avantages incontestables ceux de l'industrie et des arts pour l'habillement, le luxe, et autres commodités nécessaires ou mises en usage par la mode, les mêmes habitants deviendront totalement indépendants de leur métropole; il est donc absolument nécessaire d'interdire dans l'État du Brésil les fabriques et manufactures susdites. »

« *Quanto ás fabricas e manufacturas, é indubitavelmente certo que, sendo o Estado do Brazil fertil e abundante em fructos e producções da terra, e tendo os seus habitantes, vassallos d'esta corôa, por meio da lavoura e cultura, não só tudo quanto lhes é necessario para sustento da vida, mas muitos artigos importantissimos para fazerem, como fazem, um extenso e lucrativo commercio e navegação, se a estas incontestaveis vantagens ajuntarem as da industria e das artes para o vestuario, luxo e outras commodidades précisas, ou que o uso tem introduzido, ficarão os ditos habitantes totalmente independentes da sua capital dominante; é por consequencia indispensavelmente necessario abolir do Estado do Brazil as ditas fabricas e manufacturas...* REVISTA DO INSTITUTO HISTORICO, tome X.

L'industrie brésilienne ne s'est pas encore entièrement relevée de ce coup, qui ruina tous les effets de la sage politique du marquis de Lavradio. Comme on le voit, le plan du gouvernement de Lisbonne était de réduire sa colonie à l'état d'un pays *essentiellement agricole,* expression dont les Brésiliens eux-mêmes ont souvent abusé depuis, sans réfléchir qu'un tel pays ne saurait atteindre un degré de civilisation supérieur.

rigueur qui allait souvent jusqu'à la cruauté. Le gouvernement de Lisbonne fut obligé, à plusieurs reprises, de rendre en leur faveur des ordonnances, qui malheureusement atteignirent rarement leur but. En dépit des efforts de quelques vice-rois, l'hygiène et la propreté de la ville, étaient fort négligées ; dans les rues, remplies de crevasses, s'accumulaient les immondices.

Dans l'intérieur des habitations, les femmes étaient, pour ainsi dire, condamnées à la reclusion. Malgré la piété du temps, les dames de la position la plus élevée et de la réputation la mieux établie, sortaient très rarement de chez elles, même pour remplir leurs devoirs religieux.

La sécurité personnelle avait peu de garanties. Au commencement de ce siècle, d'après un auteur déjà cité (1), pour 2 dollars, on pouvait faire assassiner un homme.

L'arrivée du prince régent, et surtout l'indépendance, qui donna au Brésil la dignité d'une nation, modifièrent heureusement ce triste état de choses. Mais les mœurs ne se transforment que graduellement. Ce que nous venons de dire de la période coloniale, peut donc s'appliquer, bien qu'à un degré

(1) *Notes on Rio de Janeiro and the southern part of the Brazil*, par John Lubbock. Londres, 1820.

sans cesse décroissant, aux mœurs de la ville sous D. João VI, sous le règne de D. Pedro Ier et les premières années de celui de D. Pedro II.

Aujourd'hui la transformation est profonde. Il y a une différence énorme entre l'ancien Rio-de-Janeiro, immonde, couvert de piloris où les maîtres faisaient, à leur caprice, châtier barbarement leurs esclaves, où la langue française était presque inconnue dans les premières années du siècle (1), et la ville actuelle, assainie et embellie, sillonnée en tous sens par des tramways, enthousiaste de la littérature et de la civilisation française, et où l'esclavage, condamné à bref délai par l'opinion publique, a perdu presque toute sa rigueur.

Il est vrai que, sous le rapport de la police et de la justice, elle laisse encore beaucoup à désirer; mais, même à ce point de vue, le progrès, quoique plus lent, a été considérable (2).

(1) *Rio de Janeiro wie es ist.* C. Schlichthorst. Hannover, 1829.

(2) Après l'indépendance, l'on doit chercher les causes de cette transformation des mœurs dans l'influence des étrangers, les événements politiques d'Europe, et la facilité des communications avec le vieux monde. Elle est due aussi, pour une large part, à l'influence et au prestige du souverain actuel.

DEUXIÈME PARTIE

La Ville actuelle.

VIII

SITUATION-TOPOGRAPHIE. — LIMITES ET ÉTENDUE. — NOMBRE DE MAISONS. — JARDINS PUBLICS.

La ville de Rio-de-Janeiro est située sur le bord occidental de la baie, à 22° 54' 24" de latitude Sud, et à 45° 29' 27" de latitude Ouest du méridien de Paris (1).

Elle est bornée par la mer et par un demi-cercle de montagnes, ramifications de la serra da Tijuca,

(1) Cette latitude est extraite de l'*Annuario publicado pelo imperial Observatorio do Rio de Janeiro, para o anno* de 1885. Quant à la longitude rapportée au méridien de Paris, elle est tirée de la *Connaissance des temps* du Bureau des Longitudes, pour 1885. (L'*Annuario do Observatorio* prend comme point de départ le méridien de Rio-de-Janeiro.)

Ces chiffres doivent se rapporter à l'édifice de l'Observatoire, sur le morro do Castello. Il y a, du reste, en ce qui regarde la latitude, une légère différence entre l'*Annuario* et la *Connaissance des temps*; ce dernier ouvrage donne 22°53' 51" pour la latitude de l'Observatoire de Rio.

qui ne s'ouvrent que de deux côtés, entre le *Corcovado* et les chaînons qui vont aboutir au Pain de Sucre, sur la route du *Jardim Botanico* et entre *Engenho Novo* et la mer, endroit par où passe la ligne du chemin de fer Pedro II.

Ses limites officielles sont beaucoup plus étendues que ses limites réelles. Elles vont du Pain de Sucre à la *Gávea*, passent par le *Corcovado*, suivent la crête de la *serra de la Tijuca* jusqu'au col de Boa Vista, embrassent *Andarahy*, *Villa-Isabel*, *Engenho Novo* et viennent retrouver la mer à la plage de *Bemfica* derrière *Pedregulho*.

La ville appartient à deux versants ; celui de la baie, et celui de l'Océan. Les forteresses de S. João et du *Lage* en font partie, ainsi que les onze îles de *Villegaignon*, *Fiscal* (anciennement *dos Ratos*), *das Cobras*, *das Enseadas*, *das Pombas*, *Santa Barbara*, *das Moças*, *dos Melões*, *Pombeba*, *Macena* et *dos Ferreiros* (1).

Sa superficie est de 21,780,000 mètres carrés (2).

Le point d'où l'on compte les distances, est situé au centre de la place D. Pedro II (ancien *largo do*

(1) Voir les Chapitres intitulés : *Municipe.— Etymologies de quelques noms de lieux.*

(2) *O Rio de Janeiro*, par le Dr Moreira de Azevedo. Rio, 1877.

Paço). Il n'est indiqué par aucune marque extérieure (1).

La serra de la Tijuca détache dans l'intérieur de Rio plusieurs contreforts, dont les plus importants sont ceux de *Santa Thereza*, et ses prolongements connus sous les noms de *morros* (mornes ou collines). En outre, un grand nombre de *morros*, ou complètement isolés, comme ceux de *Castello*, de *S. Bento*, *da Conceição*, ou reliés en petits systèmes, accidentent la ville, et tout en contribuant à son aspect pittoresque, augmentent les distances, et la font paraître au promeneur encore plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Pour les voyageurs qui entrent dans la baie, l'effet produit est inverse. Le nombre de ces morros est de 35 (2).

Rio-de-Janeiro est divisé en 13 *freguezias* (paroisses), circonscriptions à la fois ecclésiastiques et administratives, et qui se subdivisent en districts et *quarteirões*. Ces *freguezias* sont les suivantes : *Candelaria*, *Engenho Novo*, *Engenho Velho*, *Espirito Santo*, *Gávea*, *Gloria*, *Lagôa*, *Santo Antonio*,

(1) L'auteur doit ce renseignement, qu'il n'a trouvé dans aucun ouvrage, ainsi que l'indication des limites de la ville, à l'obligeance de M. le Dr Bezerra de Menezes, qui a été pendant longtemps président de la Chambre municipale de Rio-de-Janeiro.

(2) Voir, plus de détails sur les montagnes et les *morros*, le Chapitre intitulé : *Promenades. — Environs de la ville.*

S. Christovão, *S. José*, *Sacramento*, *Sant' Anna* et *Santa Rita*. Les deux dernières sont les plus peuplées. Celle de la *Gávea*, et une partie de celle de la *Lagôa* sont situées sur le versant de l'Océan.

On y compte environ 30,000 maisons, dont 18,000 sont des rez-de-chaussée ; 7,500 ont un ou plus d'un étage, et près de 3,500 sont *assobradadas* (1).

Un grand nombre d'entre elles, surtout dans les quartiers éloignés du centre du commerce, possèdent des jardins où dominent les palmiers.

Les voies publiques se divisent en rues proprement dites *ruas*, *travessas*, *beccos*, *ladeiras* et *praias*.

On compte environ 820 rues, 132 *travessas*, 45 *beccos*, 38 *ladeiras* et 25 *praias*. Quelques-unes de ces dernières sont inhabitées.

Le nombre des places est de 54, dont 29 sont appelées *largos* (2).

(1) On nomme *casas assobradadas* les maisons qui n'ont qu'un seul étage sans rez-de-chaussée, et sont élevées de plusieurs pieds au-dessus du sol. Sous un climat chaud et humide, comme celui de Rio, ce sont les plus agréables et les plus saines.

(2) La *travessa* est une rue étroite, ainsi que le *becco*. Ce dernier est quelquefois sans issue. La *ladeira*, comme nous l'avons déjà dit, est une rue escarpée.

On donne le nom de *praia* aux voies publiques baignées par la mer. Quelquefois la *praia*, celle de *Copacabana*, par exemple (voir : *Environs de la ville*), n'est qu'une plage presque déserte où l'on n'a encore exécuté aucun travail d'édilité.

On peut diviser Rio en quatre parties, offrant chacune une physionomie distincte :

1° La vieille ville, qui s'étend, depuis la mer, entre les morros de *Castello*, *Santa Thereza*, *Santo Antonio*, S. *Bento* et *da Conceição* jusqu'au *campo da Acclamação*, et à droite jusqu'aux morros da *Saude* et *da Gambôa*. Elle a pour base la rue da Misericordia, qui contourne le *morro do Castello*, la place D. Pedro II (ancien *largo do Paço*), et la rue Primeiro de Março (ancienne rue *Direita*), d'où partent plusieurs rues perpendiculaires, coupées de distance en distance par d'autres rues transversales. C'est la partie de la ville la plus commerçante et la plus peuplée. C'est aussi la moins saine. Elle renferme la douane, les quais de débarquement, les *trapiches* (1), les arsenaux, l'hôtel de la Poste, les grands magasins de café, et la rue *do Ouvidor*, la plus élégante et la plus fréquentée.

On appelle généralement *largo* une place sensiblement plus longue que large.

Toutefois, les distinctions précédentes n'ont rien d'absolu. Plusieurs *travessas*, *beccos* et *ladeiras*, anciennement connus sous ces noms, ont aujourd'hui la dénomination de *rues* ; il en est de même pour les *largos* et les *praças*.

Les informations qui précèdent sur le nombre des *freguezias*, des *morros* et des voies publiques, sont extraites du *Memorial Fluminense* et de l'*Almanach de Laemmert* pour 1885.

(1) Voir Chapitre VI.

2° La nouvelle ville ou *Cidade Nova*, comprise entre le campo *da Acclamação* et les morros de Paula Mattos, à gauche, du *Livramento*, *da Providencia do Pinto*, *do Nheco*, à droite. Bâtie sur des marais récemment comblés, et en contenant d'autres en travaux de dessèchement, elle est coupée dans la moitié de sa longueur par le canal *do Mangue*, destiné à l'écoulement des eaux. Elle offre une physionomie peu riante; mais l'horizon y est limité, à gauche et au fond par le décor splendide que présentent les crêtes boisées de la *serra da Tijuca*, le col de *Bôa Vista*, et les pics du *Bico do Papagaio* (bec du perroquet) et *d'Andarahy*.

3° Les quartiers bâtis sur les *morros* ou composés des *ladeiras* qui escaladent leurs flancs. Ils comprennent environ 3,000 maisons, ou la dixième partie de la ville (1).

On y jouit presque partout d'une vue magnifique sur la mer et sur les montagnes; l'air y est très pur et les conditions de salubrité y sont excellentes.

4° Les environs ou faubourgs, dont la plupart ne font pas réellement partie de la ville, car ils sont séparés par de vastes espaces dégarnis d'habitations. Quelques-uns pourtant, comme la *Gloria*, le

(1) Edital (*cahier des charges*) pour *l'adjudication de l'éclairage au gaz de la ville*. 1884.

Catête, et *Botafogo* sont actuellement reliés à elle par une suite non interrompue de maisons.

De toutes les parties de Rio, c'est la plus belle, la plus pittoresque et, en général, la plus salubre. On y remarque un très grand nombre de *chacaras* (parcs ou jardins), contenant de charmantes habitations.

Le caractère des maisons varie beaucoup dans les divers quartiers. La vieille ville, la *Cidade Nova* et les *morros* présentent un mélange frappant de confortables maisons du style moderne, et d'anciennes constructions portugaises, basses, étroites et profondes; entrecoupées par de nombreuses agglomérations de logements insalubres, appelées *estalagens* et *cortiços*. Dans les environs dominent les *casas assobradadas*.

La même diversité se remarque dans les rues, dont l'entretien s'est fort amélioré depuis une dizaine d'années (1).

Le sol de la vieille ville et de la *Cidade Nova* offre une déclivité peu sensible dont le sommet se trouve placé au *Campo d'Acclamação;* il en résulte une grande difficulté pour l'écoulement des eaux, surtout à l'époque des grandes pluies.

Il existe à Rio-de-Janeiro 12 jardins publics, dont

(1) Les observations personnelles de l'auteur ne s'appliquent qu'à cette période.

6 de très petites dimensions. Ces derniers sont ceux du largo S. Francisco de Paula; du chemin de fer D. Pedro II; de la *praça 11 de Junho* (ancien *Rocio pequeno*); de la *praça Municipal;* de la *praça do général Osorio* (ancien *largo do Capim*); et du *caes* (quai) *da Gloria.*

Les six autres offrent des lieux de promenades agréables. Ce sont, dans l'ordre de leur importance :

1° Le jardin de la *praça Pedro II*, inauguré le 25 mars 1877.

2° Le jardin de la *praça Duque de Caxias* (ancien *largo do Machado*), où l'on remarque de beaux palmiers.

3° Le jardin de la *praça da Constituição* (ancien *largo do Rocio*), au centre duquel s'élève la statue équestre de D. Pedro Ier (1).

4° Le *Passeio publico* (jardin public, construit, comme on l'a déjà vu (*Agrandissements successifs de la ville*), en 1783, par le vice-roi Luiz de Vasconcellos e Souza, et qui a été l'objet d'embellissements successifs en 1817, 1841 et 1861 (2).

Ce jardin est le plus beau de la ville, et, quoique

(1) Voir le Chapitre intitulé : *Monuments de la ville.*

(2) *Um passeio pela cidade do Rio de Janeiro*, par J. M. de Macedo. Rio, 1862-1863.

de petites dimensions, l'un des plus charmants que l'on puisse voir. Il est dessiné avec goût, et contient, autour d'une vaste pelouse, des allées pleines d'ombres bordées de beaux arbres exotiques. Du côté de la mer il se termine par une terrasse dont les flots viennent battre le pied, et d'où le regard embrasse un magnifique panorama formé par l'entrée de la baie, et la rive opposée, le *Pain de sucre*, la baie de *Botafogo* et le *morro da Gloria*. L'agrément du *passeio publico* est encore rehaussé par la présence de quelques animaux de la faune brésilienne qui vivent en liberté dans son enceinte.

5° Le jardin do *Campo d'Acclamação*, ouvert le 7 septembre 1880 (1). C'est le plus grand de la ville proprement dite; il occupe presque toute la grande place d'Acclamação, sur une superficie de 16 hectares et demi, dont 2 hectares occupés par les pièces d'eau. Une grotte artificielle d'où sort une petite cascade en occupe un des côtés.

Ce jardin offre une belle promenade, dont l'agrément s'augmentera tous les ans à mesure que croîtront les bouquets d'arbres qui le décorent. A l'époque de l'hiver, il est très fréquenté par les mouettes que le mauvais temps chasse de la mer,

(1) Ce jardin a été dessiné par un Français, M. Glaziou.

et dont le plumage presque blanc fait un éclatant contraste avec la verdure des pelouses.

Sans être comparable à l'horizon que l'on découvre de la terrasse du *Passeio publico*, le point de vue dont jouit le promeneur au jardin *do Campo*, sur les *morros* de *Santa Thereza* et de *Livramento*, et le pic de la *Tijuca*, ne manque pas de grandeur.

Ces deux beaux jardins sont malheureusement peu fréquentés, et presque exclusivement par la population étrangère.

6° Le *Jardim Botanico* (jardin botanique), situé sur la route de la Gávea presque à l'extrémité des limites officielles de la ville, et dont il sera parlé avec plus de détails au Chapitre *Promenades. — Environs de la ville.*

Bien qu'il soit une propriété particulière, on peut inclure aussi au nombre des jardins publics de Rio-de-Janeiro, le *Parque imperial* (parc impérial), qui entoure le palais de *Bôa Vista*, à S. Christovão, et dont le souverain permet l'entrée à tous les promeneurs.

IX

POPULATION. — COLONIES ÉTRANGÈRES. — NOMBRE D'ESCLAVES

Il est difficile, faute de données officielles récentes, d'évaluer avec précision la population de Rio-de Janeiro.

Le premier et le seul recensement général qui ait été effectué au Brésil, remonte à 1872. Il indique pour la ville une population totale de 229.000 âmes, en chiffres ronds, chiffre qu'il convient d'augmenter de 10 °/₀ pour compenser les omissions probables, ce qui donne près de 252,000 (251,617) habitants.

L'administration brésilienne ne reconnaît pas comme ayant une existence propre, la *ville* ou *commune* mais le *municipe* (municipio), qui se compose toujours d'une *cidade* (ville), ou d'un *villa* (petite ville ou bourg), avec un certain nombre de *freguezias*, les unes *urbaines*, ou comprises dans la ville, et les autres *suburbaines*, c'est-à-dire hors de la ville, dont elles sont souvent fort éloignées. Cette organisation est assez semblable à celle qu'auraient les cantons français, si les communes groupées autour du chef-lieu n'avaient pas de municipalités.

Le recensement de 1872 donne le chiffre de la po-

pulation par municipe et par *freguezia*, mais sans indiquer si celles-ci sont urbaines ou suburbaines. Il faut donc, pour avoir la population d'une ville, rechercher quelles sont les *freguezias* suburbaines, et retrancher leur population de celle du municipe.

La ville de Rio-de-Janeiro fait partie du *Municipe neutre* (voir le Chapitre XV) qui se compose de 21 *freguezias*, dont 8 sont suburbaines. C'est ce que l'Almanach de Gotha nomme improprement faubourg de la ville ; car quelques-unes en sont éloignées de plusieurs myriamètres.

La population du *municipe neutre* était en 1872, d'après le recensement, de 275,000 habitants (274,972), total dans lequel les *freguezias* suburbaines entraient pour un peu plus de 46,000 (46,269) ; soit pour la ville le chiffre cité plus haut, de 229,000 âmes.

Depuis lors, la population de la ville a augmenté dans une proportion sensible, moindre cependant qu'on ne le pense généralement. Il est douteux, en effet, que le nombre des naissances ait jamais, pendant la période écoulée de 1872 à la fin de 1884, égalé celui des décès (1).

(1) Voir le Chapitre XXI.

L'accroissement de la population depuis 1872 est donc dû uniquement à l'importation d'esclaves des diverses provinces de l'empire (source tarie depuis quelques années par l'interdiction de la traite interprovinciale), et surtout à l'immigration européenne.

Le baron de Lavradio, dans l'ouvrage déjà cité, évaluait la population de Rio à environ 258,000 âmes (258,147), à la fin de 1876; soit une augmentation d'un peu plus de 6,500 habitants pour 4 années, ou de 1,600 par an.

Il ne semble pas exagéré d'admettre que cette proportion ait presque doublé dans les 8 années suivantes par suite de circonstances plus favorables et se soit élevée à 3,000, ce qui donnerait à la fin de 1884, un total de 282,000 habitants pour la population fixe de la ville.

Mais il convient de compter en plus la population maritime, se composant de l'équipage des navires mouillés dans le port. Cette dernière oscille, chaque année, entre 60,000 et 70,000 ou près de 6,000 par mois, moyenne probable de la station de chaque navire.

En y ajoutant la garnison, dont l'effectif est très restreint, les élèves des écoles secondaires et supérieures, les Brésiliens et les étrangers de passage, il

nous semble que le chiffre de 310,000 à 320,000 habitants est le plus élevé que l'on puisse adopter pour la population totale de Rio-de-Janeiro, celle qui doit servir de base pour l'établissement des moyennes de la mortalité, et de la consommation des vivres et de l'eau (1).

Si l'on accepte pour cette population les proportions du recensement de 1872, on trouve :

1° Que le rapport entre les deux sexes est sensiblement égal chez la population brésilienne, avec un léger excès pour le sexe masculin.

2° Que, considérant la population dans son ensemble, et abstraction faite de la population flottante, le nombre des hommes est de beaucoup su-

(1) Ce chiffre maximum de 320,000 habitants est cependant inférieur aux évaluations communes. L'Almanach de Gotha donne celui de 350,000, ainsi que la publication intitulée : *Le Brésil à l'Exposition de Saint-Pétersbourg*. 1884.

Sans autre préoccupation que la simple recherche de la vérité, l'auteur est arrivé à une estimation inférieure ; mais il a cru devoir citer celles qui sont plus élevées, en faisant remarquer toutefois, qu'elles ne reposent que sur des conjectures impossibles à vérifier.

Tant que la statistique sera, du reste, aussi négligée au Brésil qu'elle l'est actuellement, ces divergences se produiront fatalement. Il est regrettable que le gouvernement brésilien, qui introduit avec empressement plusieurs des progrès modernes, ne se soit pas encore résolu à adopter le bienfait de l'état civil, et à organiser des recensements périodiques.

périeur à celui des femmes; ce qui est dû à la présence de la population étrangère, où le sexe féminin n'entre que pour le quart. On compte à Rio 1,000 hommes pour 704 femmes.

3° Que, si l'on ne tient pas compte des étrangers, la population de couleur a une majorité sensible sur la population blanche (1).

Rio-de-Janeiro est une ville cosmopolite, où l'élément étranger joue un grand rôle.

La colonie la plus importante par le nombre, la richesse et l'union de ses membres, est la colonie portugaise (2). La colonie française avait autrefois le monopole du commerce de luxe; mais elle a beaucoup souffert de la concurrence de la première.

Le nombre d'étrangers habitant le municipe était en 1881 de 66,000, dont près de 3,000 (2,811) demeurant dans les communes suburbaines, soit 63,000

(1) La proportion de la population de couleur a dû diminuer depuis lors, par le fait de la sélection naturelle.

(2) On reproche aux Portugais quelques défauts; entre autres leur âpreté au gain. Mais on ne saurait trop louer leur amour du travail et de l'épargne, et surtout leur ardent patriotisme. Les institutions de bienfaisance et de secours mutuels qu'ils ont fondées à Rio-de-Janeiro peuvent passer comme des modèles du genre (Voir les Chapitres XXIII et XXIV).

Les ouvriers portugais travaillent à plus bas prix que les ouvriers français; mais ils sont moins habiles.

pour la ville (1) qui se décomposaient ainsi (2) :

Portugais	52.000
Français	3.000
Italiens	1.800
Allemands	1.500
Espagnols	1.500
Anglais	1.000
Autres nationalités	2.200
	63,000

dont un peu plus de 13,000 femmes.

Depuis lors, cette population a augmenté sensiblement; on ne peut, en l'absence de données précises, indiquer exactement dans quelles proportions pour chaque nationalité.

Selon les renseignements qu'a bien voulu nous fournir le consulat général de Portugal à Rio, le

(1) Le nombre total d'étrangers qu'indique le recensement pour le Municipe, est de 84,000; mais il comprend sous ce titre 18,000 noirs libres ou esclaves de provenance africaine, que nous retranchons, par la raison que, bien que nés hors du territoire du Brésil, ils sont réellement brésiliens de fait.

(2) Les étrangers des *freguezias* suburbaines du Municipe, sont tous Portugais, à de très rares exceptions près. Nous avons donc, pour savoir le nombre des personnes de cette nationalité qui habitent la ville, retranché du total du Municipe, 55,933, le nombre d'étrangers des mêmes *freguezias* suburbaines, 2,811, soit 52,000, en chiffres ronds.

nombre de Portugais habitant le Municipe neutre, à la fin de l'année 1884, ne devait guère être inférieur à 70,000, ce qui donnerait environ 66,000 pour la ville.

La colonie française a plutôt diminué qu'augmenté, une statistique dressée en 1882 par le consulat de France, ne l'évaluait plus qu'à 2,000 personnes ; mais le nombre des Italiens s'est beaucoup accru. Nous ne croyons pas être éloigné de la vérité en portant à 85,000 âmes, c'est-à-dire plus du quart de la population totale le chiffre de la population étrangère au 1er janvier 1885.

Le nombre d'esclaves existant dans la ville était d'environ 25,000 à la fin du mois de juin 1885 (1).

X

MONUMENTS. — ÉGLISES. — COUVENTS

Rio-de-Janeiro compte peu de monuments dignes d'attention. Le plus remarquable est le palais de *Bôa Vista* à S. Christovão, résidence habituelle des souverains du Brésil. C'est là que Don Pedro II donne audience deux fois par semaine à tous, sans distinction de rang, de race ou de nationalité.

(1) Le *Jornal do Commercio* du 17 juillet 1885, donne le chiffre de 29,882 pour le total de la population esclave du *Municipe neutre*.

Les édifices publics qui, dans la plupart des pays européens, se font remarquer par leur architecture, comme le palais impérial *du largo do Paço* (*place Pedro II*), et ceux des deux Chambres du parlement, n'y méritent pas ce nom. Il en est de même des divers ministères, moins celui de l'agriculture, jolie construction moderne. Le nouvel hôtel de ville, situé au Campo da Acclamação, peut aussi être cité.

Parmi les autres édifices, les plus remarquables sont : les *Arcos da Carióca*, partie de l'aqueduc du même nom comprise entre les morros de Santa Thereza et de Santo Antonio ; l'Académie des beaux-arts, œuvre de l'architecte français Grandjean de Montigny ; l'hôpital de la Miséricorde (*Santa casa da Misericordia*) et l'hospice Don Pedro II pour les aliénés.

Comme sculpture, la ville ne présente qu'un beau monument ; c'est la statue équestre de Don Pedro Ier représentant le prince au moment où il poussa le cri : *Indépendance ou la mort !* Quatre beaux groupes allégoriques sur les faces du piédestal, représentent les principaux fleuves du Brésil. Ce monument, fondu en bronze, et situé au centre de la place da Constituição, est l'œuvre du sculpteur français Louis Rochet, auquel est due aussi la

statue de José Bonifacio de Andrade, qui se trouve au milieu du *largo* S. Francisco de Paulo. Il a été inauguré le 30 mars 1862.

La ville possède 28 églises ou chapelles et 3 temples de la religion protestante.

Presque toutes ces églises, surchargées d'ornements à l'intérieur, n'offrent rien de remarquable au point de vue de l'architecture. Il faut excepter pourtant celle de la *Candelaria* (Notre-Dame de la Chandeleur) de proportions imposantes et surmontée d'un dôme élevé.

Commencée le 6 juin 1775, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle, elle a été ouverte au culte au mois de septembre 1811 ; mais son dôme n'a été achevé qu'au mois de mars 1878.

Les autres églises les plus remarquables sont celles de *S. Francisco de Paulo* et de *Nossa Senhora da Gloria* (Notre-Dame de l'Assomption.)

Les couvents de la ville au nombre de cinq, aujourd'hui à peine habités par quelques religieux ou religieuses, par suite de la loi de 1855 qui a défendu le noviciat et déclaré que les biens des couvents feraient retour à l'Etat, après la mort des derniers religieux survivants. Ce sont :

Le couvent de S. Bento, sur le morro du même nom, appartenant aux moines bénédictins ; le cou-

vent de S. Antonio, sur le morro de S. Antonio, des pères capucins ; le couvent de femmes *da Ajuda* (de la Délivrance), qui occupait un vaste quadrilatère, coupé dernièrement par le percement d'une rue nouvelle, entre les rues *da Ajuda*, do *Passeio*, Vicomte de Maranguape et Evaristo Veiga; de Santa Thereza, à mi-côte du morro du même nom ; et de *Nossa Senhora do Monte do Carmo* (Notre-Dame du Mont-Carmel), dans la rue de la Lapa.

Les couvents de S. Bento, de Santo Antonio et de Santa Thereza sont placés dans une magnifique position.

Rio-de-Janeiro est, depuis 1676, le siège d'un évêché, dont la juridiction s'étend sur la province du même nom ; les provinces de Espirito Santo, de Santa Catharina, et la partie orientale de la province de Minas-Geraes.

L'église de S. Sebastião, au Castello, fut la première cathédrale, jusqu'en 1833; puis celle *da Cruz* à la rue *Direita* et ensuite celle du *Rosario*.

La cathédrale actuelle est la chapelle impériale, (chapelle royale sous D. João VI), dont la construction a été commencée en 1761, sur l'emplacement de la vieille chapelle *Nossa Senhora de O'*, érigée dès les premières années de la fondation de la ville, au bord de la mer, et au côté de laquelle

les carmélites fondèrent peu après le couvent do Carmo, à l'endroit appelé *ferreiro do Polé* et plus tard *praça do Carmo*. Ce couvent devint une succursale du palais royal en 1808 (1).

Au point de vue artistique, la chapelle impériale n'offre rien de remarquable.

XI

PROMENADES. — ENVIRONS DE LA VILLE

Les superbes panoramas abondent à Rio-de-Janeiro et ses environs. Il suffit, comme on l'a déjà dit, de faire l'ascension de l'un des *morros* qui la parsèment pour jouir d'un coup d'œil magnifique sur l'entrée ou sur l'intérieur de la baie, souvent sur les deux côtés à la fois.

Au centre de la ville, le morro du Castello (66 m. d'altitude à l'Observatoire), offre la promenade la plus facile. De l'intérieur de l'ancienne forteresse désarmée (2) qui couronne son sommet, et où est aujourd'hui installé un sémaphore destiné à signaler

(1) Voir l'ouvrage intitulé *O Rio de Janeiro*, par le Dr Moreira de Azevedo. Rio, 1877.

(2) Cette forteresse construite en 1572, a été reconstruite en 1713. (*A Bahia do Rio-de-Janeiro*).

l'approche des navires, le coup d'œil sur la baie et une partie de la ville est splendide.

Un autre *morro* un peu plus éloigné est remarquable par sa position charmante entre deux replis de la baie. C'est celui de la *Gloria*, haut de 59 mètres et qui porte à mi-côte l'église de *Nossa Senhora da Gloria* (Notre-Dame de l'Assomption) objet d'un pèlerinage populaire qui se célèbre le 15 août. Cette église a pour origine un petit ermitage érigé en 1671 par Antonio de Caminha, sous la même invocation. Le *morro* était à cette époque hors de la ville et complètement désert.

La chapelle finit par tomber en ruine. On reconstruisit sur son emplacement un nouveau temple en 1714, année où fut commencé le parvis, ainsi que la citerne et la *ladeira* (1).

L'ascension du *Corcovado*, dernier pic de la chaîne de la *Tijuca*, dont le sommet se dresse à 697 mètres au-dessus du niveau de la mer, est une promenade obligée pour les étrangers et les habitants de Rio en raison de son charme et de sa facilité. On y arrive à pied du centre de la ville, par

(1) On voit que la tradition d'après laquelle l'église de la *Gloria* aurait été érigée en commémoration d'une victoire remportée par les Portugais sur les Français, est complètement apocryphe (voir 1re partie ; Chapitre IV.

une excellente route d'environ 12 kilomètres de développement, et qui présente deux aspects bien distincts. Sa première partie, après avoir escaladé le *morro* de Santa Thereza, suit sa crête par une pente très douce, en longeant l'aqueduc de la *Carióca* jusqu'à la *Caixa d'agua* (réservoir) du même nom, aussi appelée *mãe d'agua* (mère des eaux) et située à 206 mètres d'altitude. Des deux côtés de la route, le panorama est enchanteur.

Un peu plus loin que la *mãe d'agua*, commence l'ascension proprement dite du Corcovado. Le chemin décrit des lacets dans la forêt, où règne une fraîcheur continuelle et le promeneur entend à sa droite le murmure rafraîchissant du *Carióca* qui, par de profonds ravins, va se jeter dans la *Caixa d'agua*. De magnifiques insectes, de hautes fougères arborescentes occupent sa vue. A partir du plateau appelé *Paineiras*, situé dans la forêt du même nom, et propriété de l'État, la montée devient plus rude, jusqu'au sommet du pic, entouré de murailles et d'où l'œil contemple un panorama splendide.

La fatigue de cette excursion peut être fort diminuée, en se servant des bonds de *Santa Thereza* ou *das Larangeiras*, qui font une partie du chemin.

Depuis peu, un chemin de fer conduit de ce der-

nier quartier jusqu'à quelques mètres de la cime du *Corcovado*.

Une promenade non moins belle dans un genre différent, car la route qui y mène est toute en plaine, est celle du Jardin botanique (*Jardim botanico*) desservie, comme du reste la ville entière, par une ligne de tramways. La route qui y mène contourne les morros de *Santa Thereza*, le *Corcovado*, les chaînons de la *Tijuca*, et passent par le quartier opulent de *Botafogo*, construit en demi-cercle au bord de la baie du même nom, encadrée de montagnes qui se terminent au Pain de Sucre, et qui présente à première vue l'aspect d'un lac tranquille dans les régions alpines. Après le *largo dos Leões*, la route offre un coup d'œil d'une beauté surprenante, et dont le charme est inexprimable par une des belles soirées si fréquentes en ce climat. En face du promeneur se dressent les *Dois Irmãos* (les Deux Frères) et la montagne de la *Gávea*, semblable à une tour ; à droite, le Corcovado finit à pic comme une muraille, et le terrain mouvementé à sa base témoigne d'anciens éboulements ; à gauche s'étendent les eaux calmes de la lagune Rodrigues de Freitas et il n'a qu'à retourner la tête pour apercevoir le *Pain de Sucre*.

Un peu plus loin, on arrive au Jardin botanique

dont la création remonte à 1808. C'est à cette époque que le directeur d'une fabrique de poudre établie à la même date près de la lagune *Rodrigues de Freitas*, créa un petit jardin, augmenté par un décret de 1819, qui annexa son administration à celle du Musée (1).

En 1860 l'*Instituto fluminense de Agricultura* (Institut d'agriculture de Rio-de-Janeiro) fut chargé de son entretien, moyennant une subvention annuelle. Il a fondé, depuis, à côté du jardin une *Fazenda normal* (ferme modèle).

Le Jardin botanique est célèbre par ses magnifiques allées de palmiers; il contient aussi une grande quantité de plantes exotiques. C'est un lieu de promenade très fréquenté, mais ce quartier de la ville ne jouit pas d'une aussi bonne réputation de salubrité que plusieurs autres qui sont également éloignés du centre.

Une bonne route conduit du Jardin botanique à la *Tijuca*; c'est une des plus belles promenades des environs.

Si, de l'extrémité de la plage de Botafogo, on gravit à gauche les derniers chaînons du Pain de Sucre (2) par le col *do Leme*, un paysage d'une

(1) *Memorias historicas do Rio de Janeiro*, par José de Souza Azevedo Pizarro e Araujo. Rio, 1820-1822.

(2) Le Pain de Sucre a 385 mètres de hauteur, son ascension, très fatigante, mais sans danger, a été souvent réalisée.

beauté différente vient surprendre les yeux. Au sommet de ce col, sous les portes d'une forteresse commencée par le vice-roi marquis de Lavradio, et abandonnée bientôt après, le spectacle est saisissant. Derrière le promeneur se perdent dans le lointain les eaux bleues de Botafogo, tandis que devant lui s'étend une plage de sable éblouissant, coupée de petites dunes où végètent des *pitangueiras* (*Eugenia Michelii Lam*), et que le bruit retentissant des vagues parvient à son oreille étonnée, car les eaux de la baie sont rarement agitées, et Copacabana est sur l'Océan. Des rochers aux formes bizarres encadrent la scène, qui se termine au fond par la chapelle de *Nossa Senhora de Copacabana*, près de laquelle existent les ruines d'anciennes fortifications. A gauche, on aperçoit en mer quelques îles, dont une, *a ilha Rasa* (l'île plate) est surmontée d'un phare établi en 1829.

Après avoir dépassé le Jardin botanique, la route continue à offrir des promenades superbes. Ce sont, à gauche, la plage de Rastinga, continuellement battue par les flots en fureur, et qui baignent le pied des *Dois Irmãos* (montagne formée par deux rochers jumeaux dont le sommet est élevé de 626 mètres), et à droite le col de *Bôa Vista* qui contourne les mêmes rochers et donne accès à la plage

de la *Gávea*. C'est là que cette montagne, dont la base est battue par la mer mugissante, apparaît dans son imposante beauté. Son sommet, creusé par la nature, se dresse presque perpendiculairement à 765 mètres, selon M. Mouchez, et offre de ce côté l'aspect d'une chaise curule, dont les bords paraissent avoir été maçonnés par des mains cyclopéennes. La montagne présente au haut de son escarpement et sur ses faces qui regardent l'Océan, des fentes régulières qui ressemblent à des caractères et que l'on a pensé former des inscriptions gravées par un peuple préhistorique. Mais une commission nommée en 1839 par l'Institut historique et géographique a été contraire à cette conclusion, et, d'après son rapport, ces prétendues inscriptions ne seraient que des dégradations de la roche, dues aux intempéries. La perpendicularité et la hauteur de la montagne eussent, du reste, rendu ce travail d'une extrême difficulté (1).

En contournant la *Gávea*, on descend sur les bords de la lagune de *Jacarepaguá* derrière la chaîne de la *Tijuca*.

La *Tijuca* est le lieu favori de promenades pour les habitants de Rio et le refuge des convalescents

(1) *Revista trimensal do Instituto Historico, Geographico e Ethnographico do Rio do Janeiro*. Tome I.

qui vont demander à son air pur et à sa température, relativement peu élevée, l'achèvement de leur guérison.

La route la plus élevée et la plus commode pour y arriver de la ville passe par *Andarahy pequeno*, joli quartier presque rustique qui s'étend depuis Engenho Velho jusqu'au pied de la Tijuca (1). Une

(1) Sur la route de la Tijuca, rue de Haddock Lobo, et presque en face de la rue Malvino Reis, qui conduit à Rio Comprido, il existe dans la cour d'une sorte de *cortiço* (voir Chapitre XIII) une remarquable curiosité végétale. Elle consiste en un figuier sauvage surmonté d'un palmier qui s'élève au-dessus de lui à plusieurs mètres de hauteur. Ce figuier appartient à l'espèce dite *mata-páo*. (Tue-arbre), commune dans les forêts vierges des environs de Rio-de-Janeiro. Le *mata-páo* prend naissance sur un autre arbre, et près de sa cime. Il laisse bientôt pendre des racines qui arrivent jusqu'au sol, s'y fixent. et se transforment en un tronc qui devient aussi gros que celui de l'arbre protecteur. Ce tronc lance de distance en distance de solides crampons avec lesquels il étreint ce dernier et à quelques mètres de hauteur, se tord autour de lui, et l'étreint avec une telle force que son bienfaiteur, où la sève ne peut plus circuler, se dessèche, meurt, se pourrit et disparaît en laissant comme témoin le mata-páo, reconnaissable à la torsion de son tronc, et qui pourrait fournir aux poètes une image saisissante de l'ingratitude.

Dans le cas qui nous occupe, le figuier, qui a laissé pendre probablement plusieurs racines de chaque côté du palmier, s'est contenté de croître tout autour de lui, en faisant une gaine, comme on peut s'en assurer facilement par un léger examen.

Il est vraiment dommage que la municipalité de Rio-de-Janeiro n'ait pas songé jusqu'ici à sauver de la destruction ces deux arbres, qui remontent peut-être à l'époque de la fondation de la

belle route à pente douce contourne ensuite le flanc de la montagne jusqu'au plateau de *Bôa Vista* situé à 330 mètres au-dessus du niveau de la mer, et d'où l'on découvre par une profonde échancrure, une partie de la ville et de la baie. Près de cet endroit existe une pittoresque cascade, *a Cascatinha* (la petite cascade), formée par la chute des eaux du *Maracanã*. Sur l'autre versant de la montagne, près de Jacarepaguá, se trouve une autre cascade *a Cascata grande* (la grande cascade) composée de trois chutes successives formées par le ruisseau de *Cachoeira* qui se jette dans l'Atlantique à la barre de la *Tijuca*.

Les sommets de la *Tijuca*, dont le pic le plus élevé, celui d'*Andarahy* a 1,095 mètres d'altitude, sont remarquables par leurs fougères arborescentes, hautes quelquefois de plusieurs mètres et qui disparaissent complètement à une altitude moins élevée. Une partie de la montagne est couverte d'une belle forêt appartenant à l'État, et percée de routes magnifiques.

Les beaux sites abondent également de l'autre côté de la baie, dans la province de Rio-de-Janeiro, dont la capitale est *Nitheróhy*, à environ

ville, en en faisant l'acquisition et en établissant à l'entour une grille protectrice.

6 kilomètres de Rio. C'est près de *S. Domingos*, faubourg de Nitheróhy que se trouve la plage la plus belle peut être que l'imagination puisse rêver, une merveille dans un pays plein de merveilles naturelles, celle d'*Icarahy*.

Elle offre deux aspects bien distincts. Dans sa première partie que borde la route, des rochers aux formes bizarres et rongés par les eaux étonnent les yeux ; le fond en est de granit, entrecoupé de canaux et de bassins naturels où l'eau est d'une extrême limpidité. La plage s'infléchit ensuite à droite en forme de demi-cercle et se change en plage de sable sur laquelle les vagues se précipitent avec fracas ; l'espace s'ouvre devant le regard ; l'entrée de la baie, le *Pain de Sucre*, le *Corcovado*, la *Gávea* ferment le fond de la scène et forment un horizon admirable.

Les gracieuses îles de la baie offrent aussi de charmantes promenades. Entre toutes se distingue sous ce rapport l'île de *Paquetá*, à 12 kilomètres environ de Rio. Elle est la seconde en grandeur, et compte 5 kilomètres de long. D'énormes rochers transportés par les eaux lui font une pittoresque ceinture, et elle est couverte d'une belle végétation ; on y voit surtout d'énormes manguiers. Le voyage d'aller et de retour à travers quantités d'îles et d'îlots, n'est pas le moindre charme de cette excursion.

Les villes de Petropolis, de Theresopolis et de Nova Friburgo, situées dans la *serra dos Orgãos* offrent aussi d'agréables buts de promenade, la première et la dernière surtout, reliées à Rio par des moyens de communication rapides (1).

XII

CLIMAT

La température moyenne annuelle de Rio-de-Janeiro est, d'après les observations faites pendant 25 ans à l'Observatoire de cette ville, de 23.1 degrés centigrades (1).

On n'y connaît réellement que deux saisons : l'été ou saison des pluies, qui dure d'octobre à la fin de mars ; et l'hiver ou saison sèche qui dure d'avril à septembre. La température moyenne de l'été est de 26°,299 et celle de l'hiver de 23°,336. La plus haute température qu'on y ait observée a été de 36°,7 centigrades.

La différence de température entre l'été et l'hiver est donc peu considérable en réalité. Elle est pour-

(1) Les altitudes indiquées dans ce chapitre sont tirées de l'*Annuario* (Annuaire) de l'Observatoire de Rio-de-Janeiro, de 1885.

tant fort sensible pour les habitants par suite de la continuité de la chaleur et du peu de fraîcheur des nuits pendant la saison chaude (1).

Les mois les plus chauds sont ceux de janvier et de février, dont la moyenne est de 26°,409; le plus froid est celui de juillet, dont la moyenne est de 20°,774.

Rio-de-Janeiro est un des points les plus humides du globe; l'humidité y est presque le double de celle de Paris. L'atmosphère y est tellement chargée de vapeur d'eau, que l'hygromètre de Saussure se maintient constamment entre 92° et 100°. Le maximum de la tension de la vapeur d'eau contenue dans l'air est de 21^{mm},70, dans les mois de février et de mars, peu après l'époque des grandes chaleurs; son minimum est de 15^{mm},85. pendant les mois de juillet et d'août.

La moyenne des jours de pluie est de 55 pour l'été, et de 35 pour l'hiver; la quantité d'eau tombée pendant la première saison est de 708^{mm},85, et

(1) Les étrangers et parmi ceux-ci les nouveaux arrivés surtout sont moins gênés par la chaleur que les Brésiliens. C'est, en effet, sa continuité qui fatigue plutôt que son intensité.

On a, du reste, à notre avis, fort exagéré l'influence du climat sur l'activité humaine. Celle des Européens qui habitent Rio, et de beaucoup de Brésiliens est aussi grande qu'en Europe, et si celle des habitants est moindre, en général, la longue habitude de l'esclavage y contribue au moins autant que le climat.

pendant la seconde de 403^{mm},5. Les pluies d'été sont soudaines et torrentielles; celles d'hiver, moins fortes, mais d'une durée plus longue (1). Elles sont, du reste, sujettes à beaucoup d'irrégularité. Sous ce rapport, d'après les traditions et les récits des voyageurs, le climat de Rio s'est sensiblement modifié depuis une quarantaine d'années. Autrefois, la pluie et les orages étaient presque quotidiens pendant l'époque des grandes chaleurs; on a attribué souvent à leur diminution l'apparition et la persistance de la fièvre jaune (2).

On a conservé le souvenir de quelques pluies d'une violence extraordinaire. Citons, entre autres celle qui tomba pendant la nuit où Duguay-Trouin commença le bombardement de la ville, et dont celui-ci contribua, peut-être, à augmenter la violence; celle qui commença le 10 février 1811, connue sous le nom de *agua do monte* (eau de la montagne, ou colline) et occasionna l'éboulement de la partie du

(1) Ces détails sont empruntés, moins la température moyenne qui est celle qu'indique l'Annuaire de l'Observatoire de Rio, à l'ouvrage intitulé : *O Brazil historico e geographico*. I. *A terra e o homem, por J. E. Wappœus* (*Edição condensada*). Rio, 1884.

(2) On a remarqué, dit un auteur (*Beautés et merveilles de la nature au Brésil*, par R. d'Elvas. Paris, 1839) que les maladies auraient d'autant plus d'intensité qu'il y aurait moins de tonnerre lors du passage du soleil à l'équinoxe.

Castello qui regarde les rues de la *Misericordia* et du *Cotovello*, et enfin les pluies torrentielles du carnaval de 1882 et du 27 avril 1883.

Les quantités d'argile que les fortes pluies charrient des nombreux mornes dans les rues de la ville basse est extraordinaire. On peut observer, du reste, sur bien des points, entre autres à la base du Corcovado du côté de la mer, à Engenho Velho, derrière la *chacara do Vintem*, etc., les vestiges d'importants glissements occasionnés par les eaux.

La moyenne des jours d'orage, par année, est de 26.

La grêle est extrêmement rare.

Quant aux vents, les moussons du sud, diminuent en mars, avril, mai, juin, juillet, et celles du nord dans les autres mois.

Les tempêtes qui sont connues sous le nom de *pampeiros* et de *tufões* sont rares, et de peu de durée.

En somme, le climat de Rio-de-Janeiro est magnifique, soit pendant les grandes chaleurs, qui font valoir si bien la splendide végétation, soit pendant l'hiver, où les matinées et les soirées sont d'une

(1) Le 10 octobre 1864, un violent ouragan, accompagné d'une forte grêle, est tombé sur la ville et la baie. Mais c'est un fait exceptionnel.

fraîcheur délicieuse. Du reste le cercle de montagnes qui entoure la ville et la baie, offre un climat tempéré, où les fruits, les légumes d'Europe et la vigne, peuvent être cultivés avec avantage.

C'est à la beauté du climat, ainsi qu'à la splendeur des paysages, à la douceur de la population, à la grande liberté des institutions, que l'on doit attribuer le plaisir qu'éprouvent un grand nombre d'Européens à revoir la capitale du Brésil.

XIII

LANGUE. — VOCABULAIRE DE QUELQUES TERMES SPÉCIAUX

La langue parlée à Rio-de-Janeiro, ainsi que dans tout le reste du Brésil, si l'on excepte les régions où prédominent les Indiens, est le portugais, mais avec des modifications qui finiront par le constituer en idiome distinct.

La prononciation brésilienne est plus douce, et plus rapprochée de celle du français que la prononciation portugaise. Les Brésiliens affectionnent aussi davantage l'emploi des diminutifs, et donnent souvent aux pronoms compléments une place différente.

Dans le style, ils préfèrent la construction fran-

çaise, et ne font qu'un usage restreint des longues phrases portugaises, hérissées d'incidentes, auxquelles un des meilleurs écrivains du Brésil reproche avec raison leur obscurité (1).

En outre, le portugais parlé au Brésil s'est fortement imprégné de la langue indigène et de diverses langues africaines, par suite du contact avec les Indiens et les noirs importés comme esclaves de la côte d'Afrique. Cette absorption se fait bien moins sentir dans la capitale que dans les provinces de l'intérieur, où le peuple s'est assimilé jusqu'aux constructions de la langue indienne. A Rio-de-Janeiro même, on rencontre fréquemment dans la conversation et le style des mots dont les dictionnaires (tous composés en Portugal) ne donnent pas la signification. Ils appartiennent aux langues indiquées plus haut, ou sont des termes portugais ou étrangers détournés de leur sens original (2). Voici la liste des plus usités :

Bond ou *bonde*. — Tramway. Mot anglais complètement détourné de son sens primitif, qui est : *obligation*, ou titre sur l'État. La première section de la ligne de tramways du Jardin Botanique

(1) M. J. de Alencar, dans *Iracema*. (Notes.) Rio, 1878, 3e édition.

(2) Voir *O Selvagem*, par Couto de Magalhães. Rio, 1876.

(de la rue do Ouvidor au Largo do Machado) fut inaugurée, comme on l'a déjà vu, le 9 octobre 1868, peu après que le vicomte d'Itaborahy, alors ministre des finances, eut fait une émission de rentes publiques (*apolices*), que l'on appela d'abord *bonds*, à l'imitation des Etats-Unis, et au sujet desquels s'éleva une vive polémique dans la presse. La compagnie du Jardin botanique mit en circulation des billets de passage, aujourd'hui inusités, et qui reçurent le même nom. Ce nom ne s'est pas conservé aux *apolices*, mais il est resté aux tramways et est aujourd'hui le seul en usage dans tout le Brésil (1).

Bunda. — Fesses. Mot de la langue *bundo*, ou Angola.

Caboclo, a. — Indien ou indienne, métis ou métisse d'indien.

Cacunda. — Dos. Corruption du bundo *macunda*. selon l'opinion très probable de M. A. J. de Macedo Soares (*Revista brasileira*. Tomo 4°).

Caipóra. — Mot brésilien composé de *cáá*, bois, forêt, et de *póra*, qui est contenu dans : habitant de la forêt. Celui, celle à qui rien ne réussit.

Ce terme est un souvenir de la mythologie indienne, qui peuplait la nature de fantômes, génies

(1) *Guia do viajante no Rio de Janeiro*. Rio, 1884.

protecteurs du gibier. D'après ces croyances, qui ont passé en partie dans les superstitions populaires, le *Cáápóra* est un géant velu, monté sur un énorme porc sauvage, et conduisant une troupe d'animaux de la même espèce, qu'il excite de temps en temps par ses cris. Il apparaît au chasseur qui veut détruire une famille entière d'animaux sauvages, tarissant ainsi une source d'alimentation, et sa rencontre présage le malheur et une mauvaise chance continue dans toutes les entreprises.

Par extension, on a appelé *caipóra* celui qui a vu le *cáápóra*, ou semble l'avoir rencontré.

Ce mot s'applique aussi aux choses et aux lieux; un *lugar caipóra*, par exemple, se dit d'un endroit où sont arrivés plusieurs accidents consécutifs.

Le terme portugais correspondant à *caipóra* est *infeliz*, malheureux; mais il n'a pas la même force.

CAIPORISMO. — Déveine, mauvaise chance. Ce mot est formé du précédent, à l'aide d'une désinence portugaise.

CAMONDONGO. — Souris. Ce mot est, croyons-nous, d'origine africaine. Le mot portugais *morganho*, est complètement hors d'usage à Rio.

CAPANGA. — Sorte de *bravo*, au service d'un planteur ou d'un homme puissant, dans la province

de Rio-de-Janeiro. Ce terme est presque synonyme de *capoeira*. (Voir plus bas.)

CAPÃO. — Ce mot est, ainsi que *capoeira*, un curieux exemple des confusions étymologiques qui peuvent se produire entre deux langues très différentes. Car il est à la fois portugais et brésilien, ayant la même prononciation et généralement (1) la même orthographe dans les deux langues, quoique n'ayant aucun rapport dans le sens.

En portugais, *capão* signifie *chapon*; en brésilien, c'est un composé de *cáá* et de *páu*, et il signifie *bois isolé*, littéralement : *île de bois*. (Voir 1re partie, Chapitre II.)

CAPIM. — Herbe (en portugais *herva*) — Composé de *caá*, feuille, et *pii*, fin, délié.

(*Revista amazonica*, *tome I*, *n° 3*. — *A linguagem popular amazonica*, par José Verissimo. Pará, 1883.)

CAPOEIRA, CAPUEIRA OU CAPUÉRA. — Ce mot a plusieurs acceptions. En portugais, c'est un dérivé de *capão*, et il a le sens de *mue*, et de basse-cour.

(1) Nous disons généralement, parce que l'orthographe des mots brésiliens n'est pas encore bien établie, ainsi, du reste, que celle de beaucoup de mots portugais. Il serait sans doute préférable d'écrire *capãu* et *capuéra* (ce qui ne modifierait pas la prononciation), pour distinguer ces termes brésiliens de leurs homonymes portugais. Mais nous suivons l'usage communément adopté.

En brésilien, il est composé de *cáá* et de *puéra* (*forêt qui n'existe plus, mais dont il reste encore des vestiges*), et se dit des bois qui repoussent sur l'emplacement d'une forêt vierge détruite par le feu (1).

Dans une autre acception très connue à Rio-de-Janeiro, le même terme désigne une classe de bandits dont la police insuffisamment aidée par la loi, n'a pas encore pu débarrasser la ville.

Nous ignorons, dans ce dernier sens, quelle est son étymologie.

Enfin, *capoeira* est le nom vulgaire d'une espèce de perdrix à chair délicate, qui fréquente les bois.

CAPOEIRÃO. — (Terme formé du précédent au moyen d'une désinence augmentative portugaise.) — *Capoeira* dont les arbres atteignent à une grande hauteur.

CARIÓCA. — Nom que se donnent les naturels de

(1) La *capoeira* se distingue très facilement de la forêt vierge. Elle est ordinairement beaucoup plus fourrée, et la plupart des arbres qui la composent n'existent pas dans la première. Elle n'a pas, non plus, ce caractère de majesté sombre qui fait de l'intérieur de la forêt vierge un des spectacles les plus sublimes qu'il soit donné de contempler.

Cependant nous pensons qu'elle doit se transformer en forêt vierge après deux ou trois siècles; car il est difficile d'admettre que toutes les forêts vierges, qui existent encore aux environs de Rio, remontent plus haut que l'époque de la découverte.

Rio-de-Janeiro. Il remonte probablement à l'époque où l'eau du ruisseau de ce nom fut canalisée pour l'approvisionnement de la ville. (Voir le Chapitre *Etymologies de quelques noms de lieux.*)

CATINGA. — Ce mot a deux significations fort différentes. Dans la première, il se dit de l'odeur spéciale qu'exhalent certains animaux ou certaines races d'hommes, et est d'un usage très fréquent. Dans ce sens, il est très probablement brésilien, mais nous ignorons son étymologie.

Dans la deuxième acception, il n'est usité que dans certaines parties de l'intérieur du Brésil. C'est alors un composé de *caá* et de *tinga*. (Voir 1re partie, Chapitre II), et il se dit de certains bois dont les arbres portent des feuilles qui paraissent blanchâtres au premier aspect (1).

CHACARA. — Jardin ou parc. Habitation entourée d'un jardin ou d'un parc. Ce mot est brésilien ; mais nous ignorons son étymologie. Les Indiens désignaient sous ce nom, dit Saint-Hilaire (*Voyage dans les provinces de Rio-de-Janeiro et de Minas-Geraes*. Paris, 1830), les faibles espaces de terrain qu'ils mettaient en culture.

(1) Les *catingas* sont des forêts d'un ordre inférieur dont les feuilles tombent tous les ans. (*Voyage dans le district des diamants et sur le littoral du Brésil*, par Auguste de Saint-Hilaire. Paris, 1883.

CORTIÇO. — Mot portugais qui signifie *ruche*. Il est très usité à Rio-de-Janeiro pour désigner des agglomérations de petits logements où vivent, souvent dans de mauvaises conditions d'hygiène, les habitants pauvres de la ville.

FLUMINENSE. — Naturel de la province de Rio-de-Janeiro. Ce mot, dérivé du latin *flumen*, traduction du portugais *rio*, s'applique aussi, en style administratif, aux personnes nées dans la ville de Rio-de-Janeiro : mais l'expression populaire est différente,comme on l'a dit plus haut. (Voir *Carióca*.)

JACÁ. — Mot brésilien. Sorte de panier.

MINGÁO, ou MINGÁU. — Bouillie (en portugais *papas*.) Ce terme est brésilien, et n'a souffert d'autre altération que le déplacement de l'accent tonique de la dernière voyelle sur l'avant-dernière, car les Indiens prononçaient *mingaó* ou *mingaú*.

MOCOTÓ. — Ragoût de pieds de veau ou de bœuf (en portugais, *mão de vacca*). Ce mot est brésilien, et signifie articulation (1).

MUCAMA. — Domestique esclave ou libre, remplissant les fonctions de femme de chambre.

D'après M. B. C. d'Almeida Nogueira (*Ensaios*

(1) *Arte de grammatica da lingua brazilica da nação Kiriri*, par le P. Luiz Vincencio Mamiani. Edition de 1877. — Préface du Rio-Baptista Caetano de Almeida Nogueira.

de sciencia. Fascicule 2e. — 1876), ce mot est une corruption du brésilien *mokamby*, qui donne le sein, nourrice, et aurait perdu son ancienne signification pour celle qu'il a actuellement.

M. J. A. de Macedo Soares lui donne, peut-être avec plus de raison, une origine africaine en faisant dériver *mucama*, qui s'écrit quelquefois aussi *mucamba* ou *mocamba* (1), du mot bundo *macamba*, pluriel de *ricamba*, substantif de la quatrième classe, et signifiant *domestique*, *serviteur*.

PARA INGLEZ VER. — Pour jeter de la poudre aux yeux (littéralement : *pour l'anglais voir ; pour tromper les anglais*). Cette locution très usitée date, croyons-nous, des premiers temps de la prohibition de la traite, alors que le gouvernement brésilien, pressé par les exigences de l'Angleterre, décrétait contre ce honteux trafic des mesures qu'il n'avait pas la volonté ou la force de rendre effectives. (Voir à la 3e partie, le Chapitre *Esclavage*.)

L'expression a survécu à l'abolition définitive de la traite, et se dit des lois ou des règlements, malheureusement trop nombreux au Brésil, qui restent à l'état de lettre morte.

(1) Cette dernière orthographe est employée par J.-B. Debret, dans l'ouvrage intitulé : *Voyage pittoresque et artistique au Brésil*. Paris, 1839.

PETÉCA. — Volant (Jeu de). Du verbe brésilien *petéga* ou *petéca*, battre.

PIRÃO. — Farine de manioc cuite et délayée dans de l'eau ou du bouillon. Ce mot est brésilien, et paraît une corruption de *mindipyrô*, bouillie épaisse (*papas grossas*) cité, entre autres ouvrages, dans l'*Arte de grammatica da lingua brazilica* du P. Luiz Figueira.

QUITANDA. — Terme de la langue *bundo* (langue de l'Angola), qui signifie marché. Il ne se dit aujourd'hui qu'en parlant de la vente des fruits et des légumes.

QUITANDEIRO, A. — Celui, celle qui s'occupe de *quitanda*. Terme formé du précédent à l'aide d'une terminaison portugaise.

SAMBURÁ. — Mot brésilien. Sorte de panier.

XARÁ. — (prononcez *chará*) — Homonyme. Ce mot se dit d'une personne qui a le même nom ou le même prénom qu'une autre, et est une corruption de *Xêra*, usité au nord du Brésil, et composé de l'adjectif *xê*, ou *chê mon*, et de *têra* (en composition *rêra*), nom ; *che-rêra*, par corruption *xêra*; et enfin *xará*, par suite du déplacement de l'accent tonique (1).

(1) *Revista Brazileira*. Tome IV.

XIV

ETYMOLOGIES DE QUELQUES NOMS DE LIEUX.

Une curiosité naturelle porte les habitants d'une ville et les voyageurs qui s'y arrêtent à rechercher l'origine des noms des rues, des places publiques et des environs. C'est une page de l'histoire de la population, qui rappelle d'anciens événements et garde la trace de mœurs disparues.

A Rio-de-Janeiro, comme dans beaucoup de villes d'Europe, la municipalité n'a aucun respect pour cette considération, et change fréquemment les noms de rues pour leur en imposer, selon la passion du moment, d'autres qui sont portés souvent par des hommes encore vivants, et ne tarderont pas à être remplacés à leur tour.

La ville compte, du reste, peu de rues dont l'étymologie offre un grand intérêt; plusieurs portent le nom d'un saint sous l'invocation duquel a été bâtie une église comprise dans leur parcours ; et un grand nombre, surtout de création récente, celui du propriétaire des terrains sur lesquels elles ont été percées.

Il en est autrement en ce qui concerne les quar-

tiers, les îles de la baie, et les environs, dont les noms sont généralement indiens, et antérieurs à la conquête européenne. Malheureusement, la plupart d'entre eux nous sont arrivés fort altérés, et comme de plus, l'état de la linguistique brésilienne est encore peu avancé, leur étymologie est souvent inconnue (1).

Ce sujet donnerait pourtant matière à un travail étendu, mais que la nature de ce livre ne comporte pas. Nous nous bornerons donc à quelques noms, choisis parmi ceux qui peuvent davantage piquer la curiosité à divers point de vue (2).

Acclamação (Campo da). — Autrefois campo de S. Domingos, et plus tard de Sant' Anna). L'étymologie du nom actuel de cette place a déjà été donnée dans la 1re partie, Chapitre VI, 4.

(1) En disant qu'une *étymologie est inconnue*, l'auteur veut simplement dire qu'il ne la connaît pas ou qu'aucune de celles qu'on en a données ne lui semble acceptable. Il est toujours facile, même avec une science très superficielle d'une langue, de paraître expliquer un mot d'une manière satisfaisante, en supposant sans aucune preuve, des additions ou des suppressions de lettres; et l'on a, dans tous les pays, singulièrement abusé de ce procédé.

(2) Les lecteurs pourront consulter à cet égard l'ouvrage de *Martius*, intitulé *Glossaria linguarum brasiliensium*. Erlangen, 1863, où l'auteur, botaniste d'un grand mérite, mais fort inférieur comme linguiste, donne un grand nombre d'étymologies, souvent fort hasardées.

Anciennement le *campo*, ou patrimoine de la ville, commençait, comme on l'a déjà vu, à la rue da Valla; et l'église de S. Domingos, aujourd'hui au cœur de la ville, s'élevait sur son emplacement, et lui donna son premier nom. Le nom de Sant'Anna lui vint plus tard d'une chapelle sous cette invocation que l'on construisit en 1735 à l'extrémité du *campo* actuel, qui était dejà bien diminué par la création de nouvelles rues (1).

ANDARAHY (quartier, ruisseau de). — Ce mot est brésilien, et la corruption probable de *andirá y*; le ruisseau des *Andirás*, arbre appelé communément *angelim*, et du genre des légumineuses.

D'après Martius (*Glossaria linguarum brasiliensium*), il signifierait *ruisseau des chauves-souris*. Les deux étymologies nous paraissent aussi probables l'une que l'autre, puisque *andirá* a les deux sens.

ARMAÇÃO (*morro da*, près de la ville de Nitheróhy). — Ce mot est portugais, et a diverses significations. Dans celle qui a laissé son nom au *morro*, il veut dire *pêcherie*. Il a existé en effet pendant long-

(1) *Memorias historicas*, par José de Souza Azevedo Pizarro e Araujo, Rio, 1820-1822.

Cette chapelle a été démolie lors de la construction de la station du chemin de fer D. Pedro II.

temps au pied de cette colline un établissement de pêche à la baleine, qui fonctionnait encore au commencement de ce siècle. Les baleines fréquentaient anciennement la baie; et il n'est pas encore rare d'en rencontrer à peu de distance de son goulet.

Botafogo (plage, quartier de). — Ce nom provient de João de Souza Botafogo, qui, à la fin du XVIe siècle, demeurait à proximité de cette plage, qui ne fut reliée à la ville que beaucoup plus tard. Elle s'appelait avant cette époque *praia João de Souza*.

Antérieurement, on la connaissait sous le nom de *praia de Francisco Velho*, en souvenir d'un portugais qui remporta en 1566 une victoire signalée sur une flotte de pirogues indiennes, triomphe qui fut rappelé jusqu'au commencement du XVIIIe siècle par une fête célébrée le 20 janvier de chaque année, et appelée *Festa das canôas* (Fête des pirogues) (1).

Carióca (place, rue, réservoir, aqueduc, ruisseau da). — Jean de Léry, donne l'étymologie de ce nom, qui, d'après lui, était celui d'un village d'indiens *cario*, ou *carijo*, situé sur les bords du ruisseau qui depuis s'est appelé *Carióca*, *de cario*, tribu ainsi désignée, et *óca*, maison; la maison des *carios*.

(1) *A bahia do Rio de Janeiro*, par Augusto Fausto de Souza. Rio, 1882.

Cette étymologie est tout à fait conforme au génie de la langue brésilienne (1).

Le ruisseau de la *Carióca* a donné ensuite son nom à l'aqueduc, ou *chafariz*, à la place et à la rue, débaptisée dernièrement par la municipalité.

CATÉTE (rue, quartier du). — Nom brésilien, probablement fort altéré. On a cru y trouver une composition de *caá*, bois, et *êtê*, véritable, c'est-à-dire; *épaisse forêt*; mais il est difficile d'expliquer l'intercalation du *t*. Il est certain toutefois que ce quartier était couvert de bois il y a un siècle.

CATUMBY (quartier, ruisseau de). — Martius (*Glossaria linguarum brasiliensium*), donne pour éty-

(1) Un américaniste distingué, dont le Brésil déplore la perte récente, M. B. C. de Almeida Nogueira, a pourtant contesté cette étymologie, dans les Annales (*Annaes*) de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, en se basant sur ce que le mot *cario* ou *carijo* a l'accent tonique sur la dernière syllabe, *carijó*, et que par conséquent, il n'a pu, d'après une règle invariable de la langue brésilienne, perdre cette syllabe en composition.

L'objection serait sans réplique, si *carijó*, comme on l'écrit actuellement, était la véritable orthographe du mot, mais il est permis d'en douter, car dans les prolégomènes de l'édition de la grammaire d'Anchieta par Platzmann (voir Chapitre II), on lit *cariyos*, sans accent, dans un texte espagnol, et *cariji*, dans un texte italien. Il y aurait donc eu, dans ce cas, comme dans tant d'autres, une erreur de lecture ou de composition qui aurait altéré l'orthographe du mot, et l'étymologie de Léry, est, à notre avis, la plus probable de toutes celles que l'on a proposées.

mologie de ce mot : *ruisseau qui sort du bois sombre* de *caá*, *tumby*, sombre, et *y*.

Cette étymologie nous paraît probable, quoique nous ne connaissions pas de vocabulaire qui donne *tumby* avec le sens cité plus haut : on trouve dans Montoya, *tun* (*tuna* (1) en tupi), avec la signification de l'adjectif *negro* (noir) ; et le changement de *tun* en *tumb* en composition est assez acceptable pour ne pas rejeter l'étymologie.

Constituição (place, rue de la). — Nous avons déjà donné l'explication du nom actuel de cette place (1re partie, Chapitre V). Elle s'appelait auparavant *Rocio* (voyez ce mot); et plus anciennement *largo dos Ciganos* (place des Bohémiens), parce que c'est en cet endroit que vinrent habiter les *Ciganos* déportés au Brésil au siècle dernier par un roi de Portugal, « las de les faire pendre », dit le décret d'expulsion (2). La rue de la Constituição portait aussi, pour le même motif, le nom de rue des *Ciganos*. Au fur et à mesure des agrandissements de la ville, ceux-ci se sont retirés dans la *Cidade Nova*.

(1) Une des principales différences qui existent entre le guarani et le tupi consiste dans la suppression de l'*a* final bref, et souvent de la consonne qui le précède.

(2) Préface du *Parnaso brasileiro*, par le Dr Mello Moraes Filho, Rio, 1885.

Copacabana (plage de). — Ce mot est une corruption de *Secopenapan*, dont l'étymologie est complètement inconnue.

Corcovado (pic du). — Le nom de cette montagne, littéralement *le Bossu*, lui vient de sa forme.

Direita (rue), aujourd'hui *Primeiro de Março*). — L'ancien nom de cette rue, encore fort usité, ne lui convenait guère, car elle forme un coude sensible. Il lui a probablement été donné, parce que, à l'époque de la fondation de Rio, ce fut la première rue par laquelle on pût aborder le pied du Castello.

Son nom actuel rappelle la conclusion de la guerre sanglante du Paraguay, par la mort du dictateur Francisco Solano Lopes, tué le 1er Mars 1870 sur les bords de l'Aquidaban, après avoir refusé de se rendre, d'après le rapport du général Camara, qui commandait l'expédition lancée à sa poursuite.

Engenho Novo (*freguezia d'*). — Cette *freguezia*, une des plus éloignées du centre de la ville, doit son nom au nouveau (*novo*) ou second *engenho* (usine à sucre) des PP. Jésuites, qu'ils y établirent au commencement de l'année 1760.

Engenho Velho (quartier d'). — Ce nom rappelle l'ancien (*velho*), ou premier *engenho* des PP. Jésuites, établi vers 1583, à proximité, croyons-nous de la *chacara* du *Vintem*.

Ces deux *engenhos* n'existent plus aujourd'hui.

EUSEBIO (rue du *Senador*). — Anciennement *aterrado* (marais desséché). Elle a reçu son nouveau nom en souvenir de Eusebio de Queiroz Coutinho Mattoso da Camara, homme d'État brésilien, qui porta un coup décisif à la traite des nègres en 1850.

GAMBÔA (quartier, *sacco* (anse), de la). — Mot brésilien qui sert à désigner les enclos formés de pieux rapprochés que l'on établit à peu de distance du rivage pour retenir les poissons à la marée basse.

Cette méthode de pêche était autrefois très employée dans l'anse du même nom.

Montoya, dans son *Tesoro*, donne *guambi*, *cerca de palos*.

GÁVEA (freguezia, montagne de la). — Mot portugais qui signifie *hune de navire*. Cette belle montagne, qui a donné son nom à la *freguezia*, vue de la mer, ou des environs de Rio, se dresse en effet à l'horizon comme un observatoire géant.

GRAGOATÁ (pointe, ancien fort de). — Le nom de cette pointe, située près de S. Domingos, est une corruption de *caraguatá*, sorte de bromeliacée fort commune dont souvent les rochers sont comme tapissés. On l'écrit aussi *gravatá*.

GUANABARÁ (*Ganabara*, d'après Léry. — Nom sous lequel les Indiens désignaient la baie de Rio-de-

Janeiro, et qui est encore employé au Brésil, bien que le terme *Nitheróhy* soit plus usité.

L'étymologie de ce mot est inconnue; nous pensons que son orthographe actuelle est erronée, et qu'il faudrait l'écrire *Guanabará*, en transportant l'accent tonique de la pénultième sur la dernière voyelle : le son de *a* bref échappe en effet toujours à l'oreille d'un Français, et si la prononciation du mot eût été Guanabára ou Ganabára, Léry aurait certainement supprimé le *a* final, ainsi qu'il le fait pour *Cariauc* (*Carióca*), *pague* (páca), et autres mots analogues.

Si l'on admet ce changement, la recherche de l'étymologie devient plus facile, car *pará* signifie mer, et le changement de *p*, en *mb* ou *b* est très fréquent : il ne resterait à établir que le sens des lettres précédentes, qui nous paraît douteux.

Guarda Velha (rue da). — Ce nom provient d'un ancien corps de garde que le comte de Bobadella établit près de l'entrée de la rue, alors fort étroite, et d'abord connue sous le nom de ce gouverneur, pour maintenir l'ordre entre les esclaves qui allaient faire provision d'eau au réservoir de la *Carióca* (1).

(1) *Chronica geral e minuciosa do Imperio do Brazil, desde a descoberta do Novo Mundo até o anno de* 1879, par le Dr A. J. de Mello Moraes. Rio, 1879.

ICARAHY (plage, ruisseau de). — Ce mot est, avec une légère corruption, le nom d'un village indien dont Jean Léry mentionne l'existence du côté droit de la baie et qu'il écrit *acarau*, le ruisseau des *acarás*. On a déjà vu, Chapitre II que la voyelle *y* a un son rapproché de notre *u*, et s'écrit généralement en composition *hy*.

L'altération consiste donc uniquement dans le changement de la voyelle initiale.

IGUASSÚ (municipe, rivière). — Mot brésilien formé de *hy*, rivière et *uassú*, grand; la grande rivière. C'est en effet une des plus importantes qui se jettent dans la baie.

INHAUMA (freguezia, rio de). — Ce nom est brésilien, et nous paraît être composé, sans altération, de *i*, rivière, et *nhaúma*, argile; eau qui est argile; c'est-à-dire : *rivière aux eaux argileuses*.

IMBETIBA (localité voisine de Rio). — Composé de *imbê*, et de *tiba*; abondance d'*imbês*. On connaît sous ce nom une aroïdée qui croît sur certains arbres, et laisse pendre jusqu'au sol ses racines dont l'ensemble rappelle d'une manière frappante les cordages d'un navire.

ITAÓCA (pointe, anse d'). — Le nom de ce petit promontoire, situé dans la province de Rio-de-Janeiro, en face de l'île de Paquetá, est brésilien, et

composé de *itá*, et *óca*, la maison de pierre. Il lui vient d'une ancienne maison en pierre qui le couronnait, ou se trouvait à proximité.

JACAREPAGUÁ (freguezia, lagune de). — Mot brésilien composé probablement de *jacaré*, caïman, et *ipigûa* auquel Montoya dans son *Tesoro de la lengua guarani*, donne la signification de *ensenada* : la lagune des caïmans.

NICTHERÓHY ou NITHERÓHY (ville, baie de). — Ce mot est sans aucun doute d'origine brésilienne ; mais il doit être très altéré et a résisté jusqu'ici à toutes les tentatives des étymologistes pour en donner l'explication. On nous a assuré qu'il se prononçait anciennement Nictherohy, en faisant porter l'accent tonique sur la dernière syllabe ; dans ce cas, celle-ci serait formée par la voyelle *y* et voudrait dire *eau*.

La ville de Nitheróhy s'appelait, il y a quelques années *Praia Grande*, et, bien que la baie de Rio-de-Janeiro soit souvent désignée sous ce nom, on ne sait si les Indiens le donnaient à la baie, prise dans son ensemble, ou à une de ses anses.

En tout cas, comme la langue brésilienne n'admet absolument aucune rencontre de consonnes, autres que *mb*, *nd*, *ng*, l'orthographe Nitheróhy est préférable à celle de Nictheróhy.

ONZE DE JUNHO (largo de). — Cette place s'appelait autrefois *Rocio pequeno* (voir ce mot); son nom actuel rappelle la bataille navale de Riachuelo, gagnée le 11 juin 1865, par l'escadre brésilienne sur la flotte paraguayenne, dans les eaux du Paraguay, près du confluent d'un ruisseau (*riachuelo* en espagnol).

OUVIDOR (rua do). — Cette rue, aujourd'hui le centre élégant de la ville, est une des premières qui aient été ouvertes à Rio-de-Janeiro. Elle s'appelait en 1590 rua de Alexis Manoel, nom qu'elle changea en 1659 pour celui de Padre Homem da Costa.

Son nom actuel date de 1780; il a eu pour origine la résidence de l'ouvidor (auditeur) de la *comarca* de Rio-de-Janeiro, Francisco Berquó da Silveira, qui y vint habiter la même année (1).

PAQUETÁ (île de). — Composé probable de *páca*, gros rongeur dont la chair est estimée, et *etá*, signe du pluriel, et marquant l'abondance; *abondance de pácas*; île giboyeuse en *pácas*.

Cette étymologie est tout à fait conforme à celle

(1) *Memorias da rua do Ouvidor*, par le Dr Joaquim Manoel de Macedo. Rio, 1878.

Les *ouvidores* étaient, dit Armitage, des juges inspecteurs (*itinerant judges*), astreints à faire une visite annuelle aux districts confiés à leur charge, pour y rendre les sentences en matière criminelle.

que donne Anchieta pour la composition des noms; mais cela ne suffit pas pour l'accepter sans réserve. Il est certain que la *páca* recherche les bords de l'eau, où elle se réfugie quand elle est surprise loin de son terrier; mais nous ne savons si elle fréquente les bords de la mer.

PAVUNA.—Le nom de cette localité, située à quelque distance de la ville, sur le chemin de fer du *Rio do Ouro*, est une corruption de *ipáua* lac ou lagune, et *úna*, noir; la lagune noire. C'est dans cette lagune qu'on avait coutume de faire prendre leurs premiers bains aux nègres importés dans la baie par la traite clandestine.

PEDRO II (praça de D.). — Cette place a plusieurs fois changé de nom. On l'appelait anciennement *lugar do ferreiro da Polé*, terme dont l'étymologie est inconnue, et qui fut changé en *praça do Carmo*, après l'établissement du couvent de ce nom. En 1743, lors de la construction du palais des gouverneurs (1) (aujourd'hui *palais impérial*), sur le bord de la plage nommée de *Nossa Senhora do O'*, elle prit le nom de *terreiro do Paço* (*terreiro* est synonyme de *praça* ou *largo*), et enfin de *largo do Paço*, dénomination encore fort usitée.

(1) Avant cette date, les gouverneurs de Rio-de-Janeiro n'avaient pas de résidence fixe.

QUITANDA (rue da). — Ce mot, comme on l'a vu au Chapitre *Langue. — Vocabulaire de quelques termes spéciaux*, signifie marché en langue *bunda*, et est dû à l'existence d'un ancien marché de coquillages (*marisco*), à proximité de cette rue, qui est l'une des plus importantes de la ville. Elle s'appelait antérieurement rue de *Sucusarará*, mot dont l'étymologie nous est complètement inconnue.

RIACHUELO (rue, quartier du). — La rue de Riachuelo portait autrefois le nom, encore usité, de Matacavallos (tue-chevaux), à cause de la forte montée qui la termine à une de ses extrémités.

Pour l'étymologie de son nom actuel, voir plus haut : *Onze de Junho*.

ROCIO. — Deux places de Rio-de-Janeiro, ont porté ce nom, encore usité, bien qu'il ne soit plus officiel. Ce sont : le *Rocio* (aujourd'hui Praça da Constituição, voir 1re partie, Chapitre V, et le *Rocio pequeno* (petit Rocio), actuellement *praça Onze de Junho*.

On appelait *rocio*, en Portugal, une sorte de place, ou de terrain *communal*, comme on dirait en France.

SAPOPEMBA. — Le nom de cette localité, voisine de Rio, est une légère corruption, d'après M. B.

C. de Almeida Nogueira (1) de *cipó*, racine, et *pemba*, entrelacée ; et provient d'un figuier sauvage fort commun, de même nom, dont les racines, se prolongeant hors de terre à une grande hauteur, et sur une large circonférence, embrassent les arbres voisins.

SEPETIBA.—Mot brésilien composé de *sapé* et *tiba*, qui indique abondance d'objets de la même espèce.

Le *sapé* est une graminée à large feuille qui affectionne les terrains stériles, et dont on se sert pour couvrir les cabanes.

TIJUCA (serra de la). — Mot brésilien, qui n'a souffert aucune altération, et signifie *terrain argileux et boueux*.

VALLA (rua da). —Aujourd'hui de Uruguayana.

On a déjà vu dans la 1re partie, Chapitre VI, 1°, que l'ancien nom de cette rue est dû à l'existence d'une *valla*, ou tranchée, qui servait d'égout pour les eaux pluviales, et le surplus des eaux du réservoir de la Carióca. Le peuple jetait toutes sortes d'immondices et la municipalité la recouvrit vers 1765, par ordre du vice-roi comte da Cunha.

Son nom actuel rappelle la capitulation de Uruguayana, ville du sud du Brésil, tombée entre les

(1) *Ensaios de sciencia*. Tome II. Rio, 1876.

mains des Paraguayens le 10 juillet 1865, et qui se rendit aux troupes brésiliennes le 18 septembre de la même année.

VISTA CHINEZA (vue chinoise). — Point de la route du Jardin Botanique à la Tijuca. Cet endroit fut d'abord connu sous le nom de *rancho dos Chins* (baraques des Chinois), parce que les colons chinois employés à la construction de la route y avaient établi leur baraquement. Comme la perspective dont on y jouit est fort belle, l'imagination populaire changea bientôt le nom primitif en celui que l'on emploie actuellement, et dont l'étrangeté ne laisse pas d'étonner beaucoup de promeneurs (1).

VISCONDE DO RIO BRANCO (rua do). — Anciennement *rua do Conde*. Elle a reçu son nom actuel en l'honneur du vicomte de Rio Branco, chef du ministère qui fit voter le 28 septembre 1871, la loi déclarant libres tous les fils à naître de mère esclave.

XV

MUNICIPE. — CHAMBRE MUNICIPALE.

Le municipe de Rio-de-Janeiro appartint à la province du même nom jusqu'en 1834; à cette

(1) *Sonhos de ouro*, par J. M. de Alencar. (Senio). Rio, 1872.

époque, il en fut séparé par l'*Acte Additionnel* et constitué en municipe neutre (*municipio neutro*) c'est-à-dire, complètement indépendant de tout gouvernement provincial, et administré directement par le pouvoir central. C'est une organisation assez semblable à celle du territoire fédéral de Washington, aux Etats-Unis.

Le municipe neutre contient presque toutes les îles de la baie, et a une superficie de 1,394 kilomètres carrés. Il comprend, outre les 13 *freguezias* urbaines, les *freguezias* suburbaines de *Campo Grande*, *Guaratiba*, île *do Governador*, *Inhauma*, *Irajá*, *Jacarepagua*, île de *Paquetá*, et le curato de *Santa Cruz* (1).

La population de ces *freguezias* était en 1872, lors de la confection du recensement, d'un peu plus de 47,000 habitants, ou d'environ 52,000 en l'augmentant de 10 0/0 pour les omissions probables, ce qui, ajouté au chiffre maximum de la population actuelle de la ville, donne 372,000 habitants ; mais, si d'un côté l'immigration se porte beaucoup moins sur les *freguezias* suburbaines, de l'autre, les causes qui tendent à équilibrer les naissances et les décès dans la ville y font bien moins sentir leur action,

(1) On nomme *curato* une *freguezia* de moindre importance.

de sorte que l'on peut évaluer la population du municipe tout entier, au 1er janvier 1885, à 400,000 habitants (1).

La municipalité de Rio-de-Janeiro portait anciennement le nom de *Senado da Camara* (Sénat de la Chambre), et se composait de trois *vereadores* (conseillers), élus pour un an ; de deux magistrats nommés *almotaceis*, qui servaient trois mois, d'un *procurador* (procureur), d'un *escrivão* (greffier), et de divers employés. Elle était présidée par le *Juiz de fora* (2). La loi du 28 avril 1828 a aboli cette institution pour la remplacer, comme dans tout le Brésil, par une chambre municipale élue par le suffrage à deux degrés, et comptant neuf *vereadores* dont celui qui avait réuni le plus de votes était de droit président de la municipalité. Sous cette organisation, le municipe de Rio ne comptait pas plus de *vereadores* que tout autre municipe ayant pour chef-lieu une *cidade* ; les municipalités des *villas* n'en avaient que sept (3). Les élections municipales, souvent ensan-

(1) L'ouvrage déjà cité : *Guia do viajante no Rio de Janeiro*, 1884, donne la même évaluation.

(2) On appelait de ce nom, d'après Armitage, une classe de magistrats immédiatement au-dessous des *Ouvidores*.

(3) Ces deux termes signifient *ville*, mais la *villa* est presque toujours moins importante comme population et n'est pas la résidence de fonctionnaires d'un ordre aussi élevé que la *cidade*.

glantées, présentaient, comme celle des députés, les plus tristes scènes de désordre.

La loi du 9 janvier 1881, qui a remplacé le suffrage à deux degrés par le suffrage direct, en diminuant considérablement le nombre des électeurs (voir 3me partie : *Sénat*, *Chambre des députés*), a élevé le nombre des *vereadores* dans les municipes les plus importants de l'empire; elle l'a porté à 21 pour celui de Rio-de-Janeiro, et décidé que le président serait désormais élu par ses collègues.

Depuis la création de la Chambre municipale de Rio-de-Janeiro, le pouvoir central l'a successivement dépouillée de la plus grande partie de ses attributions, ainsi que de ses revenus. Il lui a enlevé, entre autres, les services de l'approvisionnement de l'eau, de l'éclairage, des égouts, des principaux jardins publics, des tramways, du balayage et de l'irrigation des rues, et ne lui a guère laissé que ceux du pavage et de l'abattoir.

Ces empiètements ont peu agité l'opinion publique, qui est fort hostile à la municipalité, et voit dans l'intervention de l'État une sérieuse garantie pour les intérêts du municipe. Quoiqu'il soit impossible de ne pas reconnaître la justesse de la plupart des censures adressées à la Chambre municipale, il faut dire que le budget de ses recettes, qui ne s'est élevé

en 1884 qu'à environ 1,500 *contos* (1), est tout à fait insuffisant pour lui permettre de s'acquitter convenablement, dans toute l'étendue de son ressort, des services qui restent à sa charge.

Les séances de la Chambre municipale sont publiques et quelquefois fort orageuses. Les questions politiques et personnelles y jouent un très grand rôle.

L'exécution de ses *posturas* (règlements) est confiée à des agents nommés *fiscaes* (surveillants). Ces règlements sont souvent mal exécutés, et les *fiscaes* n'échappent pas toujours au reproche de corruption. L'administration municipale offre du reste, plusieurs côtés faibles. Il arrive fréquemment que les employés de divers ordres sont destitués d'après le pur caprice de la majorité; procédé cruel en lui-même et qui s'accorde mal avec les principes d'une bonne gestion financière (2).

Le service le plus important qu'ait conservé la Chambre municipale de Rio est celui de l'abattoir ou *matadouro*.

(1) Exactement 1.491 : 873$.205 (3,730,000 fr. au change de 400 réis par franc).

Séance extraordinaire du 23 *mai* 1885.

(2) Le système municipal laisse encore plus à désirer dans les provinces. (Voir le rapport de M. le Dr Cesario Alvim, président de la province de Rio-de-Janeiro. 1885.)

Le matadouro, qui fonctionnait [illegible] la *praia* Santa Luzia [illegible] *Praia formosa* en 1881, et définitivement installé à la fin de 1881, à Santa-Cruz, près de l'[illegible] de la ville, à laquelle le relie une ligne de chemin de fer qui s'embranche sur celle de la Praia [illegible].

Le nombre de têtes de bétail abattues au matadouro est très considérable.

Pendant le premier semestre de l'année 1891, il a été le suivant pour chaque mois.

	Bœufs, vaches et veaux	Moutons	Porcs
Janvier	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Février	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Mars	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Avril	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Mai	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Juin	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Total	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Soit, par jour, environ [illegible] bœufs, vaches et veaux, 52 moutons, et à peu près le tiers [illegible] de porcs (1).

La Chambre municipale perçoit pour tête de bétail qui est de 4 $ 000 (1 fr.), en moyenne de [illegible] pour les premiers, de 800 réis (2 francs) pour les moutons, et de 1 $ 000 (2 fr. 50) pour les porcs.

(1) Ces chiffres ont été fournis à l'auteur par l'administrateur de la Chambre municipale.

On n'abat au *matadouro* qu'un très petit nombre de veaux.

XVI

MONNAIE. — CHANGE.

Le système monétaire du Brésil est des plus simples.

Il a pour unité le *real*, au pluriel *reis*, d'une valeur tellement petite (moins d'un quart de centime au change au pair) qu'elle est purement nominale et ne s'emploie que dans les opérations de comptabilité; la plus petite somme étant de 20 réis (environ 5 centimes).

On compte par *reis* jusqu'à *mille reis* ou un *milreis* (1) que l'on peut considérer comme une autre unité, et qui se représente ainsi 1$000, ou plus simplement 1$. On compte ensuite par milréis jusqu'à 999$000. Dix fois 100$ ou un million de réis, prennent le nom de *conto de reis*, ou simplement *conto*, qui s'écrit 1,000$000, ou simplement 1,000$: Les plus grosses sommes s'énoncent de cette manière.

Ce système est le même que celui de Portugal.

(1) Il est indifférent d'écrire *mille reis* ou *milreis*; la seconde orthographe est portugaise et équivaut exactement à la première

la seule différence que le réal portugais et ses iples, appelés *moeda forte* (monnaie forte) sont aleur double du réal brésilien et de ses mul- s, désignés sous le nom de *moeda fraca*, naie faible) (1).

absence de sous-multiples le rend des plus nodes ; et il ne présente que le léger inconvé- d'exiger un zéro de plus que le système déci- français. Ainsi, si l'on prend comme exemple ange de 400 réis pour un franc (voir plus loin), lus commode pour cette démonstration, la naie française s'exprime en monnaie brési- e de la manière suivante :

.	0 05	0 $ 020	(vingt réis.)
.	0 10	0 $ 040	(quarante réis).
.	0 25	0 $ 100	(cent réis.)
.	0 50	0 $ 200	(deux cents réis.)
.	1 00	0 $ 400	(quatre cents réis.)
.	10 00	4 $ 000	(quatre mille réis.)

Cela n'est pas tout à fait exact, mais à une très petite dif- près. La livre sterling, qui vaut au pair en monnaie bré- e 8$888, a, en Portugal, où existe la circulation métal- une valeur de 4$500 ou 9$000 du Brésil, si la monnaie enne était exactement deux fois plus faible.

Fr.	100 00	40 $ 000	(quarante mille réis.)
Fr.	1.000 00	400 $ 000	(quatre cents mille réis.)
Fr.	10.000 00	4:000 $ 000	(quatre contos de réis.)
Fr.	100.000 00	40:000 $ 000	(quarante contos de réis.)
Fr.	1.000.000 00	400:000 $ 000	(quatre cents contos de réis.)
Fr.	10.000.000 00	4.000:000 $ 000	(quatre mille contos de réis.)
Fr.	100.000.000 00	40.000:000 $ 000	(quarante mille contos de réis.)

Les monnaies du Brésil sont de cuivre, de nickel, d'argent et d'or.

Les monnaies de cuivre sont : la pièce de 10 réis, aujourd'hui complètement bannie de la circulation; la pièce de 20 reis ou *vintem*, et la pièce de 40 réis.

Les monnaies de nickel dont l'adoption date de 1870, sont : la pièce de 100 réis, appelée aussi *tostão*, et celle de 200 réis.

L'usage a encore conservé, pour les petits achats les expressions de *cruzado*, 400 réis, de *pataca*, 320 réis et de *meia-pataca* (demi-pataque) bien que les pièces de ce nom n'existent plus.

Les monnaies en argent sont de 200 reis, 500 réis, 1,000 réis et 2,000.

Les monnaies en or sont de 10,000 et de 20,000 réis. Leur titre, comme celui des monnaies d'argent est à 917 millièmes.

Leur poids absolu et en métal fin sont indiqués par le tableau suivant, qui désigne aussi la valeur des monnaies d'or en francs (1).

OR				
MONNAIES	GRAMMES	TITRE	GRAMMES DE MÉTAL PUR	VALEUR en francs
Monnaie de 20 $.....	17.9596875	917	16.4415234	56.80
Monnaie de 10 $.....	8.9648438	917	8.2207617	28.40
Monnaie auxiliaire d'argent				
Monnaie de 2$000....	25.500	917	23.38350	.....
Monnaie de 1$000....	12.750	917	11.69175	.....
Monnaie de 0$500....	6.375	917	5.84587	.....

(1) Ce tableau est extrait de la publication officielle intitulée : *Le Brésil à l'exposition universelle de Philadelphie.* Rio, 1876. Elle n'indique pas la valeur en monnaie française des pièces d'argent. — Selon le *Livret-Chaix* de 1884, celle de ces dernières serait, respectivement, de 5 fr. 15, 2 fr. 57, 1 fr. 25. Toutes les pièces d'argent de même nom n'ont, du reste, pas exactement la même valeur intrinsèque

Ce système monétaire date de l'année 1849. Le système décimal des poids et mesures, adopté depuis, n'existant pas encore au Brésil à cette époque, la base choisie a été l'octave (*oitava* : 3 gr. 5859) d'or, au titre de 916 2/3, pour la valeur de 4 $ 000. Après 1860 le titre a été porté à 917 millièmes.

La circulation de l'or et de l'argent n'existe pas au Brésil ; elle est remplacée par celle du papier-monnaie inconvertible, à la suite des circonstances dont nous allons donner un rapide résumé historique :

Il existait au commencement du siècle, lors de l'arrivée de la cour portugaise, deux monnaies d'or, l'une portugaise, et l'autre coloniale d'un titre moins élevé. La monnaie d'argent était rare et s'importait du Pérou sous la forme de piastres dont la valeur variait entre 750 et 800 réis. Le prince régent, depuis D. João VI, engagé dans la campagne ruineuse de la guerre Cisplatine, imagina de faire repasser ces piastres sous le balancier et de leur donner une empreinte nominale de 960 réis, ou trois *patacas*. Cette altération donna au gouvernement un bénéfice de 20 0/0 sur quarante millions de piastres, environ 210 millions de francs, qui furent soumises à cette opération, au grand détriment de la prospé-

rité du pays. L'or, se trouvant en concurrence avec une monnaie d'argent dont la valeur nominale était fausse, disparut de la circulation.

Le gouvernement de Rio-de-Janeiro eut alors recours à la première Banque du Brésil, fondée en 1808, et *dont la création*, dit Horace Say, *a été une calamité pour le pays*. Cette Banque avait reçu le privilège d'émettre des billets remboursables en espèces, et, en 1812, le Trésor royal y était entré comme actionnaire.

Les billets de la Banque du Brésil furent d'abord très recherchés; elle profita de cette faveur pour en émettre un très grand nombre, plus de dix fois la valeur de son capital réel, et fit, en même temps, de nombreux prêts au gouvernement. Bientôt son papier devint trop abondant, sa valeur baissa et l'on courut à la Banque pour l'échanger contre des espèces. Mais la Banque avait prêté à l'Etat sa réserve métallique. Elle fut forcée de suspendre ses paiements, ce à quoi l'autorisa le gouvernement tout en reconnaissant sa propre dette (1819). La Banque continua à faire des émissions, mais son papier se déprécia de plus en plus. Enfin sa liquidation fut décidée par la Chambre des députés, le 6 juin 1829, peu de mois avant l'expiration de son privilège qui devait prendre fin le 11 décembre de la

même année. L'Etat prit à sa charge les billets non remboursables de cet établissement de crédit; et c'est de cette époque que date la funeste institution du papier-monnaie au Brésil.

La dépréciation de la monnaie brésilienne avait été telle que le franc qui valait en 1815 de 150 à 160 réis, en valait 475 en 1829.

Là ne s'arrêta pas pourtant la déplorable politique financière du gouvernement brésilien. Il eut recours ensuite à l'altération de la monnaie de billon qu'il fit frapper d'un coin d'une valeur quadruple, expédient qui eut pour conséquence inévitable de stimuler l'avidité des contrefacteurs qui inondèrent le Brésil de fausse monnaie de cuivre. Il s'ensuivit une crise que le gouvernement ne put conjurer qu'au moyen de l'émission de nouveaux billets pour racheter l'excès du billon.

Enfin le régime du papier-monnaie, existant de fait depuis la suspension des paiements de la Banque du Brésil, fut reconnu légalement par la loi du 3 octobre 1883, et l'étalon monétaire fut altéré par la loi du 8 octobre de la même année, qui fixa la valeur de l'octave (*oitava*) d'or à 22 carats, à 2$500 réis de sorte que la *portugaise* de 6$400 réis se trouva valoir 10$000 réis. (La valeur de la même octave était anciennement de 1,600 réis.

Une loi postérieure, en date du 11 septembre 1846, altéra encore cet étalon, en donnant à l'octave d'or au même titre la valeur de 4,000 réis, base du système monétaire brésilien actuel (1).

C'est ainsi que se trouva définitivement consacrée la monnaie faible du Brésil (*moeda fraca*), ainsi nommée par opposition à la monnais forte de Portugal (*moeda forte*), dont la valeur est double.

Les billets actuels (*notas* ou *cedulas*) de papier-monnaie sont émis par l'Etat et, dans une faible proportion, par la nouvelle Banque du Brésil et quelques autres qui jouissent de ce privilège (voir 3e partie). Ils sont de 0$500, 1$000, 2$000, 5$000, 10$000, 20$000, 25$000, 30$000, 50$000, 100$000, 200$000, et 500$000. La valeur de ce papier-monnaie par rapport à l'or, constitue ce qu'on appelle le *change*. On appelle aussi de ce nom la quantité de monnaie brésilienne qu'exigent les banques en échange d'une traite pour une somme déterminée, payable en Europe et généralement à 90 jours.

Le change brésilien se compose donc de deux éléments, dont l'un représente la dépréciation du

(1) Les détails qui précèdent sont extraits des ouvrages intitulés: *Histoire des relations commerciales de la France et du Brésil*, par Horace Say. Paris, 1839 ; *et Dados e factos relativos á historia politica e financeira do Brazil, por um Brazileiro.* Anonyme. Recife, 1885.

papier-monnaie, et l'autre, les variations de la valeur de la monnaie brésilienne, prise intrinsèquement, sur les places étrangères, selon les fluctuations du commerce.

Le papier-monnaie brésilien, par suite de circonstances exceptionnelles, a parfois dépassé le *pair*, c'est-à-dire qu'il a valu plus cher que l'or, et alors celui-ci réapparaissait dans la circulation ; mais généralement il reste en dessous.

Diverses causes influent sur le change : la situation politique du pays, les nouvelles émissions de papier-monnaie, les événements de l'extérieur, l'état des récoltes, et d'autres causes confuses qu'il est très difficile de démêler. La spéculation entre aussi pour une grande part dans ces variations.

On distingue quatre sortes de change : le change sur l'Angleterre, le change sur Paris, le change sur Hambourg et le change sur Lisbonne. Les trois derniers ont la même base. Il est évident du reste que les quatre sortes de change s'équivalent mutuellement, ou avec une faible différence.

Le change anglais prend comme base la valeur de 1$000 réis, en *pence*, à un temps donné. Cette valeur au *pair*, c'est-à-dire la valeur intrinsèque du *milreis* calculée en or, est de 27 *pence*. A mesure que le papier du Brésil est déprécié, le change

anglais descend par *penny* ou fraction de *penny*; il hausse lorsque la valeur du papier se relève.

Le change français, le change allemand et le change portugais partent d'une base opposée. Ils prennent pour point de départ la quantité de réis qu'exigent les banques en échange de 1 franc, ou de 1 marc, ou de 1 milréis portugais. La valeur au pair du change français est d'un peu plus de 352 *reis* par franc(1) et celle du change allemand de 436 réis par reichsmark; le 1$000 réis de Portugal vaut 2$000 réis du Brésil.

Quand la monnaie brésilienne est dépréciée, il faut donner une plus grande quantité de réis pour avoir un franc, un marc ou 1$000 réis portugais. Le change monte donc à proportion que le change anglais baisse, et *vice-versâ*.

Nous ne nous référons dans cet ouvrage qu'au change français; mais comme il importe essentiellement de ne pas établir de confusion à ce sujet et que le change anglais est plus répandu, nous nous rapporterons toujours à ce dernier, lorsqu'il s'agira d'exprimer en général la valeur en or de la monnaie brésilienne ; désignant sa dépréciation sous le nom de *baisse du change*, et son relèvement sous le nom de *hausse du change*.

Le tableau suivant, emprunté à la Revue com-

merciale (*Retrospecto commercial*) du *Jornal do Commercio* de 1884, indique par année, depuis 1852 les cours extrêmes du change anglais, du change français et du change allemand :

ANNÉES	CHANGE SUR LONDRES	CHANGE SUR PARIS	CHANGE SUR HAMBOURG
1852.....	26 ⅛ — 28 ¼ d.	340 — 360 rs.	630 — 665 rs.
1853.....	27 ½ — 29 ¼ d.	328 — 358 rs.	640 — 662 rs.
1854.....	26 ½ — 28 ½ d.	340 — 370 rs.	640 — 675 rs.
1855.....	27 — 28 d.	340 — 360 rs.	640 — 660 rs.
1856.....	27 — 28 ¼ d.	340 — 354 rs.	640 — 662 rs.
1857.....	23 ½ — 28 d.	341 — 368 rs.	645 — 660 rs.
1858.....	24 — 27 d.	352 — 420 rs.	670 — 725 rs.
1859.....	23 ¼ — 27 d.	360 — 410 rs.	740 — 775 rs.
1860.....	24 ½ — 27 ⅛ d.	350 — 392 rs.	670 — 740 rs.
1861.....	24 ¼ — 26 ¾ d.	356 — 395 rs.	675 — 730 rs.
1862.....	24 ¾ — 27 ¾ d.	345 — 393 rs.	657 — 710 rs.
1863.....	26 ¾ — 27 ⅛ d.	340 — 376 rs.	646 — 666 rs.
1864.....	25 ½ — 27 ¾ d.	342 — 380 rs.	654 — 685 rs.
1865.....	22 ⅜ — 27 ¼ d.	340 — 418 rs.	665 — 775 rs.
1866.....	22 — 26 d.	367 — 433 rs.	690 — 800 rs.
1867.....	19 ⅜ — 24 ¾ d.	388 — 480 rs.	735 — 880 rs.
1868.....	14 — 20 d.	475 — 652 rs.	885 — 920 rs.
1869.....	18 — 20 d.	400 — 525 rs.	900 — 975 rs.
1870.....	19 ¾ — 24 ⅜ d.	390 — 485 rs.	730 — 904 rs.
1871.....	21 ⅞ — 25 ⅞ d.	347 — 425 rs.	693 — 793 rs.
1872.....	24 ½ — 26 ⅜ d.	358 — 393 rs.	680 — 735 rs.
1873.....	25 ⅛ — 27 ⅛ d.	340 — 374 rs.	440 — 480 rs.
1874.....	24 ¾ — 26 ¾ d.	352 — 385 rs.	440 — 472 rs.
1875.....	26 ¼ — 28 ⅜ d.	337 — 364 rs.	415 — 450 rs.
1876.....	23 ½ — 27 ⅛ d.	352 — 406 rs.	432 — 498 rs.
1877.....	23 — 25 ⅝ d	372 — 416 rs.	462 — 509 rs.
1878.....	21 — 24 ⅝ d.	386 — 450 rs.	478 — 549 rs.
1879.....	19 ⅛ — 23 ⅝ d.	405 — 504 rs.	502 — 610 rs.
1880.....	19 ⅞ — 24 d.	398 — 480 rs.	495 — 589 rs.
1881.....	20 11/16 — 23 ¼ d.	412 — 458 rs.	508 — 565 rs.
1882.....	20 ⅛ — 22 d.	432 — 465 rs.	534 — 571 rs.
1883.....	21 — 22 ¼ d.	428 — 455 rs.	535 — 565 rs.
1884.....	19 ¼ — 22 ½ d.	425 — 501 rs.	526 — 609 rs.

On voit que, depuis plusieurs années, le change français a haussé, c'est-à-dire que le change anglais a baissé presque continuellement, et que, par conséquent, la monnaie brésilienne a subi une dépréciation constante. Cette dépréciation s'est encore accentuée dans les premiers mois de 1885, où la valeur du franc s'est élevée à plus de 530 réis.

La baisse du change est favorable au commerce d'exportation, qui paie en papier déprécié des marchandises qu'il vend pour de l'or en Europe; mais elle est funeste au commerce d'importation, aux consommateurs qui voient renchérir tous les articles de provenance étrangère, et au gouvernement dont elle mine le crédit au dehors, tout en lui imposant de lourds sacrifices pour le paiement de sa dette extérieure et l'acquisition de son matériel de guerre (1).

(1) Voir, 3e partie : *Budget du Brésil. Dette. Papier monnaie*
On peut craindre, vu les circonstances actuelles et la mauvaise gestion financière du gouvernement que cette situation n'aille en empirant. C'est peut être la plus grande difficulté présente du Brésil. Cependant les pouvoirs publics ne paraissent pas se douter de la gravité du mal, car les mesures prises pour le conjurer ont été nulles ou insignifiantes.

Le remède à cet état de choses ne peut être selon nous, et il a été du reste indiqué plusieurs fois, que le retour à la circulation métallique au moyen de grands achats d'or, que le crédit du Brésil lui rendrait encore faciles.

XVII

CONSOMMATION DE LA VIANDE. — PRIX DES VIVRES. — CONDITIONS DE L'EXISTENCE POUR LES EUROPÉENS.

L'avilissement de la monnaie brésilienne est bien moins sensible dans l'intérieur du Brésil que dans les relations internationales ; et d'un autre côté, par suite de la concurrence toujours croissante, le prix des articles d'importation de première nécessité ne s'est pas élevé en raison directe de la baisse du change (1). Il en résulte que la cherté de la vie à Rio-de-Janeiro n'a guère augmenté depuis dix ans.

Rio est probablement une des villes du monde où il se mange le plus de viande. On l'y consomme sous deux formes, la viande fraîche (*carne verde*), fournie par l'abattoir, et la viande sèche ou *carne secca*, qui provient du sud du Brésil et surtout des

(1) Pour ce motif, nous adoptons pour ce chapitre, comme dans les autres, chaque fois qu'il s'agit de traduire en monnaie française des sommes dépensées dans l'intérieur du Brésil, ou pour des travaux qui n'exigent pas l'emploi d'un grand matériel étranger, le change de 400 réis par franc. Outre que ce change exprime assez exactement la vérité, il a l'avantage de se prêter plus facilement à la comparaison. Voir le Chapitre. *Monnaie. Change.*

Républiques de la Plata. La première est excellente, et on s'accoutume facilement à la seconde, qui forme, avec des haricots noirs, le plat national brésilien, nommé *feijoada* (ragoût de haricots.)

Nous avons déjà indiqué (le nombre des têtes de bétail abattues pendant les six premiers mois de 1885 (1).

La viande n'est pas pesée à l'abattoir de Santa Cruz, et le poids de chaque tête de bétail varie nécessairement dans une assez forte proportion, suivant les circonstances. Mais nous possédons une évaluation récente et officielle du nombre de kilogrammes de viande fraîche consommés par jour. Cette consommation était évaluée, au mois de juin 1884 à 55,000 kilogrammes (2).

Le nombre d'habitants de la ville était, à la fin de

(1) Voir le chapitre *Municipe. Chambre Municipale.*

(2) Voici quels étaient à cette date les chiffres de la consommation pour chaque jour de la semaine :

Lundi	55.000	kilogrammes.
Mardi	56.000	»
Mercredi	45.000	»
Jeudi	62.000	»
Vendredi	42.000	»
Samedi	55.000	»
Dimanche	70.000	»

(*Exposition faite par M. le Dr José Pereira Nobre, président de la Chambre municipale, dans la séance du* 11 *juin* 1884.)

la même année, d'après notre estimation, et population flottante comprise, de 320,000 habitants. Mais ce chiffre est un peu trop bas pour établir une moyenne de consommation de la viande. En dehors de la ville, en effet, le *curato* de Santa Cruz et l'île de Paquetá se fournissent à l'abattoir, le premier directement, et la seconde, par l'intermédiaire de Rio ; et en outre, une petite quantité de viande est transportée par le chemin de fer dans les environs. Le *maximum* des consommateurs hors ville n'arrive pas, selon toute probabilité, au chiffre de 20,000 ; ce qui donne 340,000 personnes pour le chiffre des consommateurs de viande fraîche, ou près de 162 grammes par jour et par habitant.

Mais dans la consommation de la viande, la *carne verde*, ou viande fraîche, n'entre que pour une partie, car la *carne secca* joue un grand rôle dans l'alimentation de la ville, comme du Brésil entier. D'après le *Retrospecto* du *Jornal do Commercio*, la consommation de cette dernière a été pendant l'année 1884, de 28,604,154 kilogrammes. Cependant ce chiffre est trop élevé, car comme la ville n'a pas d'octroi, il faut entendre par ce mot *consommation*, (*consumo*), non seulement ce qui est absorbé par Rio-de-Janeiro comme les envois qui se font vers l'intérieur par terre ou par la baie. Il est donc difficile

d'établir la consommation *réelle* de la ville en *carne secca*. Toutefois on s'accorde généralement à penser qu'elle est, au minimum, égale à la consommation de la viande fraîche, ce qui donnerait par jour 110,000 kilogrammes de viande, 324 grammes par habitant, pour le moins ; ou 118 kilogrammes par an.

La viande fraîche du bœuf est à fort bon marché. Elle ne dépasse pas le prix extrême de 400 à 500 réis (1 fr. à 1 fr. 25) le kilogramme, au détail : la *carne secca* est plus chère d'environ un tostão (100 réis, 25 centimes). Elle est en réalité à plus bas prix puisqu'elle ne contient ni os, ni humidité.

Le prix des autres qualités de viande est plus élevé; celle du porc vaut de 800 à 900 réis (2 francs à 2 fr. 25) le kilogramme; celle de mouton de 800 à 1,000 réis (2 francs à 2 fr. 50) et celle de veau, dont on consomme fort peu, de 1,000 réis à 1,200 réis (2 fr. 50 à 3 francs).

La volaille est à un prix modéré; mais les œufs sont fort chers. Ils coûtent en moyenne 800 réis (2 fr. 60) la douzaine.

Le marché de Rio-de-Janeiro est très abondamment fourni de poisson. On a écrit, et le fait nous a été confirmé par des personnes compétentes, qu'il y en a peu d'aussi riche. Plusieurs espèces de pois-

sons : le *badejo*, la *garupa*, le *bejúpirá*, etc., sont d'un goût exquis et d'un prix élevé. Mais un grand nombre d'autres, comme la sardine, et la *tainha*, se vendent à très bas prix. Il en est de même des huîtres, qui sont petites et fort bonnes.

La morue sèche entre pour une proportion considérable dans l'alimentation. Elle vaut de 500 à 600 réis le kilogramme.

Le pain est plus cher qu'en Europe, parce que la farine de froment provient pour la plus grande partie de l'étranger (des Etats-Unis). Toutefois, son prix n'est pas excessif. On ne le vend pas habituellement au poids, mais on peut estimer qu'il vaut environ 300 réis (0 fr. 75) le kilogramme, car, c'est ce que demandent quelques boulangers.

Parmi les légumes nous citerons les prix suivants :

Pommes de terre 240 réis (60 centimes) le kilogramme.

Haricots 160 réis (40 centimes) le litre.

Les choux-fleurs autrefois d'un prix élevé, sont aujourd'hui à fort bon marché.

Il en est de même pour les légumes acclimatés depuis longtemps au Brésil et dont les meilleurs sont : le *chou-chou*, et *l'abobora d'agua*.

Le riz vaut de 200 à 300 réis (0 fr. 50 à 0 fr. 75) le litre (1).

L'huile d'olive vaut 1 $ 600 réis (4 fr.), le litre de première qualité, le beurre environ 3 $ 000 (7 fr. 50), le kilogramme.

Parmi les fruits, les bananes et les oranges sont à fort bon marché.

Le vin ordinaire de Bordeaux, acheté par petite quantité, se paie 500 réis (1 fr. 25) la bouteille; et la bière *nationale* (fabriquée à Rio) dont la consommation a très considérablement augmenté depuis quelques années, se vend généralement 200 réis, (0 fr. 50) dans les mêmes conditions.

Les loyers sont fort chers, on en peut dire autant des vêtements, du linge, des articles de mode, des restaurants, des hôtels, des livres et des plaisirs (2).

(1) On mange beaucoup de riz au Brésil, et on l'y prépare bien mieux qu'en Europe. Le riz brésilien est fort supérieur comme goût au riz de provenance étrangère (Voir le Chapitre *Douane*).

(2) En outre, l'institution de la loterie est, pour un grand nombre d'Européens comme de Brésiliens, une occasion sans cesse renouvelée de dépenses relativement élevées. On vend chaque jour à Rio-de-Janeiro une très grande quantité de billets de loteries autorisées par l'État, par les diverses provinces, ou étrangères. La somme dépensée annuellement ainsi, et pour ainsi dire, en pure perte, par la ville de Rio-de-Janeiro, a été évaluée récemment. (*Jornal do Commercio* du 20 Août 1885. — *Cartas fluminenses*) à 7,000 *contos de reis* (17,500,000 francs).

Le gouvernement brésilien contribuerait grandement à la pros-

En outre, il est essentiel de faire remarquer que l'argent a, au Brésil, une valeur moindre qu'en Europe, c'est-à-dire, qu'en général, on le dépense beaucoup plus facilement.

Il s'ensuit que, malgré le bas prix des vivres de première nécessité, le milréis (1 $ 000) à Rio, ne vaut pas beaucoup plus que le franc à Paris.

Il est arrivé parfois que des chefs de maisons étrangères n'aient pas rougi d'engager des employés à un prix qui représentait en Europe l'aisance, mais qui, au Brésil, ne leur valait qu'une amère désillusion, surtout aux époques de hausse du change; tel, par exemple, que 100 francs par mois et la nourriture.

Voici, à ce sujet quelques détails qui permettront à ceux qui désirent venir à Rio, d'éviter des déceptions cruelles.

Le minimum des besoins de l'existence, pour un ouvrier ou un modeste employé est de 100 $000 (cent milréis) par mois, dans lesquels la nourriture entre pour près de la moitié. Mais on ne doit jamais accepter d'engagement à ce prix, ni même à celui de 150 $ 000, à moins pourtant, que la nourriture ne

périté morale et matérielle du pays, s'il remplaçait cette malheureuse institution par des caisses d'épargne sur le modèle des *penny-banks* en Angleterre.

soit stipulée. Au dessus de 150 $ 000, les conditions commencent à devenir avantageuses, et ces avantages augmentent dans une proportion rapide, car pour les économies que l'on peut réaliser et envoyer en Europe, le milréis reprend sa valeur entière du change du jour (1).

L'étranger engagé par une maison particulière, ou par le gouvernement brésilien, doit calculer ses exigences d'après ce qui précède, et stipuler soit le paiement en or, c'est-à-dire au change moyen de chaque mois, soit le paiement en milréis. La première manière a l'inconvénient que la paie ou les appointements diminuent avec la hausse du change, et l'avantage de savoir au juste la valeur en Europe des économies réalisées. La deuxième manière offre l'avantage de recevoir une somme fixe, et l'inconvénient de voir réduire les économies par la baisse du change.

Les intéressés pèseront le pour et le contre (2).

(1) On conçoit que ces considérations ne sont que relatives.

Il est certain que l'on peut vivre à Rio à meilleur marché puisque la viande, base de la nourriture, est d'un prix peu élevé et qu'on peut se passer de vin.

Mais ce régime dont s'accommodent les ouvriers portugais et italiens, beaucoup moins habiles du reste, ne représenterait pour des ouvriers ou petits employés français, belges, anglais, suisses ou allemands, qu'une existence de privations.

(2) Si l'on traite avec le gouvernement brésilien, on peut être

Comme résidence, Rio-de-Janeiro ne manque pas d'agréments, et les étrangers s'y accoutument vite. Le climat en est magnifique; les environs, comme on l'a déjà vu, d'une beauté surprenante. La population, de mœurs très douces, est sympathique aux étrangers. La liberté y est aussi grande qu'on peut le désirer.

Le Brésil, malgré l'esclavage, les abus et quelques privilèges qui restent encore du régime colonial, est un pays profondément démocratique. Les différences de rang, qui sont encore si tranchées

certain de sa bonne foi, et que ses offres seront toujours largement rémunératrices. Il est préférable cependant, même dans ce cas, d'avoir quelques notions de la valeur absolue et relative de l'argent au Brésil, comme le démontre le fait suivant, dont l'auteur a eu particulièrement connaissance.

Il y a quelques années, un contremaître engagé en France pour un établissement public de Rio-de-Janeiro, et complètement ignorant des conditions du pays, après avoir stipulé en France ses appointements mensuels, refusa obstinément tous les modes de paiement (même celui en or) qui lui furent proposés à la légation brésilienne de Paris. Il accepta enfin le paiement au change au pair (le plus désavantageux, puisque depuis lors la baisse du *change* anglais s'est toujours accentuée) que, de guerre lasse, lui offrit en dernier lieu le ministre du Brésil. Il s'aperçut bientôt qu'il ne recevait par mois qu'une somme inférieure aux stipulations (en monnaie française) de son contrat, et à l'expiration de celui-ci, réclama le paiement de la différence qui se montait à quelques milliers de francs. Sa réclamation fut satisfaite bien qu'on n'eût pu adresser aucun blâme au gouvernement brésilien s'il avait refusé de la prendre en considération.

chez plusieurs des plus grandes nations européennes, n'y existent pour ainsi dire pas. Les plus hauts fonctionnaires sont très accessibles, et c'est un grand sujet d'étonnement pour un étranger que la facilité avec laquelle il est admis à leur demander des renseignements ou à leur présenter des réclamations (1).

XVIII

FÊTES POPULAIRES. — THÉATRES.

Les processions étaient anciennement les principales fêtes populaires de Rio-de-Janeiro. Elles étaient très fréquentes. Elles sont actuellement bien moins nombreuses, et loin d'être aussi suivies.

Les principales sont celles de S. Sébastien, patron de la ville, qui se célèbre le 20 Janvier; et de la

(1) Le hasard a mis l'auteur de ce livre à même d'observer un exemple frappant de ces mœurs affables et véritablement démocratiques. Il n'a jamais oublié l'aspect que présentait, dans la soirée du 30 juillet 1879, la *chacara* du vicomte de Rio-Branco, revenu le même jour d'Europe. Cet homme d'État, dont le nom restera célèbre dans l'histoire (voir Chapitre *Esclavage*), et qui est mort depuis dans une honorable pauvreté, avait ouvert les portes de son salon, sans distinction de nationalités, de couleurs ni de toilette, à la foule de ses admirateurs et aux inconnus qui désiraient avoir l'honneur de le saluer. La grandeur simple de cette fête était de nature à impressionner vivement.

Fête-Dieu, dite aussi de saint Georges (*S. Jorge*). Le souverain et les ministres assistent à cette dernière. Il y a encore peu de temps, son principal attrait, aux yeux d'une partie de la population, était le cortège de S. Georges, représenté par un mannequin à cheval cuirassé et casqué, et accompagné d'une garde d'honneur. Cette coutume étrange, et qui rabaissait la dignité d'une cérémonie du culte catholique, a été abolie récemment.

Au nombre des fêtes religieuses on peut placer aussi la visitation des églises dans les derniers jours de la semaine sainte. La foule y est considérable, dans la soirée surtout; et la famille impériale ne manque jamais à cette pieuse coutume.

Deux pèlerinages sont très suivis. Le premier est celui de *Nossa Senhora da Gloria* (Notre-Dame de l'Assomption), qui se célèbre le 15 août, et a pour objet la chapelle construite sur le *morro* du même nom. La fête se termine la nuit par un feu d'artifice.

Le pèlerinage de *Nossa Senhora da Penha* (Notre-Dame du Rocher) a lieu l'un des dimanches du mois d'octobre, et est extrêmement fréquenté, surtout par la colonie portugaise, à laquelle il rappelle un pèlerinage du même nom en Portugal. La *Penha* s'élève près du bord de la baie, au centre d'une vallée située dans la *freguezia* suburbaine d'*Irajá*, à plu-

sieurs kilomètres de la ville. On s'y rend par terre ou par eau. La chapelle se dresse sur le sommet d'un rocher abrupt (tel est le sens exact du mot *penha*), auquel conduit une *ladeira*, qui se termine par plus de 300 marches. Le spectacle que présente ce rocher, le jour du pèlerinage, est des plus curieux.

La fête nationale du Brésil a lieu le 7 septembre, date, comme on l'a déjà vu, du cri d'*Ipiranga*, qui fut le signal de l'indépendance. Elle se célèbre dans la nuit du 6 et la matinée du jour suivant à la place *da Constituição*, autour de la statue équestre de D. Pedro Ier, et se continue par des réjouissances officielles auxquelles la municipalité a donné un nouvel éclat en 1885.

La plus grande fête publique est le carnaval. Anciennement, on le connaissait sous le nom d'*entrudo*, et ses divertissements, consacrés par l'usage, consistaient surtout en bains forcés auxquels nul ne pouvait se soustraire. Les maisons étaient envahies par les familles du voisinage armées de cuvettes et de seaux, et c'était à qui remporterait l'avantage dans un combat dont l'eau formait toutes les munitions. Les passants, à leur tour, étaient inondés du haut des balcons. Cette coutume, qui remonte probablement à une haute antiquité, et a peut-être une origine mythologique, n'étant plus dans les mœurs

du temps, a été remplacée en 1854 à Rio-de-Janeiro par le carnaval actuel ; mais elle existe encore dans l'intérieur.

Les initiateurs du carnaval ont voulu détrôner l'*entrudo*, par un divertissement d'un meilleur goût en donnant à la population l'attrayant spectacle de belles et nombreuses cavalcades, accompagnées de chars allégoriques, où les sujets politiques ou religieux sont critiqués avec une extrême liberté. Plusieurs clubs se sont formés à cette seule fin. Toutefois, le *jogo do entrudo* (jeu de l'entrudo) tend à reprendre le dessus, sous la forme de *limões de cera* (limons ou sphères de cire) remplis d'eau, auxquels il est difficile aux promeneurs d'échapper.

Indépendamment de ces fêtes à date fixe, Rio-de-Janeiro, dans son quartier central surtout, offre souvent le spectacle de démonstrations populaires en l'honneur d'hommes d'État, ou de personnages en vue. Les rues se remplissent alors d'une foule enthousiaste, précédée de fanfares, et poussant des acclamations. De nombreux discours sont prononcés des balcons sur le passage du cortège (1). Ce qui frappe surtout dans ces démonstrations, c'est l'ordre parfait qui y règne.

(1) Les Brésiliens, qui ont l'éloquence facile, sont passionnés pour les discours.

Il faut compter aussi au nombre des divertissements publics les courses de chevaux, auxquelles la population prend un goût de plus en plus vif. Le premier hippodrome a été installé en 1868 par le *Jockey-Club*, société fondée en 1868. Depuis lors il s'en est créé plusieurs autres.

La ville compte une dizaine de théâtres où l'on joue l'opérette, genre très en vogue, et des drames ou des comédies du répertoire français moderne. La littérature dramatique est actuellement fort pauvre au Brésil (1).

Presque tous les ans, Rio a une saison d'opéra italien pendant l'hiver. Les compagnies lyriques qui s'y font entendre sont fort bien composées, et comptent souvent les meilleurs chanteurs connus. Les Brésiliens sont passionnés pour la musique, et fort difficiles sur le talent de ses interprètes.

En outre, des compagnies françaises de musique égère (opérette) ; espagnoles de *zarzuela* (opéra-comique) et italiennes dramatiques visitent fréquemment Rio-de-Janeiro.

(1) Nous devons citer cependant les comédies de M. le Dr França, junior : *Como se fazia um deputado* (Comment s'élisait un député) *De Petropolis à Paris*, etc., où l'auteur fait une critique spirituelle et élevée des mœurs locales.

XIX

MOYENS DE TRANSPORT. — VOITURES. — TRAMWAYS. CHEMINS DE FER.

Les moyens de transport sont très nombreux à Rio-de-Janeiro et d'un prix peu élevé. Ils consistent en voitures, en tramways, en chemins de fer et en bateaux à vapeur.

Le nombre des voitures de place est restreint, en raison de la commodité et du grand nombre des tramways. Un règlement de police ne permet pas à ces voitures de parcourir les rues des quartiers du centre que dans un sens, afin d'éviter l'encombrement. La rue do Ouvidor leur est complètement interdite, à partir d'une heure matinale.

Les diligences, qui constituaient autrefois le seul moyen économique de parcourir de longues distances, ont presque entièrement disparu pour le motif que nous venons d'indiquer. On ne peut guère mentionner que celles qui conduisent d'*Andarahy Pequeno* au sommet de la *Tijuca*.

Des services de bateaux à vapeur reliaient anciennement les divers points du périmètre fort étendu baigné par les eaux de la mer. Il n'en existe

plus qu'un seul, très fréquenté, du reste, entre Rio-de-Janeiro et Nitheróhy, de l'autre côté de la baie.

Les tramways ont remplacé presque exclusivement tous les autres modes de transport (1).

Leur création remonte, comme on l'a vu, au Chapitre *Langue. Vocabulaire de quelques termes spéciaux*, à 1868. C'est le 9 octobre de cette année que la compagnie américaine qui avait obtenu la concession de la ligne du Jardin Botanique (*Botanical Garden Company*), inaugura sa première section de la rue do Ouvidor jusqu'au *largo do Machado* (actuellement *praça do Duque de Caxias*).

Cette entreprise réussit au delà de toutes les prévisions. Ses bénéfices furent énormes. Bientôt d'autres compagnies s'organisèrent pour installer le même service dans les autres parties de la ville, qui est aujourd'hui sillonnée en tous sens par les lignes de tramways, ou *bonds*, selon l'expression universellement adoptée. Presque toutes ces lignes viennent aboutir à proximité de la rue do Ouvidor.

Les voitures des *bonds* sont traînées par des

(1) D'après le rapport du chef de police de 1885, on comptait dans le Municipe, à la fin de 1884, 3,734 voitures publiques, dont 18 diligences, 3,070 charrettes ou camions, 194 voitures de place, 98 voitures de remise et 354 *bonds*. Le personnel affecté au service de ces voitures était de 5,014 personnes, presque toutes de nationalité étrangère.

mules au trot rapide. Le nombre des passagers qu'elles contiennent varie selon la largeur de la voie. L'usage autorise les hommes à prendre place sur le marchepied ou à l'arrière, et il arrive souvent qu'elles transportent de cette façon plus de la moitié des voyageurs. Elles sont généralement ouvertes et l'on y entre par les côtés. Des voitures spéciales sont destinées à recevoir les bagages.

Aucun appareil ne protège les roues des *bonds*, et les accidents qu'ils occasionnent sont malheureusement très nombreux (1).

La ville comptait, à la fin de 1884, six compagnies de *bonds* : celles du *Jardim Botanico*, de

(1) Ces accidents sont ordinairement fort graves. Bien qu'ils soient dus le plus souvent à l'imprudence des passagers qui montent ou descendent sans faire arrêter la voiture, leur fréquence émeut vivement la population. On a, à plusieurs reprises, essayé des appareils protecteurs ; mais les compagnies ont toujours reculé devant les dépenses qu'entraînerait leur adoption. Il est regrettable que le gouvernement n'ait pas imposé l'emploi de cette précaution dans le cahier des charges, dressé à l'occasion de chaque concession, et surtout, que le principe de la responsabilité civile ne soit pas encore mis en pratique au Brésil. Si les compagnies se voyaient condamnées à de lourdes indemnités chaque fois qu'un accident doit être attribué à la faute d'un cocher ou d'un conducteur, elles ne tarderaient pas à adopter spontanément les appareils préservateurs qu'elles ont refusé d'acquérir.

Le nombre des morts ou blessures graves (presque toutes mortelles) occasionnées par les bonds, s'est élevé à 131, pendant les cinq années écoulées de 1880 à la fin de 1884.

S. *Christovão*, de *Villa Isabel*, des *Carris Urbanos*, de *Santa Thereza* et de *Villa Guarany*.

Le développement total de leurs lignes était, au 31 décembre 1883, de 188 kilomètres, dont 36 pour la ligne du Jardim Botanico ; 55 pour celle de S. Christovão ; 34 pour celle de Villa Isabel, et 57 pour celle des Carris Urbanos.

Les *freguezias* suburbaines sont desservies par quatre lignes de tramways de peu d'étendue : celles de *Cachamby*, de *Jacarepaguá*, d'*Itaguahy* et de *Sepetiba*.

Pendant l'année 1884, le développement de toutes ces lignes s'est augmenté de 12 kilomètres.

Le nombre des voyageurs qu'elles ont transportés s'est élevé à plus de 38 millions (38,006,000). Comme on ne peut guère évaluer à plus de 500,000 passagers le mouvement des tramways suburbains, il s'en suit que les *bonds* de la ville ont transporté en moyenne, pendant la même année, 102,000 passagers par jour, environ le tiers de la population totale (1).

La circulation des *bonds* commence avant le

(1) Ce chiffre est même trop faible, car les fraudes des conducteurs sont fréquentes, en dépit de tous les systèmes imaginés pour les prévenir. La recette de chaque bond est, par suite, souvent inférieure au prix des passages.

jour et se termine à une heure avancée de la nui
En certains points, surtout près de la station d
chemin de fer Don Pedro II, elle est incessant
Sur les lignes du Jardim Botanico et de Villa Is
bel, elle ne s'interrompt jamais complètement.

Les tramways ont puissamment contribué
l'agrandissement et à l'embellissement de Rio-de
Janeiro, en permettant aux habitants des quartier
commerciaux de résider dans les environs, dans d
bien meilleures conditions de salubrité. Quantit
d'élégantes *chacaras* se sont construites ; et des rue
nouvelles se percent à chaque instant.

Mais l'influence des tramways n'a pas été seule
ment bienfaisante sous le rapport matériel. Elle
profondément modifié les mœurs, par le fait qu'il
ont rendu les communications d'une extrême faci
lité. Avant leur création, les dames brésilienne
sortaient rarement ; aujourd'hui, elles ont renonc
à ce système d'isolement, souvenir des temps colo
niaux (1).

Les *bonds* ont, en outre, fort répandu le goût d
la lecture, et rendu possible la presse à bon marché
dont l'action a été profonde sur l'opinion publique

Il existe dans l'intérieur de la ville une ligne d

(1) Il y a de fort belles femmes parmi les brésiliennes ; elles so
en général gracieuses et extrêmement intelligentes.

chemin de fer, et deux autres y ont leur station initiale.

Ce sont les chemins de fer du *Corcovado*, du *Rio de Ouro* et de *D. Pedro II*.

Le premier, du système Riggemback, et dont la dernière section a été inaugurée le 30 juin 1885, part de *Cosme velho*, dans le quartier de Laranjeiras, et arrive jusqu'à 40 mètres du sommet de la montagne, en gravissant, à partir de la station des Paineiras, une rampe de 30 %. Son extension totale est de 3,790 mètres.

Il permet de faire sans fatigue une excursion splendide.

Le chemin de fer du Rio-de-Ouro a été construit spécialement pour faciliter les travaux du nouvel approvisionnement d'eau, concédé à la compagnie Gabrielli, par contrat du 26 février 1876. Lors de l'achèvement de ces travaux, le gouvernement brésilien prit à son compte l'exploitation de cette ligne, qui mesurait, au commencement de 1885, 54,500 mètres de développement, et aboutit, comme on verra au Chapitre *Canalisation*, au Rio-de-Ouro.

Le chemin de fer D. Pedro II, est le plus important du Brésil. C'est une excellente voie de communication, bien construite, bien entretenue, ayant un beau matériel, et dont les tarifs sont relativement modérés. Il appartient à l'État.

Sa construction a été décidée à la fin de l'année 1853, et l'inauguration de sa première section (de Rio-de-Janeiro à Queimados) a eu lieu le 29 mars 1858.

Le chemin de fer Don Pedro II comptait, au 31 décembre 1884, 725 kilomètres en exploitation, dont 462 pour sa ligne principale.

Il avait coûté, jusqu'à cette date 95,648 *contos de reis* (environ 232 millions au change de 400 réis par franc), soit 130 : 296 $ 000 (326,740 fr.) par kilomètre.

Sa recette a été, en 1884, de 11,552 contos de réis, et les frais de son entretien se sont montés à 6,530 contos de réis.

Le nombre total des passagers qu'il a transportés s'est élevé, pour la même période, à 3,125,000.

Son matériel roulant se composait de 116 locomotives et de 1,703 voitures.

Outre sa station principale, ce chemin en possède plusieurs dans la ville même et ses environs, desservies par des trains appelés de *suburbios* (de banlieue), dont le tarif est très peu élevé.

Ces trains ont transporté, pendant l'année 1884, 2,170,000 passagers.

Les accidents sur toute l'étendue de la ligne et de ses embranchements ont été très peu nombreux

pendant la même année. Cinq passagers seulement ont été blessés, par le fait de leur imprudence (1).

XX

CANALISATION. — EAU. — GAZ. — ÉGOUTS.

L'amphithéâtre de montagnes qui entourent Rio-de-Janeiro donne naissance à plusieurs ruisseaux qui s'écoulent dans le bassin de la baie.

Le premier d'entre eux qui ait été utilisé pour l'approvisionnement de la ville, est le rio *Carióca*. (Voir le Chapitre *Etymologies de quelques noms de lieux*.)

Ce ruisseau, dont les eaux excellentes jouissent d'une grande réputation, prend sa source entre la *Tijuca* et le *Corcovado*. Après avoir reçu près des *Paineiras* plusieurs petits tributaires, il vient tomber dans la *Mãe d'Agua*, d'où la plus grande partie de ses eaux pénètre dans l'aqueduc de la Carióca. Le surplus s'écoule par le vallon des *Laranjeiras* et le *Catête*, en prenant successivement ces deux noms, jusqu'à la plage de *Flamengo*. Un autre de ses bras reçoit les eaux du *morro* de Santa Thereza, et se

(1) *Rapport du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics*, de 1885.

jette dans la plage de la *Gloria*, après avoir traversé souterrainement le *largo* du même nom.

L'idée de l'utiliser pour l'approvisionnement de la ville remonte au milieu du XVIIe siècle. Thomé Corrêa de Alvarenga, qui gouverna Rio de 1657 à 1659, fit établir à cet effet une canalisation en tuiles, qui aboutissait à la rue actuelle d'Evaristo da Veiga, et que le gouverneur Ayres de Saldanha e Albuquerque fit réparer en 1719, et continuer jusqu'au *Campo de Santo Antonio* (aujourd'hui *largo da Carióca*), où il éleva un réservoir ou fontaine publique (*chafariz*,) qui commença à fonctionner en 1723. Gomes Freire de Andrade, comte de Bobadella, changea le cours de l'ancienne canalisation et la remplaça par l'aqueduc couvert actuel. Il réédifia aussi le *chafariz* de la Carióca. Ces importants travaux furent achevés en 1750. C'est probablement à partir de cette date, ou de celle de la construction du premier *chafariz*, que les habitants, enchantés de n'être plus obligés d'aller chercher au loin l'eau potable, se donnèrent le nom de *Cariócas*, sous lequel on désigne encore aujourd'hui, comme on a vu, les naturels de la ville.

Les vice-rois élevèrent quelques autres fontaines publiques, dont les principales sont celles des *Marrecas*, et de la place D. Pedro II, érigées par le

vice-roi D. Luiz de Vasconcellos, en 1785 et en 1789; celle de la *Gloria*, que le marquis de Lavradio fit construire en 1772; celle *do largo do Moura*, due au comte de Rezende, et construite en 1794; et celle *do Lagarto*, à la rue du Conde d'Eu, qui date de 1786.

Récemment et surtout à partir de 1860, de nouveaux réservoirs alimentés, soit par le rio Carióca, soit par d'autres ruisseaux de l'enceinte de la ville, ont été créés ; et l'administration brésilienne a organisé le service de concessions d'eau ou *pennas d'agua* ; et placé de nombreuses bornes-fontaines.

On comptait à Rio, en 1874, 6,320 maisons ayant des *pennas d'agua*, et 805 fontaines ou bornes-fontaines.

Cependant l'agrandissement de la ville rendait cet approvisionnement insuffisant. Le gouvernement brésilien résolut, en 1875, de conduire à la ville les eaux des *rios* de Ouro et de Santo Antonio, qui prennent naissance à la serra do Tinguá, à environ 60 kilomètres de distance. Décrété par la loi du 22 septembre 1875, le nouvel approvisionnement a commencé en 1876, et a été inauguré le 12 mai 1880. Il comprend une double canalisation en tubes de fer de 0m,80 centimètres de diamètre, formant un siphon de 48 kilomètres de développement, destiné

à recevoir, outre les deux ruisseaux nommés plus haut, les eaux de quelques autres sources.

Cette canalisation part du réservoir de Rio-de-Ouro, d'une capacité de 15 millions de litres, et de hauteur de fond de 123 mètres, il vient aboutir au réservoir principal de Don Pedro II, composé de deux compartiments d'une contenance totale de 72 millions de litres, et dont le fond est situé à la hauteur de 45^{m},20.

Les ruisseaux qui alimentent actuellement la ville sont le *Carióca*, le *Maracanã*, le *Rio Comprido*, l'*Andarahy*, le *Trapicheiro*, le *Macáco* et les rios *do Ouro* et de *Santo Antonio*.

Les réservoirs ou *caixas d'agua* secondaires sont les suivants : celui de la Carióca ou *Mãe d'agua*, dont nous avons déjà parlé ; celui de Santa Thereza, commencé en 1878 ; celui des Laranjeiras, alimenté par trois sources ; celui do Macáco, alimenté par le ruisseau du même nom ; celui du *morro da Viuva*, qui reçoit le surplus de ce dernier, celui du *Barro Vermelho*, près du largo Estacio de Sá, alimenté par le Maracanã ; celui de S. Christovão ; les trois réservoirs de la Tijuca, dont deux sont situés au pied de la *serra*, et l'autre au plateau de Bôa Vista, la citerne du Castello, construite vers 1711, et longtemps comblée, et qui sert surtout à l'alimentation de l'hòpi-

tal militaire, et de l'hôpital de la Misericordia ; le réservoir du *Livramento*, alimenté par l'ancien réservoir de la Tijuca, et celui de *S. Bento*, réservoir compensateur, destiné à recevoir l'excès du réservoir Pedro II, et à maintenir la pression nécessaire à la distribution.

La canalisation des *rios* do Ouro et de Santo Antonio a été un grand bienfait pour la ville, bien que des défauts dans la construction de quelques ouvrages aient retardé l'approvisionnement abondant de l'eau, et que les calculs sur la quantité fournie aient été souvent exagérés.

La moyenne de l'approvisionnement de la ville en eau a été évaluée de façons très diverses dans les documents officiels ; et il est difficile de concilier les données contradictoires, du moins en apparence, qu'ils donnent sur ce sujet.

D'après le dernier document que nous connaissons (1), le nombre des concessions d'eau (*pennas d'agua*), s'élevait à la fin de 1884, à 26,534 ; et celui des fontaines (*bicas d'agua*), à 693. (Le nombre de ces fontaines est réduit à mesure que le service de distribution d'eau s'étend à un plus grand nombre de maisons. Il doit les comprendre toutes.

(1) *Jornal do Commercio du* 14 *juin* 1885. — Communication de l'inspecteur des travaux publics.

Depuis 1883, le gouvernement a construit plusieurs fontaines monumentales qui ne fonctionnent pas encore.

Les besoins de la consommation normale sont évalués à 60 millions de litres par jour, ou 187 litres par habitant (en calculant la population totale à 320,000 âmes), et le minimum de la quantité fournie par tous les réservoirs descend, pendant la sécheresse (dans les mois de juillet, août, septembre et octobre) à 33,548,000 litres, ou 104 litres par habitant (1).

Dans le but d'assurer en tout temps à la ville un approvisionnement supérieur à la consommation normale, le gouvernement brésilien procède en ce moment à des études pour l'acquisition de nouvelles sources (2).

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'en général Rio-de-Janeiro est fort bien approvisionné d'eau, et qu'il sera prochainement l'une des villes du monde les plus favorisées sous ce rapport.

(1) *Jornal do Commercio du* 14 *juin* 1885. — Communication de l'inspecteur des travaux publics.

(2) Malheureusement le manque d'une bonne loi d'expropriation pour cause d'utilité publique, qui a permis à plusieurs propriétaires de terrains où se trouvent des cours d'eau de demander des indemnités extrêmement exagérées, a retardé l'achèvement des nouveaux travaux. (*Conférence de M. le Dr Paulo de Frontin à l'Institut polytechnique, le* 31 *juillet* 1885.)

L'éclairage au gaz de la ville, concédé à une compagnie anglaise, a été inauguré le 25 mars 1854.

D'abord limité à quelques rues, il a pris une rapide extension, et s'étend actuellement à tous les quartiers du centre, et à presque tous les quartiers les plus éloignés. Rio-de-Janeiro est une des villes les mieux éclairées du monde. On peut reconnaître sa proximité, de nuit, à une grande distance en mer, selon M. Mouchez, par le reflet de son illumination sur le ciel.

La consommation de la ville a été pendant l'année 1884, de 9,061,000 mètres cubes, dont plus de 4,800,000 pour la consommation particulière. Il existait, à la même époque, 6,208 réverbères à gaz ; et l'éclairage des rues, des places et des jardins a coûté pendant la même année, 554 contos de réis.

Quelques quartiers éloignés, où ne s'étend pas encore la canalisation du gaz, sont éclairés au moyen d'une huile minérale, connue sous le nom de *gaz-globo*, au moyen de 2,357 réverbères.

La nouvelle concession de l'illumination au gaz a été, en 1885, accordée à une compagnie française.

La concession des égouts a été accordée, par le contrat du 26 avril 1857, modifié par un décret du 19 octobre 1861, à une compagnie anglaise dite *City improvement*, dont les travaux de canalisation ont

commencé au milieu de l'année 1862. Ils embrassent aujourd'hui tous les quartiers de la ville, et chaque maison, et souvent chaque appartement est pourvu de cabinets d'aisance. Cette amélioration a été un grand bienfait pour Rio.

On comptait au mois de septembre 1884, 25,184 maisons où ce service était établi.

La compagnie *City improvement* a aussi à sa charge les anciens égouts pour l'écoulement des eaux pluviales. Le réseau de ceux-ci est actuellement en voie d'augmentation.

XXI

MORTALITÉ. — FIÈVRE JAUNE. — CHOLÉRA.

La mortalité de la ville de Rio-de-Janeiro, pendant les dix dernières années comprises de 1875 à 1884, à été la suivante pour chaque sexe :

Années.	Sexe masculin.	Sexe féminin.	Nombre total de décès.
1875	7.468	4.097	11.565
1876	8.871	5.304	14.175
1877	6.222	3.915	10.137
1878	8.918	5.591	14.509
1879	6.998	4.071	11.069
1880	6.352	4.763	11.115
1881	6.435	3.469	9.904
1882	6.759	3.675	10.434
1883	8.937	5.097	14.034
1884	6.242	3.591	9.833
Total.....	73.202	43.573	116.775

Soit une moyenne de 11.677,5 décès par année.

La population de la ville, y compris les équipages des navires en rade, s'élevait tout au plus, selon notre estimation, à 320,000 âmes (Voir le Chapitre *Population*), mais cette évaluation est trop forte pour l'ensemble des dix dernières années. Celle de 300,000 nous semble plus rapprochée de la vérité, ce qui donne pour la moyenne de la mortalité pendant la même période, le chiffre de 38.92 ‰.

Si l'on examine séparément la dernière période quinquennale, pendant laquelle une sérieuse impulsion a été donnée aux mesures d'hygiène, telles que : création de jardins publics, approvisionnement d'eau, fermeture de logements insalubres, destruction de denrées avariées, grande amélioration du service de santé du port, on trouve une moyenne annuelle de 11.064, soit, en supputant à 310,000 le chiffre de la population pendant cette période, une mortalité de 35.69 ‰.

L'année 1884 a été exceptionnellement favorable, la mortalité y est descendue au chiffre de 31.71 ‰.

La mortalité des enfants en bas âge est considérable; elle s'est élevée à 2,394 pour l'année 1884.

On remarque dans les décès une grande disproportion entre les deux sexes ; il est mort en moyenne 7,320 hommes chaque année pour 4,357 femmes.

La cause principale de cette disproportion est l'excès de la population masculine, mais elle ne suffit pas, selon nous, pour l'expliquer entièrement. Il faut l'attribuer en partie au fait que la population étrangère, chez laquelle le sexe masculin prédomine fortement, est plus exposée que la population brésilienne ; elle offre plus de *réceptibilité* à la fièvre jaune, et l'existence d'un grand nombre de ses membres, privés de la vie de famille et plus sujets aux fatigues, se passe dans des conditions de salubrité moins favorables.

Voici quelle a été, pendant la même période, la mortalité pour la phthisie pulmonaire, les fièvres autres que la fièvre jaune, et la variole :

Phthisie pulmonaire.

1875	1.758
1876	1.735
1877	1.802
1878	1.888
1879	1.929
1880	1.917
1881	1.803
1882	1.865
1883	1.900
1884	1.799
Total	18.396

Fièvres pernicieuses, typhoïde et autres, *sans compter la fièvre jaune.*

1875	860
1876	1.068
1877	924
1878	1.213
1879	976
1880	955
1881	832
1882	749
1883	1.261
1884	733
Total	9.571

Variole.

1875	363
1876	169
1877	103
1878	2.175
1879	197
1880	27
1881	127
1882	937
1883	1.366
1884	89
Total	5.553

Le nombre des enfants mort-nés a été le suivant pendant la même période :

1875.	645
1876.	552
1877.	604
1878.	578
1879.	674
1880.	620
1881.	675
1882.	612
1883.	615
1884.	636
Total.	6.211

Le total des naissances ou plutôt des baptêmes, a été pendant les dix dernières années de :

1875.	6.795
1876.	6.827
1877.	7.593
1878.	7.266
1879.	6.231
1880.	6.772
1881.	6.205
1882.	6.844
1883.	6.812
1884.	7.729
	69.074
Et, y ajoutant les mort-nés . . .	6.211
Total.	75.285

ce qui donnerait pour les décès pendant la mêm période un excès de 41,520, c'est-à-dire qu'il serai mort en moyenne par année 11,680, et n'en serait n que 7,528; les naissances ne s'élevant qu'à un pe

plus de 65 0/0 du chiffre de la mortalité, s'il était possible d'accepter ces chiffres comme approchant de la vérité.

Mais il est certain qu'ils en sont fort éloignés. L'état civil n'existe pas au Brésil; le registre des baptêmes, comme celui des mariages, est tenu par le clergé. En supposant que ce registre soit exact, il faudrait ajouter à ses données le nombre d'enfants morts avant d'avoir reçu le baptême, et qui, d'après le chiffre de la mortalité des enfants en bas âge, cité plus haut, doit être assez élevé. Or, il est impossible de l'indiquer (1).

(1) Nous ne transcrivons donc cette statistique des naissances qu'à titre de simple renseignement, et pour appuyer l'opinion que nous avons émise au Chapitre *Population*, qu'il est très probable que le chiffre des naissances est inférieur à celui des décès dans la ville de Rio-de-Janeiro, et que la population de celle-ci n'augmente pas, par conséquent, aussi rapidement qu'on se l'imagine souvent.

La statistique est très négligée par l'administration brésilienne, dont il ne faut accepter les dires qu'avec une grande réserve, lorsqu'il ne s'agit pas du chiffre de la mortalité à Rio qui est exactement connu.

Il n'est pas rare de trouver dans des documents de source officielle des données contradictoires ou manifestement erronées. C'est ainsi que dans la partie du rapport du ministre de l'empire. de 1885 à laquelle nous avons emprunté les tableaux ci-dessus (*Dados estatisticos do estado sanitario*, etc. Données statistiques sur l'état sanitaire), le petit nombre de naissances est expliqué par le fait qu'il existe dans la ville 70,000 femmes de moins que d'hommes. Mais il est impossible d'accepter cette assertion, ou du moins, elle ne repose sur aucune base sérieuse, puisque le recensement de

FIÈVRE JAUNE

La fièvre jaune éclata pour la première fois de ce siècle au Brésil (car il semble prouvé qu'elle l'avait déjà visité au XVIIe siècle, et désolé la province de Pernambouc, de 1686 à 1692 ou 1693), au mois d'octobre 1849. Elle fit sa première apparition à Bahia, importée selon toute probabilité par le brick des Etats-Unis *Brazil*, qui entra dans ce port, venant de la Nouvelle-Orléans, où régnait l'épidémie, avec des malades de la fièvre à bord. De ce navire, la maladie passa à un brick suédois, dont elle enleva presque tout l'équipage, puis se communiqua aux autres bâtiments ancrés dans le port, et envahit la ville.

Elle gagna rapidement Rio-de-Janeiro par voie maritime. Le premier cas authentique fut constaté dans cette dernière ville le 27 décembre 1849. Les premières victimes furent un Français et ses compagnons de voyage, venus de Bahia.

L'épidémie parut d'abord localisée dans la rue de

1872 n'indique pour la population masculine qu'un, excès de 40,000, comme on l'a vu ; et, depuis lors, il semble que la proportion du sexe féminin ait augmenté dans la population étrangère.

la *Misericordia ;* mais elle se propagea bientôt dans toute la ville, et sur la rade.

Les conditions hygiéniques et climatériques de l'époque aidèrent puissamment à son développement. La ville était encombrée d'émigrants en transit pour la Californie ; la chaleur était très forte, les pluies rares ; et les orages d'été, auxquels on attribue avec raison un rôle bienfaisant dans la salubrité publique, faisaient défaut.

Le nombre des personnes attaquées fut très considérable ; il s'éleva à plus de 80,000, c'est-à-dire, à environ le tiers de la population, qui ne devait alors guère dépasser le chiffre de 240,000 âmes. Les victimes du fléau furent presque toutes des étrangers ou des Brésiliens de l'intérieur de passage ; les Brésiliens naturels de la ville souffrirent fort peu, et la population noire fut presque entièrement épargnée.

Cependant la proportion des décès aux cas de maladie fut moins forte qu'elle ne l'a quelquefois été depuis. Les premiers ne s'élevèrent qu'au chiffre de 3,860.

L'épidémie disparut de la ville au mois de mai, c'est-à-dire, à l'entrée de l'hiver ; mais elle persista en rade jusqu'en septembre.

Elle reparut pendant l'été de l'année suivante,

mais avec une violence bien moins grande, puisque le nombre de ses victimes ne s'éleva pas à 500.

En 1852, ses ravages furent plus considérables, en même temps que les symptômes de la maladie s'aggravèrent. La mortalité qu'elle occasionna fut presque exactement la moitié de celle de 1850.

Elle fut moins forte en 1853 ; ne présenta que de très rares cas sporadiques en 1854 ; n'apparut pas en 1855 ; reparut au mois de novembre de 1856, et visita, à partir de cette date, régulièrement la ville jusqu'à la fin de l'année 1861. Les années de plus grande mortalité pendant cette période, furent celle de 1857, où le fléau attaqua surtout les Français et les Portugais, et parut, pour la première fois, plus grave à terre que sur la rade ; et l'année 1860.

A dater de 1862, l'épidémie parut avoir abandonné la ville ; elle resta sept ans sans y faire de nouvelle apparition.

Elle reparut au mois d'avril 1869, après l'arrivée d'un navire italien, qui avait fait escale à Santiago, où régnait la fièvre jaune. La mortalité fut pourtant peu considérable, probablement à cause de la saison où la fièvre se déclara.

Elle augmenta pendant l'année 1870, où le port

fut tellement éprouvé, que l'épidémie se déclara à bord de 364 embarcations (1).

L'année 1871 ne présenta qu'un très petit nombre de cas.

Depuis cette date, elle n'a plus cessé de se manifester chaque année, avec des intermittences de violence. La mortalité de 1850 n'a jamais été atteinte, mais, d'un autre côté, les années les plus favorisées ont présenté plus de cas que les années correspondantes de la première période de 1850 à la fin de 1861.

Le nombre des victimes de la fièvre jaune à Rio, depuis son apparition jusqu'à la fin de 1884, c'est-à-dire, pour une période de 35 ans, a été le suivant :

1850.....	3.860	*Report*....	11.270
1851.....	471	1862.....	12
1852.....	1.943	1863.....	—
1853.....	853	1864.....	—
1854.....	11	1865.....	—
1855.....	—	1866.....	—
1856.....	—	1867.....	—
1857.....	1.336	1868.....	—
1858.....	800	1869.....	274
1859.....	500	1870.....	1.117
1860.....	1.249	1871.....	8
1861.....	247	1872.....	102
A reporter....	11.270	*A reporter*....	12.783

(1) Ces données historiques sont extraites de l'ouvrage : *Memoria historica das epidemias de febre amarella e cholera-morbus que tem reinado no Brazil*, par le Dr Pereira Rego (Baron do Lavradio). Rio, 1873.

Report ...	12.783	*Report* ...	23.303
1873..	3.467	1879.....	974
1874.....	829	1880.....	1.433
1875.....	1.292	1881.....	219
1876.....	3.476	1882.....	95
1877.....	282	1883.....	1.336
1878.....	1.174	1884.....	618
A reporter....	23.303	Total....	27.978 (1)

(1) Il est possible qu'on puisse relever quelques erreurs dans ces chiffres. Ils sont tirés, en effet, de divers documents, qui ne s'accordent pas toujours parfaitement entre eux. Ainsi nous n'indiquons aucun cas de fièvre jaune pour 1856, bien que M. le baron de Lavradio mentionne son apparition au mois de novembre (sans donner le nombre de cas), parce que dans une statistique récente, le chiffre des décès de la même année est représenté par un zéro.

En tout cas, l'erreur commise ne peut être qu'insignifiante.

On a quelquefois accusé l'administration de fournir une statistique inexacte et réduite des décès occasionnés par la fièvre jaune.

Nous pensons que cette accusation est sans fondement, car les documents officiels brésiliens sont d'une grande franchise. Il peut, cependant, que les médecins des maisons de santé particulières dissimulent parfois des cas de fièvre jaune. De pareils faits se reproduisent dans tous les pays en temps d'épidémie.

Dans une dépêche de M. de Bacourt, chargé d'affaires de France au Brésil, en date du 25 mai 1883, le gouvernement brésilien est très vivement et très injustement attaqué à ce sujet. Le rapport de ce diplomate est, du reste, rempli de telles inexactitudes sur la population et la propreté de la ville et même sur le nombre des personnes qu'il signale comme victimes de la fièvre jaune, dont plusieurs n'ont nullement été atteintes de ce mal. On s'est surpris de les trouver dans un document d[illegible] qu'on est surpris de les trouver dans un document d[illegible]

On se fait souvent en France l'idée la plus f[illegible] étrangers ; mais il est déplorable que notre diplom[illegible] entretenir et à augmenter cette ignorance par [illegible] aussi singulières. On trouverait peut-être dans [illegible] tion de nos difficultés coloniales et de la m[illegible] des Anglais sous ce rapport. Il serait facile [illegible]

La fièvre jaune se limite ordinairement au littoral, toutefois il n'est pas sans exemple qu'elle se soit manifestée dans l'intérieur : c'est ainsi qu'en 1873 elle a fait son apparition à *Maxambomba* et au *Commercio*, station du chemin de fer de D. Pedro II, et en 1881, à *Vassouras*, ville située près de la même ligne. Mais ce n'est là qu'un fait exceptionnel. Dans la ville de Rio-de-Janeiro même, la Tijuca en a jusqu'ici été exceptée.

La fièvre jaune n'attaquait d'abord que les étrangers et les brésiliens de l'intérieur, de passage à Rio ; aujourd'hui, elle n'épargne pas les naturels de la ville, bien qu'il soit incontestable que les étrangers nouvellement arrivés y sont plus exposés.

L'impression que produit l'épidémie n'est pas toujours en raison directe de son intensité, mais des caractères variables qui la distinguent. Elle semble parfois s'acharner sur une famille ou sur une maison ; quelquefois, les cas sont plus disséminés.

riorité, en exigeant de nos représentants des informations exactes et la connaissance des pays où ils résident. Dans le cas actuel, si le gouvernement français avait réfléchi que M. de Bacourt n'habitait le Brésil que depuis quelques mois à peine, il n'aurait pas, sans doute, autorisé la publication des données de son rapport dans le tome XIII du *Recueil des travaux du Comité d'hygiène publique de France* (Année 1884) et répandu ainsi, sur la ville de Rio-de-Janeiro, une appréciation fausse, dont l'injustice a été vivement ressentie.

La *réceptibilité morbide* (c'est-à-dire la probabilité de succomber au fléau), varie selon l'âge. Elle est la plus forte entre 16 à 30 ans, ensuite entre 31 et 45 ans, et entre quelques mois et 15 ans. Les personnes âgées de 45 à 60 ans sont plus rarement attaquées. A partir de l'âge de 60 ans, les cas de fièvre jaune sont très rares (1).

Depuis son apparition, la fièvre jaune a été l'objet de nombreuses études de la part des médecins brésiliens sans que l'on soit encore arrivé à en trouver avec certitude le remède. Mais des résultats importants sont déjà acquis. C'est ainsi que la rade de Rio-de-Janeiro, où l'épidémie faisait ordinairement ses plus grands ravages, en a été complètement préservée en 1882, 1883 et 1884, grâce à la mesure prise par le service de santé du port de ne pas permettre aux navires d'accoster aux quais en temps d'épidémie, et de ne laisser opérer le débarquement des marchandises qu'au moyen de bateaux plats, calant trop peu d'eau pour remuer la

(1) *Relatorio sobre as inoculações preventivas da febre amarella durante a epidemia que reinou em* 1883 *e* 1884 *no Rio de Janeiro par le Dr José Domingos Freire.* — *Annexe du rapport du ministère de l'empire de* 1885.

Il est prudent pour les Européens de ne pas arriver à Rio pendant l'été, qui correspond, comme on l'a vu au chapitre *Climat*, aux mois d'hiver en France.

vase du fond du port, considérée comme le véhicule de la maladie (1).

D'un autre côté, un professeur distingué de la Faculté de médecine de Rio, M. le Dr Domingos José Freire, Directeur actuel de la *Junta* d'hygiène, s'est spécialement occupé de trouver un moyen préventif contre cette maladie. Chargé d'une mission officielle à cet effet depuis le 15 mars 1883, M. Freire est arrivé à la conclusion que l'inoculation du *virus atténué* de la fièvre jaune est le meilleur préservatif, et a déjà pratiqué un grand nombre de vaccinations sur des brésiliens et des étrangers. Selon le rapport déjà cité qu'il a présenté au ministère de l'empire, les résultats obtenus ont été satisfaisants (2).

(1) Ce grand bienfait est dû à M. le Dr Nuno de Andrade, inspecteur de santé du port, qui a eu le mérite de ne pas céder devant les réclamations du commerce, habitué, au Brésil comme partout, à faire passer ses intérêts avant toutes considérations d'un ordre supérieur.

(2) Ainsi qu'on devait s'y attendre, la théorie de M. le Dr Freire a trouvé des contradicteurs ; et une vive polémique s'est engagée sur l'appréciation des résultats de sa méthode. En tout cas, les hommes dévoués qui, comme M. Nuno de Andrade et M. Domingos José Freire, consacrent leurs études à une guerre acharnée contre un fléau terrible, ont droit à la reconnaissance de l'humanité.

CHOLÉRA

L'année 1855, pendant laquelle la fièvre jaune ne visita pas Rio-de-Janeiro, fut signalée par l'apparition d'une autre épidémie, qui fit encore plus de victimes que la fièvre jaune de 1850, mais qui ne reparut pas comme celle-ci à des intervalles périodiques.

Le choléra, importé selon toute probabilité au Pará, en 1855, par un navire portugais chargé de colons, envahit bientôt toute la côte du Brésil, présentant un caractère plus bénin au sud qu'au nord de l'empire.

Il éclata à Rio au mois de juillet, après l'arrivée du vapeur *S. Salvador*, venant de Bahia, où cependant l'épidémie n'existait pas à cette époque. Le premier cas se déclara chez un esclave venu à bord de ce vapeur.

L'épidémie suivit une marche lente jusqu'aux premiers jours du mois d'août ; puis elle se développa rapidement, frappant surtout les rues voisines de la mer, et les environs du *Mangue* (1). Elle parvint à son apogée au mois de novembre, qui fournit 2,300 victimes.

(1) Ainsi s'appelaient les terrains marécageux, presque entièrement comblés aujourd'hui, de la *Cidade Nova*.

Au contraire de la fièvre jaune, le choléra s'acharna principalement sur la population noire et de couleur. Il attaqua aussi les classes les plus pauvres de la population blanche, et les mendiants nombreux à cette époque, et qui avaient l'habitude de dormir à la belle étoile sur les parvis des églises.

Ses ravages s'étendirent dans tout le municipe neutre, surtout à *Jacarepaguá* et à *Engenho Novo* (alors hors des limites officielles de la ville). La fazenda de *Macácos*, dans le territoire de cette dernière *freguezia*, et sur laquelle a été construit depuis le nouveau quartier de *Villa Isabel*, fut très éprouvée.

Par contre, la population maritime fut presque entièrement épargnée.

L'épidémie se distingua par la soudaineté de ses attaques, saisissant ses victimes au milieu de leurs occupations et dans les rues. Elle disparut au mois de mai 1856, après avoir fait dans la ville 4,828 victimes.

Le choléra fit une nouvelle apparition à Rio au mois de janvier 1867, mais avec une intensité bien moindre. Il n'occasionna cette année que 423 décès, et disparut complètement au mois de mai, après une forte tempête de O.-S.-O.

L'année suivante, il se déclara à l'île de *Villegaignon*, où l'importa un transport de guerre bré-

silien, le *Marcilio Dias*, revenant du Paraguay, où régnait alors l'épidémie. Les ravages furent encore plus restreints qu'en 1867, et, depuis lors, il n'a pas reparu (1).

XXII

POSTE.— TÉLÉGRAPHE.—TÉLÉPHONES.—POMPIERS.

L'institution de la poste au Brésil date de 1663. Mais la poste de Rio-de-Janeiro n'a été installée que le 2 mars 1798.

C'est un des services qui ont reçu, depuis un petit nombre d'années, le plus d'améliorations (2).

Il convient de citer parmi ces améliorations le choix d'un local plus approprié, l'établissement de

(1) Ces détails sont empruntés à l'ouvrage de M. le baron de Lavradio, cité plus haut.

Il semble impossible de nier d'après l'historique du choléra et celui de la fièvre jaune au Brésil que ces deux épidémies se transportent par voie maritime. On ne peut donc qu'approuver, tout en regrettant qu'elle ait été nécessaire, la rigueur avec laquelle le gouvernement brésilien, faute de l'existence d'un lazaret (il s'en construit actuellement un à l'*Ilha grande* à quelques myriamètres de la ville), a fermé ses ports, pendant l'année 1884, à plusieurs navires suspects.

(2) Sous l'administration de M. Wilkens de Mattos et du Dr Luiz Betim Paes Leme, directeur actuel de ce service.

nombreuses boîtes aux lettres dans tous les quartiers, et l'augmentation du nombre de distributions.

Ainsi le mouvement de la correspondance urbaine, c'est-à-dire de celle qui se met à la poste et se distribue dans la ville s'est-il augmenté dans une très forte proportion, comme l'indiquent les chiffres suivants extraits du rapport du Ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics de 1885 :

EXERCICES	Lettres particulières, abstraction faite de la correspondance officielle.	CARTES POSTALES	CARTES-BILLETS
1879 — 1880.....	41.642	—	—
1880 — 1881.....	110.442	43.909	—
1881 — 1882.....	141.270	65.120	—
1882 — 1883.....	312.247	121.610	—
1883 — 1884.....	261.248	212.662	21.500

Le nombre des journaux et imprimés a présenté également une forte augmentation. Il n'était que de 17,580, en 1879-1880 et s'est élevé pour l'exercice 1883-1884 à 142,091.

Le port des lettres pour la ville n'est que de 50 réis (13 centimes). Celui des cartes postales et des cartes-billets est de 20 réis (5 centimes).

Le télégraphe électrique a été introduit à Rio-de-Janeiro en 1852. C'est à cette date que furent

établies les premères lignes urbaines entre les divers ministères.

Au mois de décembre 1855, fut posé, dans la baie, le premier câble sous-marin, d'une étendue de 30 kilomètres de la pointe de la *Saude* à *Mauá*. En 1863, les forteresses de l'entrée furent reliées par ce moyen à la ville, et l'année suivante le gouvernement établit le réseau urbain, de 24 kilomètres de développement.

A la station centrale du télégraphe; à Rio-de-Janeiro, sont annexés depuis peu des ateliers où l'on fabrique avec succès les appareils les plus délicats destinés à cette administration.

Le système télégraphique du Brésil a pris récemment un grand développement, sous l'active direction de M. le baron de Capanema (1).

L'installation des téléphones publics dans la ville date de 1880. Ce service est fait aujourd'hui par une compagnie qui possède un grand nombre de lignes.

Le corps des pompiers de Rio-de-Janeiro est organisé militairement, sous les ordres d'un lieutenant-colonel; son effectif total est de 263 hommes.

Il peut passer comme modèle, aussi bien sous le

(1) Voir, à la 3e partie, le Chapitre *Postes, Télégraphes, Chemins de fer*.

rapport de la discipline que sous celui de l'excellence du matériel. Il comptait, à la fin de l'année 1884, 1 pompe flottante à vapeur, 9 pompes à vapeur terrestres, 32 pompes à bras, et une quantité proportionnée d'échelles et de voitures pour le transport des hommes et celui de l'eau. Il existe, en outre, 771 prises d'eau établies pour le service d'extinction des incendies et leur nombre doit être prochainement augmenté.

La caserne centrale du corps est au *Campo d'Acclamação*. Plusieurs postes secondaires sont établis dans les différents quartiers. Ils sont reliés entre eux et à la caserne centrale par des boîtes d'appel télégraphiques et des téléphones spéciaux, embrassant un circuit de 33,630 mètres. Au premier appel, les secours sont envoyés avec une grande rapidité.

Le tableau suivant indique le nombre total d'incendies dans la ville depuis 10 ans, en distinguant les incendies importants (*grandes* e *medios*, grands et moyens, d'après la statistique officielle), et ceux qui ont été causés par spéculation ou malveillance, c'est-à-dire, dans un but criminel, que la loi brésilienne, malheureusement, permet très difficilement de punir (1).

(1) Par incendies occasionnés par *spéculation*, et dont le nombre

ANNÉES	INCENDIES IMPORTANTS	INCENDIES PEU IMPORTANTS	NOMBRE TOTAL D'INCENDIES	INCENDIES allumés par spéculation ou malveillance.
1875.....	27	31	58	15
1876.....	16	35	51	19
1877.....	12	48	60	11
1878.....	22	48	70	14
1879.....	8	52	60	4
1880.....	10	32	42	7
1881.....	4	36	40	1
1882.....	9	40	49	1
1883.....	13	29	42	3
1884.....	7	36	43	1

Comme on le voit, le nombre des incendies importants a considérablement diminué depuis 1879. Il en a été de même des incendies prémédités. Ces heureux résultats doivent être attribués à la réorgani-

est probablement plus élevé que celui qu'indique le tableau, car quelques-uns doivent être compris dans les incendies attribués officiellement à des causes inconnues, il faut entendre les incendies prémédités destinés à simuler une faillite, ou à frauder les compagnies d'assurance, après que le criminel s'est fait assurer pour une somme supérieure à la valeur de son immeuble ou de ses marchandises.

La législation, par une étrange lacune, ne reconnaît pas l'incendie prémédité comme un crime, mais seulement comme une *circonstance aggravante* d'un autre crime, de sorte qu'il faut d'abord prouver celui-ci. On conçoit la facilité qui en résulte pour les incendiaires.

Le gouvernement brésilien, dont on ne saurait nier les idées progressistes, s'est occupé depuis plusieurs années de combler cette lacune, mais la loi qu'il a présentée à ce sujet aux Chambres n'a pu encore être promulguée, par suite des déplorables lenteurs du système parlementaire. (Voir 3e partie. *Ministères, Chambres.*)

sation du corps des pompiers, qui laissait auparavant beaucoup à désirer (1).

Les criminels qui n'hésitaient pas, vu l'imperfection de la loi, à recourir à un moyen si odieux, y renoncent peu à peu, grâce à la rapidité des secours, à la puissance des moyens employés contre les incendies et au dévouement du personnel chargé de les combattre.

XXIII

HOPITAUX ET HOSPICES. — ÉTABLISSEMENTS ET SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE.

La municipalité de Rio-de-Janeiro ne possède aucun hôpital, et le gouvernement brésilien n'en maintient directement qu'un seul; l'hôpital maritime de Santa Isabel, situé à *Jurujúba*, dans la province de Rio-de-Janeiro, et spécialement destiné aux marins, ou passagers atteints de maladies contagieuses.

Le service de l'assistance publique est cependant fort bien organisé. Il est à la charge d'une opulente société particulière, l'*irmandade da Santa Casa da*

(1) Cette réorganisation s'est opérée sous la direction de M. le lieutenant-colonel Conrado de Niemeyer.

Misericordia (Voir le Chapitre *Institutions de prévoyance*) ; à laquelle l'État accorde en retour certaines faveurs.

Le grand hôpital (*Hospicio geral*) de cette *irmandade* est bâti sur le côté du *morro* du Castello qui regarde la mer. Les fondements en ont été posés, dit-on, en 1582, par le P. Anchieta, et il a été construit en 1840. C'est un établissement magnifique et de premier ordre, dont les salles peuvent contenir 1,200 malades. Il sert à l'enseignement clinique de la Faculté de médecine. Le service de l'infirmerie y est, ainsi que dans tous les établissements de la même *irmandade* confié aux sœurs de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, qui s'en acquittent avec leur dévouement bien connu.

Cet hôpital a reçu pendant l'exercice 1883-1884, 10,972 malades qui, réunis à 1,176, qui s'y trouvaient traités, donne le chiffre de 11,968, en majorité étrangers.

La mortalité y a été de 16 0/0.

L'hôpital maintient en outre, sous le nom de *Sala do Banco*, six bureaux de consultations (pour hommes, femmes, enfants ; ophthalmologique, gynécologique et homœopathique) ; et deux cabinets gratuits (d'électrothérapie et de chirurgie dentaire) qui ont donné, pendant la même année, 64,696 consultations,

et fourni 104.515 recettes. Les remèdes [illegible] fournis gratuitement.

L'admission gratuite des malades à cet hôpital a lieu sans aucune formalité, en cas d'urgence [illegible] dans les circonstances ordinaires. Il suffit pour les Brésiliens du certificat d'une autorité, et pour les étrangers, d'une demande de leurs consuls.

L'hôpital reçoit, de plus, pour un prix relativement modique 3$000, 2$400 et 1$500 par jour des malades qui sont traités dans des chambres particulières ou dans les infirmeries.

Les marins de toute nationalité y ont droit au traitement gratuit, ainsi que dans tous les autres établissements hospitaliers du même genre.

Les établissements à la charge du même ordre sont : les hôpitaux de Nossa Senhora da [illegible] dans le quartier de la Gamboa destiné spécialement au traitement des maladies contagieuses, de Nossa *Senhora do Soccorro* à S. Christovão et de S. João *Batista* à Botafogo, et celui de Cascadura [illegible] de construction récente, spécialement consacré aux [illegible] des attaqués de phthisie pulmonaire, maladie qui fait ordinairement le plus de victimes à Rio-de-Janeiro.

L'hospice de D. Pedro II, pour [illegible] magnifique établissement, est [illegible]

l'*irmandade da Misericordia*. Il renfermait pendant la même année, 501 pensionnaires des deux sexes.

Enfin la même *irmandade* a encore à sa charge l'Asile des enfants trouvés (*Casa dos expostos*), dont le mouvement a été, en 1883-1884, de 467 enfants, et l'Asile des orphelines (*Recolhimento das orphãs*) destiné à l'éducation des jeunes filles pauvres et sans parents, auxquelles l'*irmandade* fournit une dot à l'époque de leur mariage.

Ce dernier asile comptait, en 1884, 181 pensionnaires.

L'*irmandade* de la Candelaria administre un autre hôpital public, celui des lépreux (*Imperial hospital dos Lazaros*), fondé par le comte da Cunha en 1766 (1).

Il contenait, au commencement de 1885, 57 malades des deux sexes dont 10 étrangers.

Quelques tiers-ordres (voir le Chapitre *Institutions de prévoyance*), maintiennent en outre des hôpitaux destinés au traitement exclusif de leurs membres, et dont deux surtout, ceux des tiers-ordres de *Saint-François d'Assise* et de *Notre-Dame du Mont-Carmel*, peuvent être cités comme modèles.

La société portugaise de bienfaisance (*Sociedade*

(1) La maladie de la lèpre existe encore sur quelques points du Brésil.

portugueza de beneficencia), possède aussi un magnifique établissement du même genre, richement doté, et qui a reçu, pendant les deux années écoulées depuis le 1er janvier 1882 jusqu'au 31 décembre 1884, 4,627 malades de cette nationalité. La moyenne de la mortalité pendant cette période n'y a été que de 4.70 0/0.

Un établissement médical auquel on ne saurait marchander les éloges, en raison de son but à la fois humanitaire et scientifique, a été fondé à Rio en 1881. C'est la Polyclinique générale (*Policlinica geral*), due à l'initiative privée, et destinée à fournir aux malades pauvres les médecins et les remèdes. On y professe aussi l'enseignement de cliniques spéciales. Elle comptait en 1884, huit services médicaux.

Les sociétés particulières brésiliennes de bienfaisance sont nombreuses, et toutes les colonies étrangères en possèdent (1). Parmi celles-ci, il faut citer en premier lieu la colonie portugaise, qui compte, outre celle dont nous venons de parler, la caisse de

(1) La société française de bienfaisance comptait, en 1884, 272 membres. La recette de son dernier exercice s'était élevée à la somme de 10 : 333$000 (environ 26,000 francs), et sa dépense à 8 : 063$000 (20,150 francs). Son capital est de 48 : 760$000 (122,000 francs).

La société belge de bienfaisance comptait à la même date, 34 membres. Son capital se montait à 26 : 782$000 (67,000 francs).

secours Don Pedro V (*Caixa de soccorros D. Pedro* V), fondée en 1863. Cette association fournit à ses nationaux nécessiteux non seulement les remèdes et les soins médicaux, mais encore l'assistance judiciaire en cas de procès criminel, et s'occupe de l'instruction et de l'avenir de leurs enfants (1). Son patrimoine, au 31 décembre 1884, était de 892 *contos* (2,230,000 francs); et elle a dépensé pendant la même année, 57 contos (137,000 francs).

XXIV

INSTITUTIONS DE PRÉVOYANCE

La caisse d'épargne (*Caixa economica*) a été établie à Rio-de-Janeiro, comme institution gouvernementale, par décret du 12 janvier 1861, et a commencé ses opérations le 4 novembre de la même année.

(1) La colonie portugaise est beaucoup plus nombreuse que toutes les autres réunies, ainsi qu'on l'a vu au Chapitre *Population*. Mais son importance numérique ne suffit pas à expliquer le degré de prospérité remarquable des associations de tout genre (institutions de bienfaisance et de prévoyance, bibliothèques, écoles), qu'elle a fondées au Brésil. Il faut, dans leur succès, faire une large part aux qualités sérieuses des Portugais ; à leur esprit d'économie, à leur ardent patriotisme et surtout à leur union. Ils donnent sous ce rapport aux autres étrangers un bel exemple, qui est malheureusement mal suivi.

Elle a été précédée par une institution particulière de même genre, fondée en 1831, et liquidée en 1859, dont le succès détermina les pouvoirs publics à cette utile création.

La caisse d'épargne de Rio-de-Janeiro a dix succursales dans la province du même nom. Elle est ouverte tous les jours de la semaine et les dimanches, et reçoit des dépôts depuis l'importance de 1$000 (2 fr. 50) jusqu'à 50$000 réis (125 francs) par semaine, portant intérêt de 5 % par an. Les intérêts se capitalisent tous les semestres. L'importance totale des sommes déposées et de leurs intérêts ne peut dépasser pour chaque livret la somme de 4 : 000$000 (quatre contos de réis, 10,000 francs au change de 400 réis).

La caisse d'épargne de Rio-de-Janeiro comptait à la fin de 1884, d'après le rapport du Ministre des finances de 1885, 51,649 livrets représentant une somme d'environ 12,334 contos de réis. Elle est très fréquentée, surtout par les étrangers, et la valeur des dépôts augmenterait dans une forte proportion si les lenteurs du service, inconvénient auquel il serait très facile de remédier, ne fatiguaient beaucoup de déposants (1). La caisse

(1) Les caisses d'épargnes des provinces n'ont pas donné jus-

d'épargne de Rio a, dans la province de même nom, dix succursales dont les dépôts réunis s'élevaient à la fin de 1884 à 316 contos de réis.

Un mont-de-piété (*monte de soccorro*) est annexé à la caisse d'épargne.

L'état administre en outre une sorte de caisse de retraites, connue sous le nom de *Monte Pio dos servidores do Estado*. L'administration de la marine en possède aussi une, formée par la retenue mensuelle d'un jour de solde.

Parmi les sociétés particulières de prévoyance (1) il faut citer en premier lieu les *Tiers-ordres* (ordens terceiras) et les *Irmandades* (confréries) que l'esprit d'association qui est porté à un degré si remarquable chez le peuple portugais, a multipliées au Brésil dès les premiers temps de la colonisation.

Les *ordens terceiras* et les *irmandades*, sont des institutions d'un caractère à la fois religieux et mutuel. Les principaux tiers-ordres que compte la ville de Rio-de-Janeiro sont ceux : de *Saint-François d'Assise* (*veneravel ordem terceira de S. Francisco da Penitencia*), fondé en 1619; de *Notre-Dame*

qu'ici les bons résultats que l'on en espérait (*Rapport du ministre des finances de* 1885).

(1) La Société française de secours mutuels comptait, à la fin de 1884, 312 membres, et son capital se montait à la somme de 63 : 464 $ 000 (158,600 francs au change de 400 réis).

du Mont-Carmel (*veneravel ordem terceira* de (*Nossa Senhora do Monte do Carmo*), fondé en 1648; *de Notre-Dame du Rosaire* (*veneravel ordem terceira de Nossa Senhora do Terço*), érigé comme *irmandade* en 1722 et élevé à tiers-ordre en 1848, et des *Minimes de Saint-François de Paul* (*veneravel ordem terceira dos Minimos de S. Francisco de Paula*), qui date de 1756.

Les plus importants et les plus riches de ces ordres sont les deux premiers, dont les membres (*irmãos*) se comptent par dizaines de mille et les recettes par centaines de contos de réis.

Le nombre des *irmandades* est considérable. La plus importante, la plus riche et qui rend le plus de services est celle de la *Santa Casa da Misericordia* (*Hôtel-Dieu de la Miséricorde*), chargée, comme on l'a vu, d'une grande partie du service de l'assistance publique, et dont le patrimoine est d'environ 50 millions de francs.

Les membres des tiers-ordres et des *irmandades* y sont généralement admis, sans distinction de nationalité, moyennant le versement, une fois pour toutes, d'une certaine somme, minime en comparaison des grands services que ces sociétés rendent à leurs membres en cas de besoin et de maladies. Plusieurs d'entre elles ont de magnifiques hôpitaux,

auxquels sont attachés les médecins et les chirurgiens les plus habiles; toutes, quelles que soient leurs ressources, réalisent le caractère de la véritable fraternité. L'amour que leur portent un grand nombre de leurs membres est remarquable; il est très rare qu'elles ne soient pas comprises, par des legs quelquefois très importants, dans le testament des *irmãos* favorisés de la fortune. Ce fait est surtout très fréquent dans la colonie portugaise (1).

XXV

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, SECONDAIRE, SUPÉRIEUR ET SPÉCIAL.

L'enseignement primaire et l'enseignement secondaire forment à Rio-de-Janeiro une administration du Ministère de l'empire à la charge d'un inspecteur général, secondé par un conseil directeur, composé de plusieurs membres.

Il existait au 15 février 1884, dans le municipe,

(1) Ces admirables institutions, qui font le plus grand honneur au caractère du peuple qui les a créées, mériteraient une étude spéciale, mais que les bornes étroites de ce livre ne nous permettent pas de faire. Voir *Instituições de previdencia fundadas no Rio de Janeiro*, par J. da Silva Mello Guimarães. Rio, 1883.

94 écoles primaires publiques, dont 68 dans les *freguezias* urbaines, c'est-à-dire dans la ville proprement dite, et 36 dans les *freguezias* suburbaines : 47 d'entre elles appartenaient à chaque sexe (1).

L'instruction primaire dispensée par l'État est entièrement gratuite, ainsi que la fourniture de livres et de papier (2). Il en est de même dans plusieurs provinces.

Pour le service de l'inspection des écoles, le Municipe neutre est divisé en 31 districts, correspondant aux *freguezias*, confié chacun à un délégué (*delegado*) qui a la mission d'inspecter les écoles publiques, de visiter les établissements particuliers, d'organiser la statistique scolaire, etc., les fonctions de *delegado* de l'instruction publique sont gratuites, et exercées souvent fort mal et toujours incomplètement.

L'enseignement primaire particulier est distribué dans des établissements dont la plupart ont aussi

(1) L'acte additionnel de 1834 a décentralisé l'enseignement primaire et chargé chaque province de légiférer à ce sujet et de pourvoir aux besoins des écoles de sa circonscription (*Revue de France et du Brésil* du 31 août 1884).

(2) Un règlement daté de 1854 a rendu l'instruction primaire obligatoire dans le municipe de Rio-de-Janeiro, sous peine d'amende en cas d'infraction. Mais comme tant d'autres règlements, il n'a jamais été mis à exécution.

des cours d'instruction secondaire. Le nombre de ces établissements était, à la même date, de 185, dont 27 subventionnés par l'État. Sur ce nombre 77 étaient destinés au sexe masculin, 53 au sexe féminin et 55 étaient mixtes. Ils ont été fréquentés en 1883, par 10,064 élèves, dont 6,710 du sexe masculin et 3.354 du sexe féminin. La fréquentation moyenne a été de 7,375 (1). La municipalité maintient en outre quelques écoles, et le souverain en entretient deux, à la *quinta* de S. Christovão, et à la plantation impériale de Santa Cruz.

L'Etat ne possède à Rio qu'un seul établissement d'instruction secondaire, le collège D. Pedro II, divisé en internat et en externat et dont le programme comprend, outre l'étude du latin, du grec et du portugais, celle de quatre langues vivantes (le français, l'anglais, l'italien, l'allemand) et des sciences physiques et naturelles. Les professeurs sont nommés au concours, et doivent être de nationalité brésilienne. La durée des études y est de sept années, à la terminaison desquelles, après l'examen

(1) *Relatorio apresentado ao Ministerio do Imperio, em* 15 *de fevereiro de* 1884, *pelo Dr A. H. de Souza Bandeira filho, inspector geral da instrucção primaria e secundaria do Municipio da Corte.*

Ces chiffres sont peut-être au-dessous de la vérité, attendu qu'il n'existe aucune statistique scolaire sérieuse : Il est par conséquent impossible d'établir la proportion des illettrés.

de sortie, les élèves très peu nombreux qui suivent le cours complet, reçoivent le grade de *bachelier ès lettres* (*Bacharel em letras*) qui leur donne le droit d'admission aux écoles supérieures.

Le collège D. Pedro II a été fréquenté en 1884 par 608 élèves.

Tous les autres établissements d'enseignement secondaire sont particuliers. Leur programme est moins étendu, car il ne comprend ni les langues grecque, italienne et allemande, ni les sciences physiques et naturelles. Ils n'exigent généralement de leur corps enseignant aucune preuve de capacité, ne sont pas soumis à l'inspection officielle et se consacrent exclusivement à préparer les élèves pour les examens préparatoires (*preparatorios*).

On appelle de ce nom les examens partiels dont l'ensemble permet de s'inscrire aux élèves supérieurs. Ces examens sont au nombre de 11, et portent sur les matières suivantes : le latin, le portugais, le français, l'anglais, l'histoire, la géographie, la rhétorique, la philosophie, l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre. Toutefois, les maxima des *preparatorios* requis ne dépassent pas 10, car l'algèbre n'est pas exigée pour le droit, ni la rhétorique pour la médecine (1).

(1) Le nombre des *préparatorios* doit être prochainement augmenté.

Ces examens se passent indifféremment et sans ordre devant des commissions nommées chaque année à cet effet. Les examinateurs sont souvent d'une excessive indulgence, et la faveur entre pour beaucoup dans la réception des candidats (1). Il en est de même pour tous les autres examens ou concours.

Si l'état de l'enseignement primaire public et de l'enseignement particulier est loin d'être satisfaisant à Rio-de-Janeiro, on ne peut pas louer sans réserve les efforts de plusieurs associations qui maintiennent des cours gratuits généralement nocturnes, sans distinction de nationalité.

Les plus importants et les plus anciens de ces établissements sont les suivants :

Le Lycée des arts et métiers (*Imperial Lyceo de artes e officios*) de la *Sociedade Propagadora das*

(1) Les inconvénients de ce système, imité, croyons-nous du Portugal, sautent aux yeux. Le plus grave est qu'il rend impossible l'organisation de cours gradués, où les diverses matières de l'enseignement seraient étudiées jusqu'à la conclusion des études. Il rabaisse la dignité des membres du professorat auxquels l'on demande bien moins la science ou le talent d'enseigner, que l'habileté de faire recevoir le plus grand nombre d'élèves dans leur spécialité.

On ne doit pas faire remonter la responsabilité de ce fâcheux état de choses aux Inspecteurs généraux de l'instruction, surtout au fonctionnaire distingué, M. le Dr Emygdio Victorio da Costa, qui dirige actuellement ce service, mais aux mœurs et à la faiblesse du pouvoir.

Bellas Artes fondé le 24 novembre 1856, par M. Francisco Joaquim Bittencourt da Silva. Depuis 1878, il fonctionne dans un édifice public (ancien ministère de l'empire) de la rua da Guarda Velha, et reçoit en outre une subvention de l'État.

Ce bel établissement est ouvert aux deux sexes, sans aucune distinction de nationalité. Il a été fréquenté en 1884 par 1,641 élèves du sexe masculin et 552 du sexe féminin, auquel est réservé une partie séparée de l'édifice. Les matières enseignées pendant la même année ont été les suivantes : le portugais, le français, l'anglais, l'allemand, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie plane, dans l'espace et descriptive, la géographie, la physique, la chimie minérale et organique, l'économie politique, l'anatomie humaine appliquée, la calligraphie, la musique, la tenue de livres, le dessin élémentaire, d'ornement et de figure, géométrique, de machines de construction navale et d'architecture, et la sculpture.

Le corps enseignant ne reçoit aucune rétribution; il comptait 87 professeurs de diverses nationalités.

Le *Lyceo litterario portuguez* (Lycée littéraire portugais), établissement d'instruction primaire et secondaire, fondé en 1868 par plusieurs membres de la colonie portugaise et qui a été installé dans un bel édifice spécial le 11 juin 1884.

Le plan de ses études comprend, outre l'enseignement primaire, l'histoire, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, les sciences morales, le dessin et un cours de navigation. Le lycée portugais est muni d'un petit observatoire.

Il a été fréquenté au mois d'avril 1884 par 1,023 élèves de nationalités diverses, surtout par des Brésiliens et des Portugais (1).

Les écoles, au nombre de 3, construites et maintenues par la Société d'encouragement de l'instruction (*Associação promotora da instrucção*).

Cette utile association qui rend de grands services, a été fondée le 1er janvier 1874 par les soins de M. le conseiller Manoel Correia. Les cours qu'elle maintient sont nocturnes. Ils étaient fréquentés, au commencement de 1884, par 1,022 élèves des deux sexes. L'*associação promotora* comptait à la même date 728 membres, dont 168 dames.

Les dépenses qu'elle a faites pour l'instruction se sont élevées, pendant les 10 premières années de son existence, à près de 252 contos de réis (630,000 francs au change de 400). Elle reçoit, en outre, comme les deux établissements cités plus haut, de nombreux dons en livres, fournitures de

(1) *O Lyceo litterario portuguez.* Rio, 1884.

classe, mobiliers, etc.; et ses professeurs ne reçoivent aucune rétribution (1).

Les prix qu'elle distribue sont offerts par des particuliers, et quelquefois d'une grande valeur, ainsi que ceux du *Lyceo de artes e officios*, *e do Lyceo litterario portuguez*.

Les établissements d'instruction supérieure que compte la ville sont la Faculté de médecine et l'École polytechnique.

La première a eu pour origine une école de chirurgie fondée par Don João VI, et transformée en Faculté de médecine en 1882. L'enseignement s'y compose, comme à la Faculté de Bahia, d'un cours de sciences médicales, auquel sont annexés des cours de pharmacie, d'obstétrique et de gynécologie, et d'odontologie.

Le nombre des chaires y était de vingt-six, pendant l'année 1884.

L'enseignement clinique a lieu à l'hôpital de la Santa Casa da Misericordia, et à celui de Don Pedro II (2). Quatorze laboratoires parfaitement montés sont affectés à l'enseignement pratique.

La Faculté possède une bibliothèque spéciale de

(1) *Actas (procès-verbaux) das sessões da Assemblea geral e da directoria da associação promotora da instrucção*. Rio, 1884.

(2) Voir le Chapitre *Hôpitaux*.

plus de 32,000 volumes, et un musée anatomo-pathologique qui renferme de belles collections de pièces en cire, une entre autres de pièces admirablement modelées, préparées sous la direction de M. le Dr E. Ossian-Bonnet, médecin français engagé pour ce service.

La Faculté de médecine de Rio a passé dernièrement par une grande réforme, commencée en 1881 et achevée en 1884. Cette réorganisation, accomplie sous la direction et par les soins de M. le conseiller Dr Saboia en a fait, selon les expressions d'un auteur étranger, *la première de l'Amérique du Sud, et une émule, si ce n'est une rivale, des meilleures Facultés d'Europe* (1).

Le nombre des élèves qui s'y sont inscrits, s'est élevé, en 1884, au chiffre de 1,034, dont 172 pour le cours de pharmacie. Les femmes sont admises à tous les cours.

A la fin de la même année, 106 élèves ont reçu le grade de docteur en médecine, et 40 le diplôme de pharmacien (2).

Les médecins et les sages-femmes qui justifient

(1) Le *Progrès médical*, du 8 novembre 1884, article de M. le Dr E. A. Poncy, préparateur d'histologie.

(2) Le total des inscriptions à la Faculté de médecine de Bahia a été, pour la même année, de 537.

d'un diplôme étranger, doivent passer un examen en portugais ou en français, pour être autorisés à exercer leur profession dans l'empire (1).

L'Ecole polytechnique portait anciennement le nom d'Ecole centrale, changé en 1874 pour celui sous lequel elle est connue aujourd'hui. Elle a été réorganisée à la même époque et a passé depuis par d'importantes réformes successives. Les laboratoires sont très bien montés, et son corps enseignant compte quelques professeurs étrangers, surtout de nationalité française (2).

Elle a été fréquentée en 1884, par 208 élèves, dont 55 inscrits et 153 libres, et a conféré, la même année, le grade de bachelier ès sciences physiques et naturelles à 1 élève, celui de bachelier ès sciences physiques et mathématiques à 2 élèves. Elle a accordé 4 diplômes d'ingénieur géographe, et 33 diplômes d'ingénieur civil (3).

(1) La Faculté de médecine de Rio-de-Janeiro a produit d'excellents médecins et des chirurgiens très habiles.

(2) Parmi ces derniers, il faut citer le nom du Dr Louis Couty, mort en 1884, dont la science honorait le nom français, et qui a rendu au Brésil d'importants services par ses travaux. (Voir le *Brésil en* 1884. Rio.)

(3) On donne par courtoisie le titre de *docteur*, alors qu'ils n'ont officiellement reçu que le grade de bachelier, équivalant à celui de licencié, aux élèves qui sortent de l'Ecole polytechnique, et

Les écoles spéciales entretenues par l'État (sans compter les écoles militaires, voir 3e partie, *Armée Marine*) sont au nombre de quatre : l'académie des beaux-arts (*Academia das bellas artes*), le Conservatoire de musique (*Conservatorio de musica*), l'Institut des aveugles (*Instituto dos meninos cegos*) et l'Institut des sourds-muets (*Instituto dos surdos mudos*).

L'Académie des beaux-arts date, comme on l'a vu, de la régence de D. João VI, et ses premiers professeurs ont été des artistes français.

Elle a été fréquentée, en 1884, par 56 élèves. La dernière de ses expositions, qui n'ont pas lieu à des époques fixes, s'est ouverte le 23 août de la même année. Elle a compté 75 exposants, pour la plupart brésiliens, qui ont présenté environ 300 travaux.

Quoique le goût des beaux-arts y soit encore très peu répandu, le Brésil a déjà produit quelques peintres et sculpteurs de talent (1).

des deux Facultés de droit qui existent au Brésil (à S. Paulo et à Pernambuco.

Ce titre de *docteur* est très recherché et on en fait un grand abus, car il semble passé en principe qu'il est indispensable pour les hauts emplois de l'administration, et qu'il tient lieu d'aptitudes spéciales.

(1) Les plus distingués des premiers sont MM. Victor Meirelles et Pedro Americo, professeurs à l'école des beaux-arts. Parmi les sculpteurs, il faut citer surtout le nom de M. Bernardelli.

Le Conservatoire de musique a été fréquenté pendant la même année par 19 élèves, dont [illegible] du sexe féminin.

Les Brésiliens ont beaucoup d'aptitude musicale. Rio-de-Janeiro possède d'excellents artistes de piano et de violon, et le Brésil a plusieurs compositeurs distingués[1].

L'Institut des aveugles a été fondé en 1854. Il comptait en 1864, 60 élèves des deux sexes, qui reçoivent une instruction théorique et pratique.

La création de l'Institut des sourds-muets est plus récente. Elle date de 1857.

Cet institut comprenait, au commencement de 1867, 28 élèves. Outre l'instruction littéraire, il donne aux pensionnaires l'enseignement professionnel dans une école agricole, et dans des ateliers de cordonnerie et de reliure qui y sont annexés.

L'enseignement du langage articulé (*méthode orale*) a été introduit en 1883 par M. le Dr Menezes Vieira.

gouvernement brésilien et le souverain accordent des bourses aux jeunes gens de vocation artistique, pour leur permettre d'achever leurs études en Europe.

(1) Le plus célèbre est M. Carlos Gomes, auteur du *Guarany*, de *Fosca*, et de plusieurs autres opéras de mérite.

XXVI

BIBLOTHÈQUES. — OBSERVATOIRES. — MUSÉES. — INSTITUT HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

La Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, dont le noyau a été formé par l'ancienne bibliothèque royale d'Ajuda (Lisbonne), a été ouverte au public en 1811. Lors de la reconnaissance de l'indépendance du Brésil, celui-ci la racheta au gouvernement portugais. Elle fonctionna dans la rua do Carmo jusqu'en 1858, date à laquelle on la transporta dans son édifice actuel, devant le Jardin public.

Cette belle bibliothèque comprend près de 200,000 ouvrages, et est surtout riche en œuvres de théologie, de droit, d'histoire portugaise et espagnole ancienne, et en classiques.

Elle contient un grand nombre d'incunables, (livres publiés antérieurement à 1536), plus de 30,000 gravures, et un grand nombre de manuscrits, relatifs à l'histoire du Brésil.

Parmi les raretés qu'elle renferme, on distingue les suivantes :

La Bible latine sur parchemin, de Furst et Schæffer, de Mayence, imprimée en 1469 ;

La Bible des juifs ou Bible de 1553;

La Bible polyglotte de Ximenes, imprimée de 1514 à 1517;

La première édition des Lusiades de Camões de 1579;

Un manuscrit d'une bible latine de l'an 1300, écrite sur parchemin en caractères microscopiques;

La collection des lettres adressées par Anchieta Nobrega, et autres jésuites faisant partie des premières expéditions de missionnaires envoyées au Brésil, au général de l'ordre à Lisbonne.

La section des gravures est particulièrement riche. Elle renferme un grand nombre de dessins originaux des grand maîtres, et plus de 30,000 gravures, parmi lesquelles on doit citer les collections, uniques dans leur genre, dit-on, de Barbosa Machado, et celle dite *Araujense*, du comte da Barca, en 195 volumes in-folio; qui se compose du *Grand Théâtre de l'Univers* et des *Antiquités romaines* (1).

Le service de la Bibliothèque nationale, jusqu'alors mal doté, a été réorganisé en 1876. A partir

(1) Ces détails sont extraits, ainsi que beaucoup d'autres de la 2e partie de ce livre, de l'ouvrage déjà cité : *Guia do viajante no Rio de Janeiro*, dont l'auteur est lui-même un fonctionnaire érudit de la Bibliothèque nationale.

de cette date, elle publie des Annales (*Annaes*) fort intéressantes, où ont trouvé place la réimpression d'ouvrages extrêmement rares, comme la grammaire de la langue *Kiriri*, du P. Mariani, et des travaux originaux remarquables que l'indifférence du public n'eût pas permis de publier autrement, et enfin des catalogues spéciaux d'une grande utilité.

Son directeur y a réalisé, le 10 juin 1880, à l'exposition du centenaire de Camões, une curieuse exposition des éditions du grand poète portugais, et des ouvrages qui traitent de ses œuvres.

Mais le plus grand service rendu à la science et à la littérature par la Bibliothèque nationale de Rio a été l'exposition de l'histoire du Brésil, ouverte le 2 décembre 1881 ; exposition très complète dont le catalogue, publié à la même date dans les *Annales* contient plus de dix-neuf mille articles. Ce catalogue, qui embrasse, outre l'histoire du Brésil proprement dite, les ouvrages d'histoire naturelle, de linguistique, de statistique qui ont rapport à l'Empire, la numismatique, etc., est d'autant plus précieux que le catalogue complet de la bibliothèque n'a pas encore été publié, et il a été d'un grand secours à l'auteur de ce livre (1).

(1) Cette exposition, ainsi que la création des Annales est due aux soins de M. le conseiller Ramiz Galvão.

La Bibliothèque nationale est [illegible] jours, et pendant la soirée, excepté pendant les [illegible] cances, qui sont [illegible] et durent du [illegible] au 15 janvier, et la semaine sainte.

Ce bel établissement [illegible] la capitale du Brésil. Il a été [illegible] par 37 lecteurs par jour pendant [illegible]

Le plus grand [illegible] sultent soit écrits en portugais [illegible] viennent ensuite [illegible] ment [illegible] man[illegible], en espagnol [illegible]

Dans les [illegible] médecine et de [illegible] loin, la plupart [illegible] ou sont des traductions [illegible] dans la même langue [illegible]

(1) L'étude [illegible] dire que tous les Brésiliens [illegible] quelque instruction [illegible] faitement, et [illegible] une grande [illegible] livres [illegible] langue, et [illegible] littérature [illegible] même. La langue [illegible] siliens [illegible] études [illegible]

Un assez grand nombre d'auteurs [illegible] médecine, ont publié des ouvrages [illegible]

Depuis le 1er juillet 1885, la Bibliothèque nationale est éclairée à la lumière électrique.

Les autres bibliothèques publiques sont celles de la Chambre municipale, de la Marine, de l'Armée, de la Faculté de médecine, de l'Ecole polytechnique, de l'Ecole militaire, du Musée national, et de l'Académie des Beaux-Arts.

Parmi les bibliothèques particulières, la *Bibliotheca Fluminense* et le *Gabinete Portuguez de leitura* tiennent le premier rang. La première, fondée en 1847, est la seconde en importance de Rio-de-Janeiro. Elle appartient à une association; mais l'entrée y est très facilement accordée aux étrangers. Le nombre des volumes qu'elle renferme était, en 1884, d'environ 40,000.

Le *Gabinete Portuguez de leitura* a été fondé en 1837 par une société portugaise qui admet des souscripteurs de toute nationalité. Cette bibliothèque est surtout riche en ouvrages écrits en portugais et en français. Par une décision récente, elle est ouverte, en dehors des associés et des souscripteurs, à toute personne exerçant une profession littéraire.

Toutes ces bibliothèques ont des catalogues imprimés.

même se sont essayés dans la poésie française : Voir le *Jornal do Commercio* et la *Gazeta de noticias* du 23 mai 1885.

Rio-de-Janeiro possède en outre deux collections d'archives ouvertes au public : l'*Archivo Publico do Imperio*, et l'*Archivo militar*.

L'observatoire impérial de Rio, aujourd'hui un établissement de premier ordre, a été fondé en 1845, à l'ancien collège des PP. Jésuites, au Castello. Mais son importance ne date que de 1871, année où un savant français, M. Emmanuel Liais, en prit la direction aujourd'hui confiée à un autre astronome distingué, M. Louis Cruls.

L'observatoire est actuellement parfaitement monté, et publie des travaux remarquables. Les Annales sont écrites en français, et son Annuaire annuel en portugais.

Le Musée national a été fondé en 1818, sous le nom de Musée royal. Insuffisamment doté pendant de longues années, il a été réorganisé en 1876, et fait honneur aujourd'hui à la capitale du Brésil. On y remarque surtout les salles consacrées à l'ethnographie des tribus indiennes.

Il est divisé en 3 sections, chacune est composée d'un directeur et d'un sous-directeur, qui font dans l'édifice du musée des cours publics, institués en 1876 (1).

(1) L'un de ces directeurs, M. le Dr Lacerda a inventé, il y a quelques années, un remède contre la morsure des serpents,

Les progrès réalisés par ce bel établissement sous l'administration de son directeur actuel, M. le Dr Ladisláu Netto, ont été considérables. Indépendamment des laboratoires qui y ont été installés, et des cours scientifiques qui y sont créés, il faut citer parmi ces progrès la fondation d'une revue spéciale, *Archivos do Museo nacional* (1).

La ville possède de plus, un musée scolaire qui date de 1883, et est maintenu par une association présidée par le comte d'Eu.

La principale société savante de Rio-de-Janeiro est l'Institut historique, géographique et ethnographique (*Instituto historico, géographico e ethnographico do Brazil*), fondé le 18 août 1838 et que le souverain préside depuis 1849.

L'Institut publie une revue trimestrielle (*Revista do Instituto*), dont les articles sont d'une valeur inégale (2).

Sa bibliothèque contient un grand nombre de

consistant en injections de *permanganate de potasse*. Le nombre des personnes que ce savant a ainsi sauvées est aujourd'hui très considérable. Le gouvernement brésilien lui a accordé récemment une récompense nationale.

(1) Voir : *Conférence faite au Muséum national, en présence de LL. MM. Impériales, le 4 novembre* 1884, *par le Dr Ladisláu Netto, Directeur général du Muséum national de Rio-de-Janeiro.*

(2) Cette appéciation se réfère surtout aux articles sur la linguistique américaine.

manuscrits qu'il serait désirable de voir publier.

Il comptait, au commencement de 1885, 234 membres, parmi lesquels 112 étrangers.

Depuis quelques années, deux sociétés spéciales de géographie ont été fondées dans la ville. Ce sont : la Société de géographie de Rio-de-Janeiro, et la Société de géographie de Lisbonne (section du Brésil).

XXVII

PRESSE

Le plus ancien journal de Rio est le *Jornal do Commercio*, fondé en 1827 par un Français nommé Pierre Seignot Plancher. Très important sous le rapport commercial, et pour la sûreté de ses renseignements sur l'administration brésilienne, c'est un des journaux les plus considérables du monde, au point de vue de la matière qu'il renferme. La section des annonces et celle des *a pedidos* (voir plus bas), y sont très développées.

La presse à bon marché, qui a contribué puissamment au réveil de l'opinion publique, ne date que de quelques années. Elle a été inaugurée, le 2 mai 1875, par la *Gazeta das noticias*, dont le suc-

cès a été considérable. En 1879, a paru la *Gazeta da tarde*, organe spécialement consacré à la propagande abolitioniste, et, en 1884, le *Paiz*, cité pour le talent de ses rédacteurs. Ces quatre journaux forment, avec la *Revista illustrada* (Revue illustrée et un journal religieux, *o Apostolo*, auxquels ne s'appliquent pas les considérations qui suivent, les organes les plus importants de la presse de Rio.

La critique littéraire existe à peine dans les journaux brésiliens. Ils se laissent guider dans leurs appréciations bien moins par le mérite des œuvres que par la position ou les relations personnelles des auteurs. Quant aux feuilletons, ils sont presque toujours traduits d'un des ouvrages de la basse littérature française (1).

Un trait caractéristique des grands journaux de Rio est leur indifférence, *leur neutralité*, comme ils disent, à l'égard des deux grands partis qui se divisent le parlement, et qui, il est vrai, bien que se disputant avec acharnement le pouvoir, ne sont

(1) Nous ne parlons ici qu'en général, et l'on se tromperait en appliquant cette appréciation et celles qui suivent à chacun de journaux que nous venons de nommer, en particulier. L'auteur qui a surtout désiré être impartial, s'est imposé le devoir d'éviter toute personnalité. Aussi ne peut-il faire de distinctions entre les organes de la presse de Rio, quelles que puissent être ses préférences personnelles.

séparés que par de faibles nuances. (Voir à la 3e partie le Chapitre intitulé : *Ministères et Chambres.*)

La section des réclames et des annonces est très importante dans les journaux brésiliens. Quelques-unes de ces annonces se font remarquer par leur originalité. Tels sont les avis de changement de noms, chose fréquente au Brésil (1).

Ce qui distingue surtout la presse brésilienne, et lui donne un caractère à part, c'est la collabo-

(1) Ces avis sont généralement ainsi conçus : « *Ayant appris qu'il existe une personne du même nom, je préviens le public* que je signerai désormais...

Parfois le nom nouveau n'a rien qui rappelle l'ancien. C'est une coutume très fréquente d'ajouter au nom de famille un nom brésilien de plante, d'animal ou de tribu ; quelquefois un nom illustre dans l'histoire portugaise, comme Albuquerque, Castro, Mascarenhas, Alcantara (nom de famille des princes du Brésil et de Portugal). Il est exact de dire que chacun peut changer de nom à sa volonté, et nous ne savons comment les magistrats chargés des actes civils peuvent s'y reconnaître.

Dans les noms de baptême, on remarque la même singularité, et souvent ils semblent fort étranges. Un très grand nombre d'entre eux sont tirés de l'histoire grecque ou romaine, ou de romans historiques : comme *Ocidio*, *Cesar*, *Pompeu*, *Cicero*, *Virgilio*, *Euclides*, *Athanagildo*, *Enrico*, etc. *Hermogenes*, etc. Il en est de même pour les noms de femme.

Au Brésil, comme en Portugal, on cite quelqu'un par son premier nom de baptême. Il en résulte une grande difficulté pour les étrangers de trouver dans une liste alphabétique ou dans des ouvrages de bibliographie des noms qu'il connaît pourtant fort bien, mais dont il ne sait pas tous les prénoms.

Cet usage peu rationnel tend cependant à tomber en désuétude.

ration du public, par le moyen d'une section spéciale, habituellement désignée sous le nom de *a pedidos* (Publications demandées) et commune à tous les journaux, dont elle forme souvent la principale source de revenu. Chacun y peut, moyennant un prix convenu par ligne, non seulement exposer ses idées, mais encore attaquer avec violence ses adversaires ou ses ennemis. On y voit des polémiques soutenues par des hommes connus, et d'où chacun d'eux sort amoindri dans sa dignité; des médecins vanter leur habilité aux dépens de leurs collègues; des professeurs d'écoles supérieures s'accuser réciproquement d'ignorance; des auteurs reproduire les articles élogieux que leur a valu la camaraderie de leurs confrères.

Ce n'est pas là le pire mal de cet abus funeste, que les intéressés ont décoré du beau nom de *liberté de la presse*. Si celle-ci est devenue la grande corruptrice des mœurs, c'est surtout par les publications anonymes.

La loi veut que l'original de tout article qui n'émane pas de la rédaction soit signé; mais l'administration des journaux a tourné facilement cet obstacle, grâce à l'industrie des *testas de ferro* (têtes de fer, hommes de paille). On appelle ainsi les gens qui font métier d'endosser la responsabilité des articles

diffamants qui pourraient provoquer de la part de l'offensé des poursuites et une condamnation à quelques mois de prison. Le nombre de ceux qui exercent cette triste profession est assez grand à Rio-de-Janeiro; l'administration des journaux se charge elle-même de les fournir moyennant, un prix convenu.

Ces articles paraissent ordinairement signés d'un pseudonyme; leur original ou autographe, revêtu de la signature de l'auteur ou le plus souvent de celle du *testa de ferro*, reste entre les mains de l'administration du journal, qui est tenue de la présenter sur plainte portée devant l'autorité judiciaire par la victime. Presque toujours cette dernière, se trouvant en présence d'un nom inconnu, ou trop connu pour n'être pas méprisé, renonce à des poursuites coûteuses qui ne pourraient atteindre le vrai coupable.

Dans ces publications anonymes, la licence ne connaît plus de limites. Pendant que le ministère au pouvoir y fait défendre ses actes avec modération, ses adversaires ne reculent devant aucune violence, et le souverain même n'est pas toujours à l'abri de leurs attaques. Des soldats se plaignent de leurs officiers ; des officiers supérieurs injurient le ministre de la guerre; des criminels insultent leurs

juges, ou essayent de prévenir en leur faveur le jury.

C'est là que viennent faire explosion les haines, et aboutir les petites intrigues des villages de l'intérieur.

Il n'y a personne de si honorable dont un ennemi ne puisse ainsi ternir impunément la réputation par les plus viles calomnies, et bien peu des hommes mêlés à la politique ou à l'administration supérieure y échappent. L'étranger qui, dans le but d'observer les mœurs locales, étudie les journaux, se fait d'abord la plus triste idée, et souvent la plus fausse, des hommes et des choses du Brésil, et c'est avec une surprise mêlée de regret que, mis plus tard en contact avec des personnalités cruellement attaquées ou se trouvant à même d'étudier des services administratifs dont il avait lu le plus grand mal, il reconnaît l'injustice des préventions involontaires qui étaient nées dans son esprit.

L'interprétation de la loi a été tellement forcée qu'il n'est pas rare qu'un article diffamant publié avec la signature de l'auteur se trouve *responsabilisado* par un *testa de ferro*, c'est-à-dire que son original ou autographe porte la signature de ce dernier devenu seul responsable par cette étrange fiction (1).

(1) Voir la collection des journaux du 27 février et du 2 mars 1883.

Cette collaboration du public aux journaux dans les termes où elle se pratique, constitue, comme on le voit, un des pires abus qui existent au Brésil. Il est déplorable que les pouvoirs publics n'y mettent pas un terme par une loi *sérieusement* exécutée qui rendrait l'administration des journaux *civilement* responsable pour tous les articles qu'elle recevrait du public.

La partie éditoriale des journaux, c'est-à-dire celle qui engage la responsabilité de la rédaction est généralement écrite avec modération (1).

On voit pourtant apparaître de temps en temps des feuilles dont le seul but est l'exploitation du scandale, et où sont, dans la section éditoriale comme dans celle de a *pedidos*, attaqués et calomniés avec une indécence extrême, non les [illegible] les personnes victimes de lâches [illegible] mais le souverain lui-même dans sa vie privée (2).

La liberté ou pour mieux dire la licence de la presse (à part le recours illusoire des [illegible] contre les signataires des autographes) est absolue au Brésil. Le pouvoir, au moins depuis [illegible]

(1) Quand nous citons un journal en [illegible], [illegible] nous parlons toujours de la [illegible] contraire ne soit indiqué.

(2) Voir, entre autres, la collection du *Corsario*, [illegible]

années, en a toujours toléré les abus les plus criants. Mais il est parfois arrivé qu'il ait permis à la vengeance privée de se subtituer à la vindicte publique, faiblesse qu'on regrette d'avoir à constater dans un pays civilisé (1).

La presse illustrée compte à Rio quelques journaux, ainsi que la presse littéraire et la presse scientifique.

Les différentes colonies sont habituellement représentées par des organes écrits en langues diverses (2).

(1) Le plus triste exemple des résultats de cette faiblesse est l'assassinat de l'éditeur du *Corsario*, commis en plein jour, au cœur de la ville, et à quelques pas de la police, où il était allé demander protection (28 octobre 1883). -- Ce crime est resté impuni.

(2) Ce que nous avons dit plus haut sur les publications *a pedido* ne s'applique, en général, qu'aux journaux *politiques brésiliens*, à l'exclusion des publications illustrées, littéraires, scientifiques et des journaux étrangers. Ceux-ci jouissent, du reste, de la même liberté et ont parfois accepté des *a pedidos* anonymes.

XXVIII

POLICE. — CAPOEIRA . — JURY (1).

L'organisation de la police de Rio-de-Janeiro, est analogue à celles des provinces.

Elle a à sa tête un *chef de police* nommé par le gouvernement et ayant immédiatement sous ses ordres trois *delegados*, ou commissaires centraux. Les fonctions de chef de police et de *delegado* sont rétribuées, et leur magistrature s'étend sur tout le municipe.

Chaque *freguezia* compte au moins un *subdelegado* et est divisée en quartiers surveillés par un *inspector de quarteirão*. Les fonctions de *subdelegado* et d'*inspector* sont gratuites. Comme celles de *delegado* et de *chef de police*, elles sont presque toujours politiques, c'est-à-dire conférées exclusivement à des membres du parti qui occupe le pouvoir (2).

(1) Il n'entre pas dans le plan de ce livre, qui est loin, comme l'indique son titre, d'être une étude complète sur Rio-de-Janeiro, d'étudier l'administration de la justice au Brésil.

(2) Ce qu'on entend habituellement par le mot *politique* au Brésil (c'est-à-dire le souci des convenances du parti plutôt que

Pour maintenir l'ordre, le chef de police disposait, jusqu'au commencement de l'année 1885, de deux corps spéciaux ; celui des *permanentes*, troupe militaire composée d'infanterie et de cavalerie ; et celui des *urbanos* (sergents de ville), fort mal composé et peu discipliné. Ce dernier a été récemment aboli, et le corps de *permanentes* porté à un effectif de 1,008 hommes, chiffre très insuffisant, et qui de plus n'était pas au complet, car il ne comptait, d'après le rapport du chef de police, que 573 hommes au commencement de 1885 (1).

La police de Rio-de-Janeiro laissait anciennemen et, malgré une amélioration sensible, laisse enco beaucoup à désirer. On ne doit pas rendre resp sables de cet état de choses les chefs ni les del dos, magistrats intègres, animés des meille

des grands intérêts du pays), est un des plus grands obs progrès de la nation.

La gratuité de certaines fonctions, comme des s des *inspecteurs de l'instruction publique*, etc., est grande cause de faiblesse pour l'administration. peut exiger de ceux qui les exercent ni des co ciales, ni l'emploi de la plus grande partie d dans le cas d'abus de ces fonctionnaires gratu tution est presque toujours la seule peine in trouve beaucoup trop légère.

(1) Cette réforme, réalisée par M. le ch nio Gomes constitue cependant un progr

intentions et dont plusieurs ont montré une remarquable énergie. Les défauts de l'administration de la police proviennent de trois sources diverses :

La première est l'insuffisance manifeste du personnel, due à l'insuffisance des fonds consignés dans le budget pour un service si important.

L'imperfection de la loi contribue aussi à cet état de choses. Le ministère public existe au Brésil, mais il ne procède contre les crimes que dans les cas d'assassinat, de blessures graves, ou de flagrant délit et dans quelques autres cas spéciaux. Dans toutes les autres circonstances, les poursuites doivent être faites par les soins de la partie offensée et occasionnent par conséquent des dépenses devant lesquelles on recule souvent. Les tribunaux correctionnels n'existent pas ; par suite, le rôle des affaires du jury se trouve encombré d'une multitude de procès de peu d'importance, qui se terminent le plus souvent par l'acquittement, au détriment de la vindicte publique. En outre, la loi est d'une douceur excessive pour certains crimes (Voir plus loin : *capoeiras*) qui exigeraient une législation spéciale et rigoureuse.

Enfin le favoritisme, là comme partout, exerce sa détestable puissance. La loi est égale pour tous, dit la Constitution, mais ce principe, en dépit des grands

progrès en tout sens réalisés par le Brésil, n'est pas encore entièrement entré en application. Il n'arrive que trop souvent, surtout dans l'intérieur du Brésil, car à Rio-de-Janeiro les abus sont naturellement plus limités, que les coupables influents par leur position personnelle ou par leurs relations échappent aux poursuites (1).

Sous le nom de *capoeiras* (Voir le chapitre *Lan-*

(1) Le favoritisme est trop profondément enraciné dans les mœurs du Brésil pour qu'il soit possible de le combattre autrement que par degrés. C'est du reste la marche adoptée par le gouvernement; et ce grand ennemi du progrès du pays perd lentement du terrain. Mais, s'il est juste de rendre hommage à ce sujet aux hommes d'État brésiliens, dont les bonnes intentions et l'amour du progrès sont pour nous hors de doute, quel que soit le parti auquel ils appartiennent, il faut déplorer la faiblesse habituelle du pouvoir dans la répression des abus. Avec la force dont dispose tout gouvernement constitué, il pourrait non pas les détruire, mais précipiter leur extinction, en frappant à propos, des coups vigoureux.

Le plus affligeant exemple de cette faiblesse a été fourni par la sécheresse qui a désolé la province du Ceará pendant les années 1877, 1878 et 1879, et y a occasionné une affreuse famine. Le gouvernement du Brésil a fait les plus grands sacrifices pour en atténuer les effets, et c'est de là que datent en partie ses embarras financiers actuels. L'importance des secours envoyés a dépassé la somme énorme de 70,000 contos (plus de 175 millions de francs), dont une grande partie a été détournée par les agents chargés de la distribution des secours. (Voir les séances du Sénat de cette époque et les correspondances du *Jornal do Commercio*). Cependant les criminels indignes de pitié, qui n'ont pas craint de chercher à s'enrichir aux dépens de la vie de leurs compatriotes et de l'honneur des femmes (dans cette affreuse nécessité il s'achetait pour quelques misérables vivres), n'ont été l'objet d'aucune poursuite.

gue). — *Vocabulaire de quelques termes spéciaux*), on désigne une classe de malfaiteurs, dont l'existence, selon les expressions d'un chef de police, fait tache à la civilisation d'une grande ville. Nous ne savons quelle est son origine.

Les *capoeiras*, presque tous gens de couleur, sont organisés en *maltas* et en *badernas*, et se divisent en deux ou plusieurs groupes rivaux.

L'arme des *capoeiras* est le couteau, et souvent le rasoir, dont ils se servent, soit dans leurs combats entre eux, soit contre leurs ennemis ou ceux qui sont désignés à leurs vengeances. Il arrive parfois, que leurs victimes sont des passants inoffensifs contre lesquels ils n'ont aucun motif d'animosité.

Sous le régime du suffrage à deux degrés, lorsque les élections primaires étaient souillées par toutes sortes de fraudes et de violences, les *capoeiras* jouaient un rôle saillant. Plusieurs hommes politiques ne rougissaient pas d'acheter leur concours. Quoique le fait paraisse impossible, quelques-uns de ces bandits ont encore des protecteurs (1).

(1) Alguns dos quaes gozão *protecção*. *Jornal do Commercio* du 21 août 1885. Il ne faudrait pas conclure de l'existence des *capoeiras* et de l'organisation défectueuse de la police que la sécurité personnelle est insuffisamment garantie à Rio-de-Janeiro. Il y a peu de grandes villes, au contraire, dont les divers quartiers et les environs soient aussi sûrs de jour comme de nuit. La po-

Les *capoeiras* fréquentent tous les endroits de grande réunion. On les voit surtout précéder les processions, les cortèges de fêtes populaires, exécutant une gymnastique ou danse spéciale, nommée également *capoeira*.

La police les poursuit activement. L'énergie déployée par plusieurs de ses chefs les aurait certainement détruits, si les réclamations incessantes de ces magistrats, formulées dans leurs rapports annuels, avaient obtenu du parlement une loi spéciale contre la *capoeiragem*, c'est-à-dire l'exercice reconnu de cette étrange profession. Les individus arrêtés dans l'exercice de la *capoeiragem* ne sont passibles que d'une légère peine de police, à l'expiration de laquelle ils recommencent invariablement le même genre de vie.

La police correctionnelle comme nous l'avons déjà dit, n'existe pas au Brésil. Toutefois cette lacune est en partie, quoique trop faiblement, compensée par l'institution des *termos de bem viver* (engagement de bonne conduite). On appelle de ce nom les engagements que la police contraint de signer aux

pulation est de mœurs très douces et presque tous les crimes contre les personnes sont dus à la vengeance ou à la jalousie. L'habitant n'a donc rien à craindre s'il prend la précaution d'éviter les attroupements, théâtre ordinaire des exploits des *capoeiras*.

vagabonds ou malfaiteurs reconnus et pour la non-exécution desquels (*quebra de termo*) ils sont passibles d'un emprisonnement de quelques mois, sur la sentence d'un juge. Le nombre des *termos de bem viver* a été, pour l'année 1884, de 91, et 62 condamnations ont été prononcées pendant la même période, pour *quebra de termos*. Les étrangers figurent dans ce chiffre pour près de la moitié, c'est-à-dire en plus forte proportion que la population brésilienne.

Il existe, en effet, dans toutes les colonies étrangères, un certain nombre d'hommes qui ne sont attirés au Brésil, comme ils le sont du reste dans les autres pays d'Amérique, que par la facilité que l'indulgence des mœurs et l'imperfection de la loi leur donnent de recourir à des expédients qui seraient rigoureusement punis en Europe.

Les sessions du jury sont fréquentes à Rio-de-Janeiro, en conséquence de l'encombrement des causes qu'il a à juger. On remarque une déplorable tendance des meilleurs citoyens à s'en faire dispenser sous quelque prétexte, au grand détriment de la bonne administration de la justice. L'indulgence du jury est souvent excessive et parfois inconcevable. Les acquittements scandaleux ne sont pas rares.

La peine de mort, rarement prononcée, est inva-

riablement commuée par le souverain, depuis plusieurs années (1).

Le nombre de crimes graves contre les personnes a été le suivant, pendant chacune des cinq années écoulées de 1880 à 1884 :

ANNÉES	HOMICIDES	TENTATIVES D'HOMICIDE	BLESSURES GRAVES	TOTAL
1880.....	22	6	15	43
1881.....	16	8	19	43
1882.....	17	11	11	39
1883.....	20	9	11	40
1884.....	12	9	15	36
	87	43	71	201

donnant une moyenne de 17.4 homicides, 8.6 tentatives d'homicide, et 14.2 blessures graves par an; en tout 40.2 crimes graves contre la sûreté individuelle, sur une population de 400,000 âmes, celle du Municipe neutre (2).

(1) Cette clémence à laquelle la compassion pour les maux de l'esclavage n'a peut-être pas été étrangère, prend certainement sa source dans les sentiments les plus nobles. Mais il est permis de douter qu'elle atteigne réellement son but, car les évasions sont fréquentes dans les prisons du Brésil et le nombre des malfaiteurs récidivistes est grand. Il semble, du reste, qu'il y a dans tous les pays, des crimes dont l'horreur ne doive mériter aucune pitié.

(2) Selon le rapport du ministre de la justice, de 1885, le nombre des crimes graves commis dans tout l'empire a été, en 1882, de 668,

XXIX

DOUANE. — MOUVEMENT DU PORT.

La création de la douane de Rio-de-Janeiro remonte à 1808.

Depuis cette date, ses revenus ont augmenté dans une énorme proportion, par suite du développement toujours croissant du commerce. Ils se sont élevés, pour l'année 1884, à 40,298 contos de réis.

Successivement agrandi, l'édifice de la douane occupe actuellement une superficie considérable. Il contient deux docks magnifiques qui communiquent entre eux, et sont accessibles aux navires du plus fort tonnage, dont le déchargement s'opère au moyen de grues mises en mouvement, comme toutes les autres machines, par un système hydraulique fort bien établi (1).

dont 321 homicides; en 1883, de 1,926, dont 701 homicides, et en 1884, de 597, parmi lesquels le chiffre des homicides entrait pour 329.

Mais on ne saurait accepter ces chiffres sans réserve. En effet, si la statistique est très négligée à Rio, elle l'est encore plus dans les provinces. L'énorme disproportion des crimes entre l'année 1883 et les deux autres années suffirait, du reste, pour inspirer peu de confiance dans cette statistique.

(1) L'administration de la douane de Rio s'est grandement

Les droits perçus sur les diverses marchandises, sans distinction de provenances, sont calculés à tant pour cent sur la valeur des articles, valeur fixée par le tarif ou *pauta*. Ils sont, en outre, augmentés de centimes additionnels, dont le montant à varié selon les époques.

Plusieurs de ces droits méritent d'appeler l'attention. Il semble qu'il serait d'une bonne politique financière d'en dégrever quelques-uns, et d'en augmenter d'autres qui ne frappent que faiblement des denrées étrangères que le pays fournit abondamment. Parmi les premiers, il faut citer surtout les vins (1), dont l'importation a été loin de correspondre à la progression ascendante de la population, au détriment de la santé publique, sur laquelle les vins artificiels, fabriqués en quantité considérable à Rio-de-Janeiro, ne peuvent manquer d'avoir une funeste influence (2).

améliorée sous la direction de l'inspecteur actuel, M. le conseiller Sampaio Vianna. Ce fait, ainsi que la réorganisation de plusieurs services, que nous avons déjà mentionnée dans les chapitres précédents, montre que le Brésil est capable de progrès sérieux et rapides, et qu'il possède des fontionnaires à la hauteur des réformes qu'il lui reste à réaliser.

(1) Voir la *Revue commerciale, financière et maritime de la place et du port de Rio-de-Janeiro.* N° 61.

(2) Cette industrie des vins artificiels, improprement désignés sous le nom de *nationaux* (*nacionaes*) a été plusieurs fois quali-

D'un autre côté le riz et le maïs que le Brésil produit en abondance et d'excellente qualité, dans les environs même de la ville (le riz brésilien est fort supérieur au riz de l'Inde), ne peuvent soutenir sur le marché de Rio la lutte contre la concurrence étrangère. Ce marché a reçu, en effet, pendant l'année 1884, l'énorme quantité de 228,874 sacs de riz provenant des possessions anglaises, et de 121,414 sacs de maïs, importés des républiques sud-américaines (1).

Voici le tableau des importations du port de Rio-de-Janeiro, par principaux pays de provenance, exprimées en *contos de reis* (2,840 fr. au change au

fiée en termes sévères dans des documents officiels, entre autres, dans le Rapport du ministre des finances de 1884, et dans celui que M. le Dr Emilio da Fonseca a présenté, le 8 novembre 1883, comme rapporteur de la commission du budget de la Chambre municipale. Elle continue pourtant à s'exercer sur une grande échelle.

Le Brésil commence, du reste, à produire du vin, surtout dans les colonies des provinces du Sud, et aux environs de Saint-Paul. On fait aussi déjà quelques essais en ce sens sur les flancs de la *serra dos Orgãos*, à peu de distance de Rio.

(1) *Retrospecto do Jornal do Commercio.* — L'augmentation des droits sur ces articles n'aurait, toutefois, d'effet utile que si le gouvernement brésilien se décidait à donner une impulsion sérieuse aux travaux de voirie ordinaire, jusqu'ici fort négligés. C'est, en effet, le mauvais état ou le manque total des chemins qui s'opposent à l'arrivée sur les marchés de denrées qui, par leur bas prix, ne peuvent supporter les frets des voies ferrées.

pair (Voir le Chapitre *Monnaie. Change*), pendant les cinq années comprises dans les exercices financiers de 1879-80 à 1883-84.

EXERCICES	FRANCE	ALLEMAGNE	ANGLETERRE	BELGIQUE	ETATS-UNIS	PORTUGAL
1879—80	16.141	8.536	38.155	4.731	8.161	6.527
1880—81	17.500	8.222	37.737	5.089	8.265	6.537
1881—82	16.698	8.333	37.616	4.370	8.085	6.548
1882—83	16.332	8.934	40.646	3.981	7.980	5.992
1883—84	15.180	9.953	41.864	3.908	7.633	6.084

Parmi les pays importeurs, l'Angleterre, comme on voit, occupe le premier rang; viennent ensuite, par ordre d'importance, la France, l'Allemagne, les Etats-Unis, le Portugal et la Belgique.

Les exportations du port de Rio-de-Janeiro pour les principaux pays de consommation se sont élevées, pendant la même période, aux valeurs suivantes, également exprimées en *contos de réis*.

EXERCICES	FRANCE	ALLEMAGNE	ANGLETERRE	BELGIQUE	ETATS-UNIS	PORTUGAL
1879—80	9.161	11.098	18.807	2.411	58.867	4.522
1880—81	17.111	10.874	11.007	6.260	55.649	5.064
1881—82	9.035	10.310	7.115	3.107	50.178	2.341
1882—83	8.290	8.201	9.443	2.010	53.362	3.005
1883—84	7.863	7.209	5.617	1.215	51.558	(1) 749

(1) *Mappas estatisticos do commercio e navegação do porto do Rio de Janeiro* (Publication officielle de la douane). 1885.

Les Etats-Unis occupent le premier rang parmi les pays consommateurs ; viennent ensuite l'Angleterre et la France, pour un chiffre à peu près égal, l'Allemagne, le Portugal et la Belgique.

Le principal article d'exportation du port de Rio-de-Janeiro est le café. Il est soumis à des droits de sortie.

Il en a été embarqué, pendant l'exercice 1883-84, 184,675,000 kilogrammes en grain et 7,000 kilogrammes à l'état de poudre.

Le tableau suivant, extrait du *Retrospecto commercial* (Revue commerciale) du Jornal do Commercio, pour 1884, indique, en sacs de 60 kilogrammes, les expéditions de café du port de Rio-de-Janeiro, pendant les 25 derniers exercices.

EXERCICES	NOMBRE DE SACS
1859 — 1860	2.050.248
1860 — 1861	3.185.091
1861 — 1862	2.310.036
1862 — 1863	1.736.923
1863 — 1864	1.661.270
1864 — 1865	2.209.620
1865 — 1866	1.983.360
1866 — 1867	2.584.978
1867 — 1868	2.849.798
1868 — 1869	1.940.334
1869 — 1870	3.190.243
1870 — 1871	3.237.935
1871 — 1872	2.112.113
1872 — 1873	3.040.062

EXERCICES	NOMBRE DE SACS
1873 — 1874	2.067.493
1874 — 1875	3.205.567
1875 — 1876	2.889.990
1876 — 1877	2.781.642
1877 — 1878	2.632.746
1878 — 1879	3.705.830
1879 — 1880	2.990.058
1880 — 1881	4.401.627
1881 — 1882	3.926.372
1882 — 1883	4.556.372
1883 — 1884	3.138.721

La même publication résume ainsi le mouvement du port pendant les 10 dernières années :

Navigation au long cours.

ENTRÉES			SORTIES		
ANNÉES	NOMBRE DE NAVIRES	NOMBRE DE TONNEAUX	ANNÉES	NOMBRE DE NAVIRES	NOMBRE DE TONNEAUX
1875 ..	1.469	1.082.037	1875 ..	1.221	1.026.[illegible]
1876 ..	1.337	1.957.602	1876 ..	1.203	1.977.[illegible]
1877 ..	1.439	1.120.420	1877 ..	1.184	1.052.[illegible]
1878 ..	1.424	1.097.786	1878 ..	1.158	1.061.[illegible]
1879 ..	1.313	1.075.847	1879 ..	1.127	1.059.[illegible]
1880 ..	1.297	1.069.186	1880 ..	1.083	1.006.[illegible]
1881 ..	1.285	1.125.059	1881 ..	1.121	1.117
1882 ..	1.288	1.197.671	1882 ..	1.064	1.140
1883 ..	1.218	1.220.332	1883 ..	1.067	1.207
1884 ..	1.245	1.281.388	1884 ..	1.111	1.233

Navigation au cabotage.

ENTRÉES					SORTIES				
Années	Navires à voiles	Vapeurs	Total	Nombre de Tonneaux	Années	Navires à voiles	Vapeurs	Total	Nombre de Tonneaux
1875	1.447	507	1.954	434.206	1875	1.708	496	2.204	501.457
1876	1.159	470	1.629	424.996	1876	1.420	466	1.886	488.943
1877	1.163	406	1.569	383.521	1877	1.385	417	1.802	452.362
1878	970	438	1.408	372.799	1878	1.228	465	1.693	469.302
1879	1.089	539	1.628	513.564	1879	1.316	541	1.857	601.790
1880	919	490	1.409	449.906	1880	1.141	491	1.632	511.448
1881	880	576	1.456	450.662	1881	1.100	531	1.631	519.019
1882	834	605	1.439	400.130	1882	1.040	602	1.642	535.558
1883	816	598	1.414	454.739	1883	999	589	1.588	540.891
1884	764	582	1.346	470.251	1884	913	586	1.499	518.883

Il est entré, pendant l'année 1884, 95 navires français au long cours, 532 anglais, 130 allemands, 103 américains (des Etats-Unis), 106 norwégiens, 76 brésiliens et 71 portugais.

Dans la navigation au cabotage, le pavillon français a été représenté par 25 navires, le pavillon anglais par 98, et le pavillon allemand, par 40.

TROISIÈME PARTIE

Administration supérieure du Brésil.

XXX

CONSTITUTION. — FAMILLE IMPÉRIALE.

La constitution brésilienne date, comme on l'a déjà vu, de l'année 1824. Quelques-unes de ses dispositions ont été modifiées par l'acte additionnel du 12 août 1834, et plus récemment, en ce qui concerne le mode d'élection et les droits politiques des étrangers naturalisés.

La constitution reconnaît quatre pouvoirs : le pouvoir modérateur, exercé par le souverain ; le pouvoir exécutif, exercé par le ministère ; le pouvoir législatif, exercé par la chambre générale des députés et le sénat, et le pouvoir judiciaire (1).

La forme du gouvernement est la monarchie héréditaire ; les femmes ne sont pas exclues du trône ;

(1) Comme on l'a vu dans la Préface, le *pouvoir judiciaire* en peut en réalité être considéré comme tel.

dans ce cas, l'époux de l'impératrice, s'il en a eu des enfants, porte le titre d'empereur, sans en avoir, du reste, le pouvoir.

Le souverain porte le titre de : *Empereur constitutionnel et défenseur perpétuel du Brésil*; l'héritier direct de la couronne a celui de : *Prince impérial*, et son frère puîné celui de : *Prince du Grão Pará*.

L'empereur, outre qu'il est le chef du pouvoir exécutif, exerce personnellement le pouvoir modérateur, dont les principales attributions consistent dans le droit de nommer et de démettre librement les ministres, de faire grâce et de proclamer des amnisties, et de suspendre des juges.

Le souverain régnant du Brésil est D. Pedro II d'Alcantara, fils de D. Pedro Ier et de l'archiduchesse Léopoldine d'Autriche, frère de D. Maria II, des princesses D. Januaria, comtesse d'Aquila, et D. Francisca, princesse de Joinville, qui habitent l'Europe, oncle de D. Luiz Ier de Portugal; né le 2 décembre 1825, et qui a épousé, le 4 septembre 1843, D. Thereza Christina Maria de Bourbon, princesse des Deux-Siciles (1).

(1) On comprend que ce n'est qu'avec une grande réserve qu'un écrivain désireux d'éviter également la flatterie et l'injustice, peut parler de la politique d'un souverain régnant. Nous croyons cependant qu'il résultera du simple exposé des faits énoncés dans quel-

Les deux fils mâles de l'empereur D. Pedro II, les princes D. Affonso et D. Pedro Affonso, sont morts en bas âge en 1848 et en 1850.

L'héritière du trône est la princesse impériale D. Isabel, fille aînée de l'empereur, née le 29 juillet 1846, et qui a épousé le 15 octobre 1864 le prince Gaston d'Orléans, comte d'Eu, fils du duc de Nemours. De ce mariage sont nés trois fils : D. Pedro, prince du Grão Pará, le 15 octobre 1875, D. Luiz, le 26 janvier 1878, et D. Antonio Gastão, le 9 août 1881.

La deuxième fille de l'empereur, la princesse D. Leopoldina, née le 13 juillet 1847, et morte à Vienne le 7 février 1871 a eu, de son mariage avec le duc de Saxe, le 15 décembre 1864, quatre fils, dont les deux aînés, les princes D. Pedro et D. Augusto, résident au Brésil, et les deux plus jeunes, D. José et D. Luiz, habitent l'Europe en compagnie de leur père.

La famille impériale du Brésil est remarquable

ques chapitres de ce livre que c'est au pouvoir de D. Pedro II, pouvoir réel et grand, quoique gêné par les entraves de la constitution et du parlementarisme, que le Brésil est redevable d'un grand nombre de bienfaits, dont le plus important sera très probablement l'abolition *complète* et *pacifique* de l'esclavage. (Voir le Chapitre *Esclavage*.)

par la simplicité de ses mœurs, la facilité de son accès et ses vertus privées (1).

XXXI

DIVISION PAR PROVINCES

La population totale du Brésil était d'après le recensement de 1872 de 11,500,000 habitants.

Elle a certainement augmenté depuis lors, mais il est impossible d'indiquer en quelle proportion, en l'absence de nouveau recensement général. Toutefois, une publication officielle (*le Brésil à l'Exposition internationale de S. Pétersbourg*), l'évaluait, en 1884, à environ 12,600,000 habitants répartis ainsi qu'il suit dans le Municipe neutre et les provinces :

(1) La liste civile de la famille impériale est peu élevée. La dotation de l'empereur est de 800 contos de réis ; celle de l'impératrice de 96 contos ; celle de la princesse impériale, de 150 contos ; celles du duc de Saxe, veuf de la princesse D. Leopoldina, de 75 contos. Le prince du Grão Pará reçoit une pension de 8 contos, et les autres princes, petit-fils de l'empereur, une pension de 6 contos.

PROVINCES	Superficie en kilomètres carrés	POPULATION
Municipe neutre	1.394	435.568
Amazonas	1.897.020	80.942
Pará	1.149.712	343.511
Maranhão	459.884	430.059
Piauhy	301.797	239.691
Ceará	104.250	722.000
Rio-Grande-do-Norte	57.485	269.051
Parahyba	74.731	432.817
Pernambuco	128.395	1.014.700
Alagôas	58.491	397.379
Sergipe	39.090	211.173
Bahia	426.427	1.655.403
Espirito-Santo	44.839	100.717
Rio-de-Janeiro	68.982	938.831
S. Paulo	290.876	1.058.950
Paraná	221.319	189.668
Santa-Catharina	74.156	201.043
Rio-Grande-do-Sul	236.553	368.703
Minas Geraes	574.855	2.449.010
Goyaz	747.311	191.711
Matto-Grosso	1.379.651	72.051
Indiens sauvages		600.000
	8.337.218	12.602.978

Depuis l'acte additionnel de 1834, les provinces ont des assemblées législatives élues d'après le même mode que l'assemblée générale (voir plus loin : *Ministères et Chambres*), et composées

(1) Ces chiffres ne doivent être acceptés que sous toutes réserves. Les limites du Brésil ne sont pas encore définitives, et celles de plusieurs provinces sont incertaines. Quant à la population, nous ignorons sur quelles bases s'appuie l'ouvrage cité plus haut.

Nous croyons, en tous cas, que le chiffre qu'il indique pour le municipe neutre est exagéré (Voir 2ᵉ partie : *Municipe. Chambre municipale.*

d'un nombre variable de membres. Les assemblées provinciales ont le pouvoir de légiférer sur la division civile, judiciaire et ecclésiastique de la province, l'instruction publique (à l'exception des écoles supérieures) les routes et les travaux publics qui ne sont pas d'utilité générale ; elles fixent l'effectif des forces de la police provinciale et votent pour ces services des impôts qui ne peuvent porter sur les droits d'importation. Elles ont aussi la faculté de contracter des emprunts.

A la tête de chaque province est un président nommé par le pouvoir central et qui a sur les résolutions de l'assemblée un vote purement suspensif, car il est tenu de les sanctionner après une deuxième délibération réunissant les deux tiers des voix. Lorsqu'elles sont inconstitutionnelles, il doit les dénoncer au gouvernement général.

Le pouvoir central nomme aussi le chef de police, les juges qui ne sont pas à l'élection, les employés des finances générales, l'officier supérieur ou général commandant d'armes, mais il n'intervient ni dans le service de la voirie, ni dans celui de l'instruction publique. Le premier est dirigé par un ingénieur provincial, et le second par un inspecteur du même nom (1).

(1) On se plaint souvent au Brésil de la centralisation de la capi-

XXXII

MINISTÈRES ET CHAMBRES.

Le Brésil compte sept ministères qui sont ceux de l'intérieur (*imperio*), des finances (*fazenda*), de l'agriculture et des travaux publics, de la justice, de l'armée, de la marine et des affaires étrangères. Les

tale, et cependant le système administratif laisse, comme on le voit, une large part à l'initiative des provinces. Cette part semble même beaucoup trop large, car si une forte centralisation a des inconvénients, elle offre l'inestimable avantage d'assurer dans un pays l'exécution uniforme des services qui intéressent sa prospérité matérielle et sa grandeur morale, comme ceux de la voirie et de l'instruction publique. Ce n'est pas exagérer que de dire que ceux-ci sont mal exécutés par la plupart des administrations provinciales du Brésil. Les routes sont fort mal entretenues ; et quant aux écoles publiques, le manque de surveillance des autorités chargées de leur inspection fait dépenser en pure perte une partie des sommes relativement considérables qu'y affectent les provinces. L'auteur de ce livre a pu constater, par lui-même, le fait qu'une école primaire située à 200 kilomètres de Rio-de-Janeiro est restée fermée pendant presque toute une année, par suite de congés successifs accordés au professeur qui l'avait quittée, et à celui qui fut nommé pour le remplacer. Cependant les autorités locales chargées de la surveillance des écoles ne s'inquiétèrent nullement de protester contre cet abus. La province n'économisa pas un *real*, et les élèves perdirent l'année. On nous a assuré que les faits de ce genre sont fréquents, surtout, dans les provinces éloignées de la capitale de l'Empire. On voit que lorsqu'il s'agit d'instruction publique au Brésil, il est insuffisant de citer les sommes dépensées sous ce titre.

services de l'instruction publique et du culte appartiennent au ministère de l'intérieur.

Le parlement se compose du sénat et de la chambre des députés.

Les ministres sont choisis par le souverain parmi les membres de ces deux chambres ; ceux qui font partie de la dernière sont astreints à donner leur démission, et à se présenter de nouveau au suffrage de leurs électeurs.

La chambre des députés se compose de 125 membres dont le mandat législatif dure 4 ans. Ils sont élus par le suffrage direct restreint, depuis la loi du 9 janvier 1881. Auparavant les élections étaient à deux degrés et le nombre des électeurs primaires très considérable. Les élections, souillées par la violence et la corruption, étaient jusqu'à cette époque à la merci du ministère qui tenait le pouvoir. Depuis la nouvelle loi elles ont beaucoup gagné sous le rapport de la moralité et subissent beaucoup moins la pression officielle (1).

Le sénat se compose de 62 membres, qui sont élus

(1) On peut reprocher pourtant à la loi de 1881, d'avoir trop réduit le droit de vote, d'avoir donné une part trop large dans les élections aux fonctionnaires publics. Ainsi, sur 5,928 électeurs inscrits dans le municipe de Rio-de-Janeiro, en 1881, ces derniers comptaient pour le chiffre de 2,211. *O Abolicionismo*, par Joaquim Nabuco. Londres, 1883.

par le même mode de suffrage que les députés, sur une liste où le souverain choisit entre les trois premiers noms qui ont obtenu le plus grand nombre de voix.

Ils sont nommés à vie.

Le pouvoir modérateur (le souverain) ne peut sur les résolutions du parlement qu'un droit de *veto* suspensif pendant deux années.

Un conseil d'État purement consultatif est souvent appelé à donner son avis sur les affaires de la politique ou de l'administration.

Ainsi qu'il arrive dans bien d'autres pays, les avantages du système parlementaire au Brésil sont fortement compensés par les inconvénients qu'offre sa pratique. La passion des discours absorbe en discussions stériles ou en personnalités une grande partie du temps des sessions, qui sont encore encombrées par la présentation d'une multitude de projets de loi sur des sujets d'une importance tellement secondaire qu'une simple décision ministérielle suffirait pour les résoudre et serait une garantie tout aussi grande contre les abus possibles. Telles sont les dispenses de certains examens pour l'inscription aux écoles supérieures, et les congés d'une certaine durée accordés à de hauts fonctionnaires (1).

(1) Des projets de lois importantes attendent ainsi un temps extrêmement long avant de pouvoir être promulgués. La loi sur

Les députés sont peu exacts aux réunions, et il arrive fréquemment que les séances ne peuvent avoir lieu, faute d'un nombre suffisant de membres présents.

Dans les deux chambres, les votes sont trop souvent déterminés, moins par le soin des intérêts de la nation que par des considérations de personnes ou de partis (1).

L'ouverture des chambres brésiliennes a lieu le 3 mai de chaque année. Les ministres leur présentent à cette occasion les rapports (*relatorios*), de leurs départements, et ceux des différents chefs de service. Ces rapports sont généralement fort bien faits, et remarquables par leur franchise. Mais ils sont malheureusement peu lus. On ne saurait,

le crime d'incendie par exemple, votée en 1880, par la chambre des députés, n'était pas encore adoptée par le sénat au mois d'avril 1885.

(1) Les partis qui existent actuellement au Brésil sont le parti conservateur et le parti libéral. (Le parti républicain, bien qu'il soit représenté dans la presse et jouisse, comme les autres, d'une liberté absolue de manifestation, ne compte que fort peu d'adhérents, surtout dans la capitale, où il n'a jamais, depuis dix ans, réussi à faire élire un de ses membres).

Il est fort difficile à un étranger, même après un long séjour, d'indiquer les limites qui séparent les conservateurs et les libéraux. Les Brésiliens eux-mêmes avouent quelquefois que les deux partis se confondent, et l'on a déjà vu (2e partie) que la presse de Rio-de-Janeiro observe à leur égard la neutralité.

en effet, expliquer autrement comment l'opinion publique et l'initiative parlementaire n'exigent pas une meilleure dotation de quelques services d'une grande importance comme la police et la statistique (1).

L'indemnité des députés et des sénateurs est fort élevée. Elle se monte, pour les premiers à 50,000 réis (125 francs, au change de 400 réis) et pour les seconds à 75,000 (187 fr. 50), par jour de session. Ils reçoivent, en outre, une autre indemnité à titre de frais de voyage.

XXXIII

BUDGET DU BRÉSIL. — DETTE. — PAPIER-MONNAIE.

Le budget des recettes du Brésil se montait, pour l'exercice 1885-1886 à 132,000 contos de réis (exactement 131,663 : 400,000) environ 373 millions de francs, au change au pair.

(1) Le Brésil n'est pas le seul pays à souffrir des maux du parlementarisme, bien qu'ils y soient plus exagérés que chez d'autres nations. Il est permis de penser que la formule actuelle du gouvernement parlementaire est loin d'exprimer le dernier mot du progrès social. En ce qui regarde particulièrement le Brésil, quelques années d'une dictature éclairée contribueraient bien plus rapidement à sa prospérité.

Les principales sources de revenus de l'État s(la douane (importation et exportation), l'expl tation du chemin de fer D. Pedro II, l'impôt timbre, de transmission de propriété, des conc sions d'eau, d'industrie et profession et l'im *predial* (sur la valeur locative des maisons dans *Municipe neutre*).

L'impôt foncier réclamé depuis longtemps p l'opinion et le ministère n'est pas encore établi.

Le budget se divise, comme en France, en budg ordinaire et en budget extraordinaire.

Depuis longtemps les budgets du Brésil se solde régulièrement par des déficits. Ces derniers se so élevés pour les dix derniers exercices liquidés a sommes suivantes, exprimées en *contos* de ré (2,840 fr. au change au pair).

1873-1874	20.013	contos
1874-1875	22.246	»
1875-1876	27.126	»
1876-1877	36.757	»
1877-1878	42.574	»
1878-1879	70.410	»
1879-1880	30.815	»
1880-1881	8.381	»
1881-1882	8.757	»
1882-1883	22.315	» (1)

(1) Ces chiffres sont extraits du remarquable rapport présen par M. Lafayette Rodrigues Pereira, alors ministre des finan au parlement brésilien, le 6 mai 1884.

Il y a été fait face au moyen d'émissions de bons du trésor, de papier-monnaie et d'emprunt extérieur et intérieur (1).

Du 1er avril 1884 au 31 mars 1885, le gouvernement brésilien a pris des lettres de change sur Londres pour la valeur de 2,925,000 livres sterling et pour lesquelles il a payé environ 35,222 contos (35,221 : 854,940). Comme la valeur de la livre au pair est de 8,889 réis, le Brésil a perdu de ce fait la somme d'un peu plus de 9,221 contos, ou 26 millions de francs au pair, soit 26 % (2).

La dette publique du Brésil se divise en dette extérieure et dette intérieure. La première se montait au commencement de 1885, à 18,419,900 liv. sterling ou 463 millions de francs.

La dette intérieure fondée en 1827, s'élevait à

(1) Comme on le voit, le Brésil est fortement engagé sur la pente qui conduit à une catastrophe financière. Nous croyons pourtant qu'il l'évitera, car ses hommes d'Etat tiendront à honneur de maintenir le crédit du pays dont les ressources peuvent être énormément développées ; mais il faut que ses financiers se résolvent à remanier et à augmenter les impôts, et surtout à retirer de la circulation, au prix d'un sacrifice momentané, le papier-monnaie dont la création a été si funeste à la prospérité du pays.

(2) Pourtant la perte réelle subie ne se monte pas tout à fait à ce chiffre, puisque dans le cas où le Brésil aurait la circulation métallique, la remise de ces fonds ne pourrait pas se faire sans dépenses ; mais celles-ci seraient bien moindres.

près de 338,110 *contos de réis* ou environ 958 millions de francs.

Le papier-monnaie émis par le gouvernement montait, à la même date, à près de 187,344 *contos de réis*, ou 530 millions de francs, au pair. Il faut y ajouter les billets de la banque du Brésil, et des banques de Bahia et de Maranhão qui ont aussi cours forcé, pour une importance de 20,518 *contos de réis*, ou 58 millions de francs, soit, pour le papier-monnaie un total de 588 millions de francs (1), qui, par une loi récemment votée va être augmenté de 25,000 *contos*, ou 70 millions de francs.

Ainsi, l'importance totale du papier-monnaie existant au Brésil au 31 juillet 1885 était de 232,872 *contos*, ou 659 millions de francs, au pair, ne valant plus à cette date (change de 530 réis), qu'environ 430 millions (2).

(1) Ces chiffres sont extraits du *relatorio* (rapport) du ministre des finances de 1885.

(2) Le gouvernement brésilien retire souvent de la circulation des séries de billets qui, à l'expiration d'un délai marqué ne sont plus reçus en paiement dans les caisses de l'État qu'avec un escompte proportionnel, et sont déclarés privés de toute valeur après un laps de temps beaucoup trop court, si l'on réfléchit à l'immensité du territoire et aux difficultés des communications. Aussi cette opération donne-t-elle toujours au trésor (et non à l'État) un bénéfice considérable, que l'on pourrait qualifier d'un autre nom. D'après le rapport cité plus haut, dans l'intervalle écoulé depuis

XXXIV

ARMÉE. — MARINE.

L'armée brésilienne comptait, au 15 avril 1865, 13,650 soldats, 1,490 officiers, 28 généraux et 2 maréchaux.

Les divers corps étaient ainsi représentés dans cet effectif :

Infanterie	8.110	hommes
Cavalerie	2.372	»
Artillerie et génie	2.828	»
Soldats détachés	340	»
	13.650	

L'armée est distribuée d'une façon très inégale dans les diverses provinces. Celle qui compte la plus forte garnison est Rio-Grande-do-Sul, limitrophe des républiques de la Plata, avec un peu

la présentation du dernier rapport, c'est-à-dire, en un an, l'escompte prélevé sur les billets présentés trop tard aux caisses de l'État a été de 10 contos de réis et la somme des billets non présentés, par conséquent devenus de nulle valeur, s'est élevée à 513 contos : 1,282,500 francs au change au pair, c'est-à-dire que le travail représenté par ce capital a été entièrement perdu.

La presse brésilienne a souvent réclamé énergiquement contre cet abus qui est malheureusement autorisé par une loi de 1835.

plus de 4,000 hommes ; vient ensuite la ville de Rio-de-Janeiro, avec environ 2,400 hommes.

L'infanterie se divise en bataillons d'un faible effectif, commandés par un colonel ou un lieutenant-colonel, et la cavalerie et l'artillerie, en régiments. Il n'existe qu'un bataillon du génie (*engenheiros militares*) fort de 800 hommes.

L'artillerie est placée sous le commandement général du comte d'Eu, époux de la princesse impériale D. Isabel, et l'un des deux maréchaux effectifs.

Le grade équivalent à celui de chef de bataillon n'existe pas dans l'armée brésilienne. On y compte trois grades d'officiers généraux : brigadier général (*brigadeiro*), maréchal de camp (*marechal de campo*) et lieutenant général (*tenente general*).

En temps de guerre, son effectif doit être porté à 30,000 hommes (1).

Elle se recrutait anciennement par un système analogue à la presse en Angleterre. Ce système barbare, qui faisait du métier des armes une sorte de servitude, a été aboli depuis une dizaine d'années, et remplacé par la conscription. Mais cette dernière n'a pu encore s'effectuer régulièrement, et les vides de l'armée sont remplis au moyen d'engagements

(1) Cet effectif est évidemment beaucoup trop faible, comme le reconnaît le ministre de la guerre dans son rapport de 1885.

volontaires, moyennant une prime de 400$000 à 600$000 (de 1,000 fr. à 1,500 fr. au change de 400 réis par franc).

Le Brésil possède deux écoles militaires ; une à Rio-Grande-do-Sul et l'autre à Rio-de-Janeiro, une école de tir, une fabrique de poudre, et un laboratoire pyrotechnique, dans les environs de la capitale et 5 arsenaux de guerre dans les provinces de Pernambuco, du Pará, de Rio-Grande-do-Sul et de Matto-Grosso et à Rio. Ce dernier fabrique un grand nombre de pièces d'armement (1).

L'effectif de combat de la marine brésilienne comprenait, au commencement de 1885, 397 officiers de tous grades, 3,024 marins (*imperiaes mari-*

(1) Une publication d'origine officieuse : *Le Brésil à l'exposition internationale de St-Pétersbourg*. St-Pétersbourg, 1884, indique pour l'effectif de la garde nationale, en 1881, le chiffre de 945,660 hommes de toutes armes, dont 691,384 formaient la garde nationale active. La vérité est qu'il n'existe encore que les cadres supérieurs de la garde nationale, dont l'enrôlement n'a jamais été effectif depuis sa réorganisation.

La même publication donne pour la *gendarmerie* un effectif de 10,992 fantassins ou cavaliers. Il s'agit sans doute ici des corps de police provinciaux. Mais il n'y a aucune comparaison à établir entre ces corps indépendants les uns des autres, et ce qu'on appelle la *gendarmerie*, c'est-à-dire un corps de soldats tirés de l'élite de l'armée, exécuteurs inflexibles de la loi et placés sous les ordres immédiats du ministère de la guerre. Au Brésil, ce nom ne convient qu'aux *permanentes*.

nheiros), 600 soldats de débarquement (*batalhão naval*) et 1,037 mousses (*aprendizes marinheiros*).

Comme l'armée, la flotte compte trois grades d'officiers généraux : vice-amiral, chef d'escadre (contre-amiral), et chef de division (commodore).

Il existait à la même date : 1 amiral, 2 vice-amiraux, 4 chefs d'escadre, 8 chefs de division, 16 *capitães* de mar e guerra (capitaines de vaisseau), 30 capitaines de frégate, et 60 *capitães* tenentes (capitaines de corvette), 160 *primeiros tenentes* (lieutenants de vaisseau) et 116 *segundos tenentes* (enseignes) (1).

Les officiers de la marine brésilienne ont la réputation d'être instruits, et ont une grande urbanité.

La flotte brésilienne comptait à la même date : 8 cuirassés, 6 croiseurs, 12 canonnières, 9 torpilleurs, 2 transports et 20 navires auxiliaires et d'instruction ; elle doit très prochainement être augmentée du cuirassé *Aquidaban*, lancé à la mer, à Londres, le 17 janvier 1885, et de 5 canonnières actuellement sur les chantiers à l'Arsenal de marine de Rio-de-Janeiro (2).

(1) L'effectif de ces derniers était incomplet.

(2) Les cuirassés brésiliens sont construits en Europe ; presque toujours en Angleterre.

Le gouvernement donne avec raison beaucoup de soins à la ma-

Les navires qui la composent sont naturellement d'une valeur inégale, selon la date de leur construction : la force navale du Brésil réside proprement en 4 cuirassés ; le *Riachuelo*, vaisseau de grande vitesse et formidablement armé ; l'*Aquidaban* ; le *Solimões* et le *Javary*, destinés à la défense des ports et aux opérations fluviales ; en 6 canonnières, et en 9 torpilleurs.

L'artillerie en usage est presque entièrement du système polygonal Whitworth. Les mitrailleuses sont du système Nordenfeld ; les carabines du système Westleg Richard et Kropatscheek.

L'administration de la marine maintient à Rio trois écoles spéciales : l'école de marine, qui a été fréquentée en 1884 par 97 élèves ; le collège naval, où se préparent les candidats à la première, et l'école pratique d'artillerie et de torpilles.

Les aspirants sortis de l'école de marine font un voyage d'instruction.

Les arsenaux de marine sont au nombre de cinq ; celui de Rio-de-Janeiro, parfaitement monté et où ont été construits plusieurs des navires de la flotte,

rine. Le Brésil, conservera, en effet, une suprématie incontestable dans l'Amérique du Sud tant que sa flotte sera supérieure à celles de deux autres puissances, ce que lui permettent facilement ses ressources et l'étendue de son littoral.

et ceux de Bahia, de Pernambuco, du Pará et de Matto-Grosso (1).

XXXV

POSTE. — TÉLÉGRAPHES. — CHEMINS DE FER.

L'administration de la poste au Brésil ne constitue pas encore une source de revenu pour l'État, ce qu'explique facilement l'immensité de son territoire et la difficulté des communications.

Elle s'est toutefois beaucoup améliorée depuis quelques années, et le mouvement de la correspondance intérieure a été très favorable pendant le dernier exercice de 1883-1884, si on le compare aux deux exercices précédents.

Le nombre de lettres, de cartes postales et de billets-cartes, qui n'était, en 1881-1882, que de 3,294,000, et en 1882-1883, que de 3,236,000 s'est élevé, en effet, pour l'exercice suivant, à 5,816,000, ou près d'une lettre ou carte pour 2 habitants, si l'on accepte le chiffre de 12 millions pour la population totale.

Le port des lettres est très modéré ; 100 réis (25 centimes) pour toute l'étendue de l'empire.

(1) Les constructeurs brésiliens de l'arsenal de Rio-de-Janeiro sont très habiles, et font de fort belles embarcations.

Le Brésil est un des États qui font partie de l'Union postale.

Les lignes télégraphiques appartiennent à l'Etat, ou sont administrées sous sa direction, à l'exception de celles des chemins de fer particuliers, et de la partie côtière du câble sous-marin de la *Western and Brazilian Telegraph Company* qui fait une concurrence redoutable et peu loyale, dit-on, aux lignes du littoral.

Les lignes construites par l'État, et en exploitation au 1er juin 1885, avaient 9,299 kilomètres d'extension et une étendue de fils de 15,263 kilomètres. Elles comprenaient 159 stations, avec un personnel de 788 employés.

On comptait en construction, à la même date, 898 kilomètres.

Pendant l'année 1884, le réseau a été augmenté de 1,478 kilomètres.

Le nombre des télégrammes expédiés pendant l'exercice financier de 1883-1884, s'est élevé à 331,834, contenant 4,906,084 mots (1). Leur tarif varie selon les distances; celui des télégrammes adressés par les compagnies de chemins de fer est soumis à l'approbation du gouvernement.

(1) Ces chiffres ne comprennent pas les télégrammes du service de l'administration.

Le réseau télégraphique s'étend actuellement du nord au sud du Brésil, traversant des forêts vierges où l'installation et la conservation des lignes exigent des soins spéciaux (1).

La première voie ferrée construite au Brésil est celle de Mauá, au pied de la serra dos Orgãos, sur le chemin de Petropolis, à 20 kilomètres de Rio. Elle a été ouverte à la circulation le 30 avril 1854.

Le chemin de fer D. Pedro II a été inauguré le 29 mars 1858.

Depuis cette époque, ces voies de communications se sont multipliées. On peut citer, comme fort bien partagées sous ce rapport, les provinces de Rio-de-Janeiro et de S. Paulo.

Les chemins de fer existants appartiennent à des compagnies particulières, aux provinces ou à l'État. Celui-ci a accordé, en outre, de nombreuses garanties d'intérêts à diverses compagnies, en s'imposant des engagements peut-être excessifs.

Au commencement de 1885, le réseau des voies ferrées brésiliennes comptait 6,115 kilomètres de lignes en exploitation, et 1,900 kilomètres en cons-

(1) Voir, à ce sujet, les curieux détails publiés par la Revue *Electrotechnische Zeitung*, de Berlin, numéro d'Avril 1885, et reproduits dans le *Jornal do Commercio* du 23 juin.

truction. Les lignes en projet devaient comprendre un développement de 5,472 kilomètres.

La largeur de voie de ces lignes varie beaucoup. La plus usitée est celle de 1 mètre adoptée pour 4,100 kilomètres en exploitation, 1,925 en construction, et 4,965 en projet. Celle de $1^m,60$ compte 1,355 kil. en exploitation; celle de $1^m,40$, 12 kil. 500; celle de $1^m,20$, 19 kilomètres; celle de $1^m,10$, 334 kilomètres, celle de $0^m,96$, 190 kilomètres; celle de $0^m,76$, 99 kilomètres, et celle de $0^m,66$, 6 kilomètres seulement (1).

Beaucoup de chemins de fer du Brésil sont peu prospères. On doit l'attribuer au mauvais tracé de quelques-uns d'entre eux, à la rareté de la population, et surtout au manque presque complet de bonnes routes qui sont à l'alimentation des voies ferrées ce que les ruisseaux sont pour les fleuves (2).

(1) *Jornal do Commercio* du 7 août 1885.

(2) Il est vivement à souhaiter que le gouvernement brésilien prenne l'initiative d'améliorer le service de la voirie. Une loi, rigoureusement exécutée, qui forcerait les propriétaires du sol (qui ne paient jusqu'ici aucun impôt), à contribuer pour la création et la conservation des chemins riverains, constituerait un grand progrès. La prospérité matérielle du pays en serait énormément accrue, et il ne se verrait plus du moins, réduit à l'étrange nécessité d'importer des denrées qu'il produit en abondance (Voir 2me partie, Chapitre *Douane.*)

D'un autre côté, il est évident que le service d'inspection des écoles publiques, qui n'existe pour ainsi dire pas (voir le Chapitre

XXXVI

COLONISATION.

Les tentatives de colonisation au Brésil remontent à l'époque où l'extinction définitive de la traite fit comprendre que l'esclavage, seule source de la production, ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Le gouvernement s'occupa alors d'attirer l'immigration européenne, au prix de grands sacrifices pécuniaires qui ne donnèrent qu'un résultat incomplet (1). Les causes de cet insuccès relatif sont de diverses natures. Les principales, selon nous, ont été le contact de l'esclavage ; la répugnance des propriétaires du sol à employer des cultivateurs libres, et à se défaire d'une partie de leurs vastes domaines ; la mauvaise situation d'un grand nombre de colonies de l'État, établies loin des centres de communication et privées de bonnes routes, et, enfin, les abus de

Division par provinces), et l'administration de la justice, y gagneraient considérablement.

(1) Une publication officielle de 1885, intitulée : *A demonstração da despeza effectuada no ministerio da agricultura* (compte rendu de la dépense faite par le ministère de l'agriculture), évalue les sommes dépensées à cet effet au chiffre de 49,040 *contos* pendant les vingt années comprises de 1861 à 1881.

pouvoir commis contre les émigrants, et les concussions dont l'État a été victime de la part de ses agents en Europe et au Brésil. Les premiers, en effet, intéressés à expédier le plus grand nombre possible de colons, acceptaient en cette qualité des hommes tout à fait étrangers aux travaux de l'agriculture et les seconds ont acheté quelquefois à un prix très élevé, comme il est arrivé il y a quelques années dans la province du Paraná, des terres à peu près stériles où les colons ne pouvaient vivre (1).

(1) Dans la séance du sénat brésilien du 3 juillet 1885, un ministre, répondant à une interpellation et faisant allusion à un procès fameux, a dit qu'il n'existait au Brésil ni *Testes*, ni *Cubières*.

Les poursuites exercées contre des concussionnaires d'un rang élevé, loin de déshonorer l'administration d'un pays (car les abus sont toujours et partout possibles), témoignent de l'inexorabilité de la justice et de l'égalité *réelle* de tous devant la loi. Au Brésil, avec les mœurs actuelles formées par le régime colonial, et malgré les progrès réalisés, de telles poursuites seraient encore impossibles.

L'auteur rend, dans plusieurs chapitres de ce livre, hommage à la générosité et aux excellentes intentions des hommes d'État brésiliens, et nul n'est plus convaincu que lui, que les viles accusations anonymes portées journellement dans la presse brésilienne (section des *a pedidos*) contre des magistrats et des fonctionnaires de tout ordre, sont presque toujours dénuées de fondement. Mais les abus sont encore nombreux ; et il est certain que les concussions relatives à la vente de terrains de la province du Paraná aux émigrants russes, et les affreuses malversations qui ont signalé la sécheresse du Ceará (voir Chapitre XXVIII) n'ont pu se produire qu'avec la complicité de hauts fonctionnaires, ou grâce à une fai-

Cependant, si le favoritisme et la faiblesse du pouvoir ont retardé le développement de la colonisation, celle-ci n'est pas sans avoir produit des résultats sérieux. Quelques provinces ont vu de ce fait leurs revenus croître dans une très rapide progression. Plusieurs colonies ont introduit la culture de la vigne dans la province de Rio-Grande-do-Sul, et produisent du vin en quantité relativement considérable.

Enfin, depuis 1883, un mouvement marqué s'est produit dans l'opinion publique en faveur de l'immigration. Une association sous le titre de *Sociedade central d'immigração* (Société centrale d'immigration, s'est fondée à Rio le 17 novembre de la même année. Son but est de préparer le terrain pour l'arrivée d'une nombreuse population étrangère, en insistant auprès du pouvoir pour l'obtention de réformes urgentes, telles que : l'état civil, le mariage civil, la grande naturalisation, et de signaler au Brésil et à l'étranger, les abus qui peuvent se commettre contre les immigrants, afin d'arriver à les détruire. C'est à coup sûr la meilleure manière de faire du patriotisme (1).

blesse coupable de leur part qui, aux yeux du peuple, présente toute l'apparence de la complicité.

(1) Cette société utile a pour président et pour vice-président,

Il est entré à Rio-de-Janeiro, de 1855 à 1882 400,000 immigrants (exactement 433,919), en 1883, près de 27,000, et 18,000 en 1884. On comprend sous le nom *d'immigrant* tous les passagers de 3e classe, dont beaucoup cependant ne se destinent pas à la colonisation.

Le Brésil, dans sa vaste étendue, comprend des climats favorables aux Européens, et, dans la zone torride elle-même, le climat des hauts plateaux est très tempéré. Il est très chaud dans les vallées, mais l'influence de la chaleur sur le travail des blancs a été fort exagérée. Bien qu'on ait écrit le contraire, ils s'accoutument facilement et avec succès à la culture du café, et prospèrent dans les terrains fertiles (1).

deux Brésiliens d'origine française, M. le lieutenant général, comte Henrique de Beaurepaire-Rohan, et M. le Dr Alfredo d'Escragnolle Taunay, aussi connus dans le monde politique que dans le monde littéraire.

Le Brésil est en général très fertile, mais l'on conçoit que cette fertilité varie d'après les localités.

Si ce livre tombe sous les yeux de personnes qui, habituées aux travaux agricoles, désirent s'établir au Brésil, nous leur conseillons de s'adresser à la *Sociedade central d'immigração*, et surtout, comme le recommande celle-ci de ne signer de contrat avec aucun propriétaire avant d'avoir pris cette précaution. Il est souvent arrivé en effet que des planteurs ont profité de l'ignorance des colons pour leur faire accepter des conditions dérisoires, et qui au Brésil ne représentaient que la misère.

(1) *Le Brésil en* 1884, par le Dr Louis Couty. Rio.

XXXVII

ESCLAVAGE.

Le Brésil possédait, au 31 juin 1884 (1), environ 1,240,000 esclaves (1,240,806), dont 651,876 hommes et 588,930 femmes.

Le nombre des *ingenuos* (enfants libres de mère esclave. *Voir plus loin*), que l'on peut considérer comme esclaves temporaires, était d'environ 404,000 (403,827), en proportion à peu près égale pour les deux sexes, ce qui porte le total de la population servile, à la même date, à 1,644,000 âmes.

Les premiers esclaves furent pris, comme dans toutes les autres parties de l'Amérique, parmi les indigènes. L'introduction des nègres de la côte d'Afrique sur quelques points du Brésil remonte probablement à l'époque de sa découverte, mais la traite ne prit tout son développement qu'après que l'esclavage des Indiens eut été déclaré aboli par la loi du 1er avril 1680 qui resta en partie inexécutée (2).

(1) C'est la dernière date officielle indiquée par le rapport du ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics de 1885.

(2) Encore tout récemment, des Indiens de la vallée de l'Amazone subissaient un véritable esclavage, dissimulé sous le nom

L'esclavage a présenté au Brésil à peu près les mêmes tristes scènes que dans les autres colonies européennes.

A l'époque de la proclamation de l'indépendance, les esclaves étaient encore traités, même dans la ville de Rio, avec une rigueur barbare dont témoignent tous les écrits du temps (1). Aujourd'hui même encore, quoique les mœurs se soient bien adoucies, et que l'opinion publique, depuis une vingtaine d'années, soit un frein puissant pour la tyrannie des maîtres, les exemples de châtiments cruels occasionnant parfois la mort ne sont pas rares, et le plus grand nombre reste sans doute inconnu. Il en a été de même dans tous les pays où a régné l'institution servile, et il est dans la logique des choses, que sur une grande quantité d'hommes investis en réalité d'un pouvoir absolu, malgré toutes les précautions de la loi, beaucoup d'entre eux abusent de leur puissance.

d'un contrat de services pour paiement d'une dette qui se transmettait de père en fils (Voir *Ensaios de sciencia.* Rio, 1876.) Le fait a été confirmé depuis par des correspondances adressées à divers journaux. On doit croire que ce honteux abus, toléré par la faiblesse des autorités, et favorisé, il est juste de le reconnaître, par l'immensité du territoire, a disparu depuis que la province de l'Amazone (voir plus loin) a affranchi tous ses esclaves.

(1) Voir le curieux ouvrage : *Voyage pittoresque et artistique au Brésil*, par J.-B. Debret. Paris, 1839.

L'indulgence des mœurs brésiliennes, rend croyons-nous, ces abus moins grands que dans d'autres pays d'Amérique avant l'abolition, mais il est impossible de nier leur existence.

La constitution brésilienne est muette sur l'esclavage. José Bonifacio de Andrada comptait à ce sujet proposer à l'Assemblée constituante un projet de loi conçu dans un sens libéral, mais les événements l'en empêchèrent.

Le 23 novembre 1826, le Brésil conclut avec l'Angleterre un traité par lequel l'introduction des nègres de la côte d'Afrique devait être considérée comme piraterie à partir du 13 mars 1830. Ce principe fut consacré par la loi brésilienne du 7 novembre 1831, dont le 1er article déclarait libres tous les esclaves venus du dehors qui seraient introduits sur le territoire ou dans un des ports du Brésil.

Mais cette loi resta lettre morte. L'intérêt des spéculateurs, stimulés par la faiblesse du pouvoir et la complicité du jury, qui acquittait systématiquement les coupables de piraterie africaine, comme il acquitte actuellement presque tous les auteurs de crimes commis contre des esclaves, donna un tel développement à la traite clandestine que, pendant les années qui s'écoulèrent jusqu'à son extinction complète, en 1852, le nombre des nègres importés

de la côte d'Afrique, restés esclaves malgré la loi, et dont un grand nombre le sont encore, s'éleva à plus de 546,000 (1).

Cet état de choses valut au Brésil une longue série d'humiliations de la part du gouvernement anglais qui, dans ces circonstances, remplit sa mission civilisatrice de répression de la traite avec l'insolence qu'il a coutume de déployer devant les faibles (2).

La traite clandestine fut enfin réprimée définitivement par la loi du 24 septembre 1850, due à l'énergie de Eusebio de Queiroz et à la volonté formellement exprimée de l'empereur D. Pedro II.

Seize ans plus tard, des mesures successives vinrent montrer que le gouvernement brésilien, après avoir complètement tari la source extérieure de l'esclavage, s'occupait de réaliser aussi cette tâche à l'intérieur et de préparer l'abolition.

Telles furent : la déclaration que les esclaves

(1) EMANCIPAÇÃO DOS ESCRAVOS. *Parecer formulado pelo deputado Ruy Barbosa, como relator das commissões reunidas de orçamento e justiça civil.* Rio, 1884.

(2) Les croiseurs anglais, qui visitaient les navires brésiliens ou portugais jusque dans les eaux du Brésil, laissaient passer librement les négriers sous pavillon américain. (*O abolicionismo*, par Joaquim Nabuco. Londres, 1883).

M. le Dr Joaquim Nabuco est le chef du parti abolitioniste dans le parlement brésilien.

enrôlés comme soldats pour servir dans la guerre contre le Paraguay étaient libres de ce fait; la réponse, faite au nom du souverain par M. le conseiller Martim Francisco Ribeiro de Andrada à la Société abolitioniste de France, qui s'était adressée à D. Pedro II pour demander son intercession en faveur de l'émancipation, et les discussions du conseil d'Etat auquel le souverain fit soumettre en 1866 et en 1867 divers projets relatifs à la réforme de l'esclavage.

Le discours du trône du 22 mai 1867 posa nettement la question.

Ce document, où l'esclavage est désigné sous l'euphémisme, souvent usité depuis, d'élément servile (*elemento servil*), produisit une sensation immense.

L'espérance pénétra dans le cœur des victimes de la fatale institution et dans celui des amis de la liberté; et elle fut encore augmentée par la proclamation que le comte d'Eu, général en chef des armées brésiliennes et vainqueur du Paraguay, adressa en 1869 au gouvernement provisoire de cette république, l'invitant à abolir l'esclavage dans son territoire.

Deux années plus tard, le vicomte de Rio-Branco chef du cabinet du 7 mars 1871, soumit au parlement le projet de loi qui porte son nom.

Ce projet, présenté à la chambre des députés le 12 mai 1871, fut voté le 28 août après de très vifs débats et malgré l'opposition acharnée que lui firent des membres des deux partis (1). Le sénat l'adopta le 27 septembre, et il fut immédiatement converti en loi et promulgué par la princesse impériale D. Isabel, régente de l'empire pendant l'absence de D. Pedro II, alors en voyage en Europe. Il marque une date importante dans l'histoire du Brésil.

La loi du 28 septembre 1871 n'a pas aboli l'esclavage, comme l'ont écrit quelques auteurs peu au courant des choses du Brésil. Elle n'en a même pas fixé le terme, qui dépendrait, s'il était possible de s'en tenir à elle, de la longévité des esclaves nés la veille de cette date.

Les deux traits principaux sont la déclaration de liberté de tous les enfants de mère esclave nés après sa promulgation, et connus sous le nom d'*ingenuos*; et l'institution d'une caisse spéciale, dite fonds d'émancipation *(fundo de emancipação)*, destinée à l'affranchissement officiel d'esclaves choisis dans certaines catégories.

(1) Le ministre Rio-Branco n'a pas seulement eu l'honneur de présenter la première loi d'émancipation. On lui doit aussi la réorganisation du corps des pompiers, et d'importantes réformes à l'Ecole polytechnique, au Musée, à la Bibliothèque nationale.

Encore les *ingenuos* sont-ils condamnés à une véritable servitude jusqu'à l'âge de 21 ans, hormis ceux, en proportion restreinte, dont les mères ont été affranchies depuis, et un très petit nombre dont les maîtres ont réclamé de l'État le titre de rente du capital de 600$000 (1,500 fr. au change de 400 réis), contre lequel la loi Rio-Branco leur permet d'échanger la valeur des services des *ingenuos* jusqu'à leur majorité, comme compensation des soins donnés jusqu'à l'âge de 8 ans.

Il s'est, du reste, produit de nombreux abus dans l'exécution de cette réforme, par suite de la faiblesse des autorités et des déplorables habitudes de favoritisme.

Les fonds de la caisse d'émancipation, manifestement insuffisants, ont été souvent prodigués, au détriment du but de cette institution, et d'un grand nombre de propriétaires généreux, qui acceptaient des estimations très faibles de la valeur de leurs esclaves. Le chiffre de ceux qui ont été affranchis de ce fait, depuis 1871, ne s'élevait, au 31 juin 1884, qu'à 23,147, pour une somme totale de 15,369 contos de réis (38,397,000 fr. environ au change de 400 réis), dans laquelle leurs pécules particuliers sont entrés pour 848 contos de réis (2,120,000 fr.).

La loi Rio-Branco n'en a pourtant pas moins

constitué un énorme bienfait, surtout par ses conséquences indirectes. Elle a donné une admirable impulsion aux idées émancipatrices, et amené ainsi des résultats qui font un singulier honneur à la générosité de la nation brésilienne. En effet, pendant que l'affranchissement officiel s'opérait d'une manière si restreinte, les manumissions particulières ont atteint pendant la même période, le chiffre de près de 132,000, dont 87,000 à titre gratuit; et il est fort probable que cette statistique est au-dessous de la réalité (1).

Cependant l'agitation émancipatrice ou abolitioniste proprement dite, c'est-à-dire la propagande active contre l'esclavage, n'a commencé que huit années plus tard. En 1879, un journal spécialement consacré à ce but, la *Gazeta da tarde*, se fonda à Rio-de-Janeiro, et son influence sur l'opinion publique a été profonde. Durant la session législative de 1880, un député, M. Joaquim Nabuco déposa un projet de

(1) Il n'y a pas actuellement, pour ainsi dire, de fêtes publiques ou de fêtes privées, telles que mariages, baptêmes, anniversaires, qui soient complètes sans quelques affranchissements. Tout récemment, le 29 juillet 1885, la Chambre municipale de Rio-de-Janeiro vient de célébrer l'anniversaire de la princesse impériale D. Isabel par une session solennelle où l'héritière du trône a distribué de ses mains plusieurs titres de libertés acquis au moyen d'un fonds spécial créé par la municipalité.

loi destiné à accélérer l'émancipation ; mais cette tentative échoua devant l'indifférence du parlement.

L'agitation n'en continua pas moins dans le pays, sans aucun trouble matériel. Des sociétés émancipatrices ou abolitionistes se fondèrent sur tous les points du Brésil, et dans toutes les classes de la population. Les provinces, pour tarir le commerce intérieur d'esclaves, votèrent successivement des impôts très élevés pour chaque esclave introduit sur leur territoire. Le 25 mars 1884, la province du Ceará affranchit les derniers qu'elle possédait. Son exemple fut imité le 12 juillet de la même année par la province de l'Amazone.

Le parlement dut s'émouvoir devant la puissance croissante de l'opinion. M. le sénateur Manoel Pinto de Souza Dantas, président du cabinet du 6 juin 1884, présenta le 15 juillet à la chambre des députés, un nouveau projet de loi sur l'extinction de l'esclavage, dont l'article premier déclarait libres, sans indemnité, les esclaves âgés de plus de 60 ans, et tous ceux qui atteindraient successivement cet âge. D'autres dispositions augmentaient le fonds d'émancipation et limitaient le prix des affranchissements.

Ce projet, qui fut accueilli avec faveur par les journaux les plus importants de Rio, le *Jornal do*

Commercio, la *Gazeta de noticias*, la *Revista illustrada*, la *Gazeta da tarde*, le *Paiz*, trouva de nombreux adversaires chez les députés des deux partis, et après avoir obtenu du souverain une dissolution et l'élection d'une nouvelle chambre, le ministre Dantas tomba devant une coalition, dans les premiers mois de l'année 1885.

L'avènement au pouvoir du parti conservateur, le 20 août 1885, ne lui a pas, comme l'espérait l'opinion publique, fait subir de modifications lors de sa discussion devant le Sénat. La loi Saraiva soutenue par le nouveau ministère a été adoptée par cette dernière chambre le 25 septembre 1885. Il est probable qu'un autre ministère conservateur la remplacera avant peu par une loi qui soit mieux en harmonie avec les sentiments de la nation, et de nature à accélérer l'émancipation totale (1).

Quoi qu'il en soit les jours de l'esclavage sont désormais comptés. Il ne peut manquer de recevoir de nouveaux coups, et avant un petit nombre d'années, cette institution funeste aura disparu du dernier pays civilisé.

(1) D'après l'opinion exprimée par M. le baron de Cotegipe, chef du cabinet du 20 août 1885 (Séance du Sénat du 21 septembre), la nouvelle loi assurerait l'abolition complète de l'esclavage dans une période de neuf années. Mais les calculs de cet homme d'Etat nous semblent fort optimistes.

Une circonstance heureuse pour le Brésil, c'est que cette grave question n'est pas entrée dans le domaine de l'esprit de parti, qui égare souvent les cœurs les plus généreux et les consciences les plus justes. Si l'un des deux grands partis constitutionnels qui se disputent le pouvoir avait pris pour drapeau l'abolition, et l'autre le maintien de l'esclavage, la lutte eût été bien plus acharnée, et ses conséquences n'auraient pas manqué d'être douloureuses : le contraire s'est réalisé. Tous les deux ont coopéré aux mesures qui, depuis 1850, et 1867 surtout, ont préparé l'abolition. Soit qu'il faille attribuer ce fait à la générosité d'idées, naturelle aux hommes d'Etat brésiliens, soit plutôt qu'on doive y voir le résultat d'une politique profonde et sage du souverain, ou le concours de ces deux éléments, il est grandement à l'avantage de la nation (1).

(1) « Il est certain que l'action personnelle de l'empereur s'est exercée, surtout depuis 1845 jusqu'à 1850, dans le sens de la suppression de la traite et de 1866 à 1871, en faveur de l'émancipation de la génération future et qu'on lui doit les mesures d'Eusebio de Queiroz et la loi Rio-Branco. C'est là un fait que le souverain, s'il voulait écrire ses Mémoires, et raconter l'histoire des divers ministères de ces deux périodes, pourrait prouver par un très grand nombre de documents. Sa part dans ce qui a été fait est très grande, et presque essentielle. »

Que a acção individual do Imperador foi empregada, sobretudo depois de 1845, *até* 1850 *em favor da suppressão do Trafico, resul-*

On a souvent prédit que l'abolition totale amènerait des troubles graves, et paralyserait complètement la production. C'est, à notre avis, connaître mal le Brésil. Le préjugé de race y est presque entièrement inconnu. Au grand honneur des mœurs brésiliennes, il n'existe dans le pays aucune de ces odieuses restrictions, indignes d'une civilisation chrétienne et qui, dans d'autres pays à esclaves, assignaient aux affranchis des places séparées dans les théâtres, les voitures publiques, et jusque dans les temples consacrés à une religion de fraternité. Depuis longtemps, les hommes de couleur sont sur un pied parfait d'égalité avec les blancs. Leurs enfants fréquentent les mêmes écoles et se font remarquer par la même intelligence; la magistrature, l'armée, le haut enseignement en comptent un grand nombre; et ils ont à plusieurs reprises occupé les plus

tando n'aquelle ultimo anno nas medidas de Eusebio de Queiroz e de 1866 *a* 1871, *em favor da emancipação dos nascituros, resultando n'esse ultimo anno na lei Rio Branco, é um facto que o Imperador, se quizesse escrever Memorias e contar o que se passou com os diversos gabinetes dos dois periodos, poderia firmar historicamente com um sem numero de provas. A sua parte no que se tem feito é muito grande e quasi a essencial...*

O abolicionismo, par Joaquim Nabuco. Londres, 1883.

On peut ajouter que, dans les mesures en faveur de la *génération présente*, qui ont été proposées au parlement en 1884 et en 1885, et dans celles qui se préparent actuellement, la part de D. Pedro II n'a pas été moindre.

hautes charges de l'État. Une guerre de race serait donc impossible, parce qu'elle serait sans objet. Des désordres de peu d'importance pourront se produire, mais c'est une conséquence des grandes transformations à laquelle ne peuvent échapper les nations les plus avancées en civilisation.

Il en est de même pour la crise économique. Elle est inévitable, mais nous pensons qu'elle sera bien moins grave et moins longue qu'on ne se le figure ordinairement. Il n'y a, sous ce dernier rapport comme sous le premier, aucune comparaison à faire entre le Brésil et les colonies européennes et les États du Sud de l'Union Américaine. Dans ces pays la proportion des esclaves était beaucoup plus forte, et l'abolition a eu lieu par un décret de la métropole, ou à la suite d'une guerre civile. Au Brésil, c'est la nation entière dont l'opinion préparée par des mesures successives et à chaque instant plus accentuées, demande la répudiation d'un legs funeste laissé par le régime colonial.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. V

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES ET HISTOIRE DE LA VILLE

CHAPITRE I. — La baie. — Découverte. — Iles. — Fortifications. — Premières visites des Européens. — Narrations de Hans-Staden et de Jean de Léry. 11

CHAP. II. — Habitants indigènes. — Leurs mœurs et leur langue. — Mots français d'origine brésilienne 20

CHAP. III. — Expédition de Villegaignon. — Son départ. — Ses dernières années 33

CHAP. IV. — Lutte entre les Portugais et les Français. — Fondation de la ville de Rio-de-Janeiro. 40

CHAP. V. — Agrandissements successifs de la ville . . . 44

CHAP. VI. — Dates principales de l'histoire de la ville. . 53

CHAP. VII. — Mœurs de la ville à l'époque coloniale . . 99

DEUXIÈME PARTIE

LA VILLE ACTUELLE

CHAP. VIII. — Situation. — Topographie. — Limites et étendue. — Nombre de maisons. — Jardins publics . . 105

CHAP. IX. — Population. — Colonies étrangères. — Nombre d'esclaves. 115

CHAP. X. — Monuments. — Eglises. — Couvents. . . . 121

CHAP. XI. — Promenades. — Environs de la ville. . . . 125

CHAP. XII. — Climat 135

CHAP. XIII. — Langue. — Vocabulaire de quelques termes spéciaux 139

CHAP. XIV. — Etymologies de quelques noms de lieux. 1[illegible]
CHAP. XV. — Municipe. — Chambre municipale . . . . 16[illegible]
CHAP. XVI. — Monnaie. — Change . . . . . 17[illegible]
CHAP. XVII. — Consommation de la viande. — Prix des vivres. — Conditions de l'existence pour les Européens. 1[illegible]
CHAP. XVIII. — Fêtes populaires. — Théâtres . . . . . 1[illegible]
CHAP. XIX. — Moyens de transport. — Voitures. — Tramways. — Chemins de fer. . . . . 1[illegible]
CHAP. XX. — Canalisation. — Eau. — Gaz. — Egouts . 2[illegible]
CHAP. XXI. — Mortalité. — Fièvre jaune. — Choléra . . 2[illegible]
CHAP. XXII. — Poste. — Télégraphes. — Téléphones. — Pompiers. . . . . 2[illegible]
CHAP. XXIII. — Hôpitaux et hospices. — Etablissements et sociétés de bienfaisance. . . . . 2[illegible]
CHAP. XXIV. — Institutions de prévoyance . . . . . 2[illegible]
CHAP. XXV. — Enseignement primaire, secondaire, supérieur et spécial 24
CHAP. XXVI. — Bibliothèques. — Observatoire. — Musées. — Institut historique et géographique. 25
CHAP. XXVII. — Presse. 25
CHAP. XXVIII. — Police. — *Capoeiras*. — Jury 26
CHAP. XXIX. — Douane. — Mouvement du port 27

TROISIÈME PARTIE

ADMINISTRATION SUPÉRIEURE DU BRÉSIL

CHAP. XXX. — Constitution. — Famille impériale . . . 28
CHAP. XXXI. — Division par provinces 29
CHAP. XXXII. — Ministères et Chambres 28
CHAP. XXXIII. — Budget du Brésil. — Dette. — Papier-monnaie. 29
CHAP. XXXIV. — Armée. — Marine 29
CHAP. XXXV. — Poste. — Télégraphes. — Chemins de fer. 30
CHAP. XXXVI. — Colonisation. 30
CHAP. XXXVII. — Esclavage 31

Havre. — Imprimerie du Commerce 3, rue de la Bourse.

BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES

L. FRINZINE & Cie, ÉDITEURS

1, Rue Bonaparte. — PARIS

[illegible] 18-12° [illegible] à 3 fr. 50

ANGE BÉNIGNE
Celles qui nous menent, 3e édit.
Les Filles mal gardées, 3e édit.

EMILE BERGERAT
Bébé et Cie, 4e édition.

SIMON BOUBÉE
Bouche-Verte, 3e édition.

CAROLUS BRIO
Les Blessés de la vie, 3e édit.

L. DE CHARDONNE
Mitsa, 3e édition.

CH. CHINCHOLLE
Les Jours d'Absinthe, 3e édition.

PAUL COSSERET
Tombée !

HENRI DEMESSE
Un martyre ! 2e édition.
Les vices de M. Benoit, 3e édit.
La Petite Dufresnoy, 3e édit.

JULES DEMOLLIENS
Cabotine, 2e édition.

EDMOND DESCHAUMES
Les Monstres roses, 2e édition.

CHARLES DIGUET
Karita, 3e édition.

FRANCIS ENNE
Brutalités, 3e édition.

GOURDON DE GENOUILLAC
Au Pays des neiges, 3e édition.

GRAMONT et GINISTY
L'Idée fixe, 3e édition.

L. HUGONNET
La Turquie inconnue.

ALPHONSE LABITTE
Le 108e Uhlans.

LEMERCIER DE NOUVILLE
Les Coulisses de l'Amour, 4e éd.

LEOUZON-LE-DUC
Le Serment du Docteur, 3e édit.

AUGUSTE LEPAGE
Les Dîners de Paris, 3e édition.

ALBERT LEROY
Les Lendemains du bonheur, 2e édition.

CHARLES LEROY
La Boîte à musique, 9e édition.

HENRI LE VERDIER
L'Enfer à deux, 2e édition.
La Joie de mourir, 3e édition.

PAUL LHEUREUX
Les Passionnés : P'tit Chéri, 5e édition.
— La Toquée.

RENÉ MAIZEROY
Petites Femmes, 6e édition.

MALLAT
La Comtesse Morphine, 3e édit.

MELANDRI
La faute d'Yvonne, 3e édit.

CATULLE MENDÈS
Les Contes du Rouet, 6e édit.

CHARLES MONSELET
Encore Un ! 2e édition.

L.-V. MEUNIER
Plaisirs en deuil, 3e édition.

EDOUARD ROD
L'autopsie du Docteur [illegible] 3e édition.
La Course à la Mort, [illegible] édition.

MATH. DE St-VIDAL
Un cas de Divorce, 2e édit.
Rosette.

ALFRED DE SAUVENIÈ[illegible]
Sylvaine de Vitray, 3e édit.

ARMAND SILVESTRE
Le Livre des Joyeusetés, [illegible]
Le dessus du Panier, 6e édit.
Les cas difficiles, 6e édition.

STELLO
Sœur Thécle, 2e édition.

VICTOR THIERI
Après la Défaite.

PAULINE TRIS
Les bonnes Bêtes, 2e édit.

PAUL VERNIER
Les Dévoyés.

[illegible] 18-12° [illegible] à 3 francs le volume

Jules DE GASTYNE. . . . . *Le Roi des Braves.*
René GHIL. . . . . *Légende d'Ames et de Sang.*
Théodore HENRY. . . . . *La Belle Miette.*
Léopold STAPLEAUX. . . . *La Chute d'une Étoile*, 4e édition.

Publications [illegible]

Émile BERGERAT. — **Enguerrande.** In-16 carré. . . . . .
1 exemplaire **unique** sur **parchemin** . . . . . (Prix à débat[illegible]
50 exemplaires sur Japon, numérotés à la presse, in-4° carré. . . . . [illegible]
75 — Wathman — — . . . . . [illegible]
100 — Hollande — — . . . . . [illegible]
375 — vélin — — . . . . . [illegible]

Santa Anna Nery. — *Le pays des Amazones*, gr. in-8 jésus, illustré. [illegible]
— *Les Patriotes*, in-8, broché . . . . . [illegible]
— *Le Roman d'un rayon de Soleil*, broché . . . . . [illegible]
— *Les Œuvres et les Hommes* :
[illegible]*es jugés*, in-8 broché. . . . . 7 [illegible]
[illegible]*omédiens de la troupe de Molière*, in-8° br. . . . 7 [illegible]

Typ. Nouvelle.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06218 6229

OF MICH.
G 1923
UND

F
2646
.A42
1886

Allain

Rio-de-Janeiro

414040